

ARTHUR VALLÉE

PROFESSEUR À LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE
L'UNIVERSITÉ LAVAL

CAUSERIES



«Plusieurs ont dit: Que ne sais-je pas?
Montaigne disait: Que sais-je?»

VOLTAIRE.



QUÉBEC

Éditions du « Soleil »

—
1929

CAUSERIES

ARTHUR VALLÉE

PROFESSEUR À LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE
L'UNIVERSITÉ LAVAL

CAUSERIES



«Plusieurs ont dit: Que ne sais-je pas?
Montaigne disait: Que sais-je?»

VOLTAIRE.



QUÉBEC

Éditions du « Soleil »

—
1929

Il a été tiré de cet ouvrage 100 exemplaires sur papier Carlyle Japon, numérotés de 1 à 100.

AVANT-PROPOS

Les salons où l'on cause sont chose du passé, on peut même dire d'un lointain passé que notre génération aura à peine entrevu. Aussi la causerie qui ne peut tout de même pas s'éteindre, puisqu'elle reste en somme le propre de l'homme, a-t-elle cherché refuge jusqu'à la tribune, d'où l'automobile, le radio et toute la trépidation de la vie moderne la chasseront à son heure quand les pauvres humains auront atteint, ou cru atteindre, le tout dernier pic du progrès. Elle commence déjà à y être traquée; elle attire surtout aujourd'hui si l'on sait l'illustrer d'images qui distraient, la couper d'auditions qui éveillent, l'agrémenter d'expériences qui étonnent. Elle passe au vaudeville comme le laissait déjà prévoir Le monde où l'on s'ennuie.

Est-ce à dire qu'il faille sans effort la laisser s'éteindre ? Il semble que non, car ses charmes, mieux connus, pourraient encore rallier des adeptes, qu'une clientèle sérieuse attirerait autour d'elle. Pour ceux qui n'ont plus de loisirs à accorder à la lecture ou qui, déviés, se bornent au journal quotidien, la causerie peut fournir encore des idées qui, sans être nouvelles, ont été broutées au bord de la route par les flâneurs qui ne désarment pas, puisque la vie sans eux serait par trop morose.

Après tout, si, sans être pédantesque et guindée elle touche à tout, cherche à instruire sans trop de dogma-

tisme, à distraire sans trop de badinage, à aiguïser la curiosité sans tout dire, à effleurer sans être trop superficielle, à approfondir sans épuiser, ne saurait-elle pas être utile encore ?

C'est ce qui nous a poussé à réunir en un volume ces quelques entretiens sans prétention, qui n'ont de personnel que la forme et de rares idées, et dont le fond fut puisé au sein de bons livres, toujours les meilleurs amis.

Réunies en volume, ces courtes dissertations pourront paraître fort disparates tout en contenant des répétitions. C'est qu'elles se modèlent en somme sur la conversation, qui si aisément dévie de seconde en seconde et cherche tour à tour à parler chiffons, gens de service, littérature, affaires, politique, science et diplomatie, voire même religion. Elles empruntent aussi, pour certaines, à la triste époque où elles furent écrites un caractère et des réflexions qui paraîtront d'un autre âge, qui garderont un aspect de polémique et de propagande que l'internationalisme d'après-guerre ne trouve plus de bon aloi. Est-ce que tout de même il n'en faut plus tenir compte ?

Écrites en flânant, elles devront être lues de même, et leur brièveté permettra de s'endormir sur un sujet pour s'éveiller à cent lieues dans un autre domaine.

A. V.

Québec, 1er février 1929.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PASTEUR ⁽¹⁾

Mesdames, Messieurs (2),

Les savants n'ont peut-être jamais autant attiré l'attention qu'ils le font en ce moment. On se plaît à reconnaître que la guerre d'hier fut une guerre scientifique, en ce sens que la science fut constamment mise à profit et utilisée sous toutes ses formes. On se plaît aussi malheureusement à croire encore, en certains quartiers, que l'Allemagne avait dès longtemps monopolisé la science et que le savant est avant tout un produit d'outre-Rhin.

Or si nous voulions, seulement en médecine, remonter le cours des siècles, ce serait chose facile de montrer comment les grandes découvertes médicales nous viennent de partout, sauf de Germanie; com-

(1) Conférence prononcée au Cercle de l'A. C. J. C. des étudiants de l'Université Laval, en 1914, au Cercle des femmes canadiennes en 1919, etc.

(2) Pour éviter de nombreuses annotations, nous citerons comme références l'admirable *Vie de Pasteur*, de M. Vallery-Radot, qui fournit le fond de cette étude, le *Pasteur* de Bournand, la *Vie d'un savant par un ignorant* de Vallery-Radot, la *Vie d'un esprit* par Duclaux, et de nombreux articles de revues.

ment la physiologie moderne naît avec Harvey en Angleterre, se continue avec Aselli en Italie, puis avec Pecquet, Magendie, Flourens et Claude Bernard en France; comment la clinique née avec Sydenham, se confirme en France chez Laënnec; comment Ruysch et Leuwenhoeck ne sont en Allemagne que les contemporains de Malpighi qui avait créé l'histologie en Italie; comment surtout Reichert et Virchow, que l'on veut à tout prix placer en tête de la médecine contemporaine, ne furent que les continuateurs de l'anatomie pathologique créée de toutes pièces par Morgagni en Italie, par Cruveilhier et l'immortel Bichat, pour ne pas citer à nouveau Laënnec, en France; comment Conheim, enfin, ne fut que le pâle successeur de Villemin lorsqu'en 1879, il traita de la tuberculose au point de vue infectieux, alors que, dès 1865, Villemin avait tout démontré. Mais arrêtons-nous là; car un nom, un nom qui inspire un culte, un nom qui incarne à lui seul de façon incontestée et incontestable la médecine moderne, surgit en nos esprits: celui de Pasteur.

Et celui-là, il n'est pas grand par ses seules découvertes, il l'est par toute sa vie, qui peut servir d'exemple au plus humble d'entre nous.

Or M. Paul Bourget, dans un de ses romans de guerre, met en scène un chirurgien qui, malheureusement pour un grand nombre de gens, est le prototype moral de l'homme de science français, alors que ce n'est même pas le type moyen ou que ce n'est que

l'exception. Tous ceux qui ont fréquenté les écoles médicales françaises, tous ceux qui ont suivi leurs hôpitaux, savent n'y avoir jamais rencontré le sectaire du *Sens de la mort*. Ce savant qu'on nous y montre est à peine assez déguisé pour qu'on ne croit pas le reconnaître, mais ce n'est qu'une personnalité disparue d'hier et qui ne fait pas loi, en ce sens.

J'ai cru qu'il pourrait être utile dans les circonstances de remettre en lumière la belle figure de Pasteur, très connue évidemment de votre public, mais sans l'étudier exclusivement dans son œuvre, pour permettre ainsi d'en dégager un type qui puisse servir d'exemple.

Nous verrons brièvement, —il faudrait pour étudier le détail une série de conférences, qu'une voix qui m'est chère et beaucoup plus autorisée que la mienne a déjà donnée ici il y a près de vingt ans, —Pasteur et sa famille, Pasteur bienfaiteur de l'humanité, Pasteur modèle des générations actuelles. Je n'ai pas la prétention de vouloir vous apporter des faits nouveaux; je veux tout simplement vous redire tout l'enseignement que l'on peut trouver dans la vie d'un grand homme, vous remettre devant les yeux une figure que vous ne devez jamais oublier parce qu'elle est une des plus pures de toutes les pures gloires françaises, vous inculquer un culte, tout comme le prédicateur qui revient toujours sur les vérités du dogme et sur les devoirs du chrétien, parce qu'il est des enseignements qui doivent se répéter sans cesse,

comme il est des images qui ne doivent pas nous quitter.

Il y a un peu plus d'un siècle, sur ces mêmes champs de bataille où la France luttait en 1914 pour la civilisation contre la barbarie, un jeune sergent-major de Napoléon Ier, un de ces nombreux inconnus qui ont acquis à l'empereur son immortalité, était décoré de la croix de la Légion d'honneur pour acte de bravoure. Puis, après la défaite et l'écroulement de Bonaparte, ce jeune de vingt-cinq ans rentrait dans son village, sans foyer, pour y exercer la profession de tanneur, ignorant de la gloire qui s'attacherait à son tour au nom qu'il portait. C'était le père de Louis Pasteur.

Façonné à la vie rude des camps, homme de devoir, caractère énergique, se livrant peu et doué toutefois d'un grand cœur, ce soldat de l'Épopée qui refusait un jour avec éclat de remettre son vieux sabre aux officiers du roi, se donna pour compagne une jeune fille d'humble origine également, mais pleine d'enthousiasme, douée d'une sensibilité qui se retrouvera associée aux qualités du père chez le petit Louis, qui était déjà l'objet de toutes les ambitions de ce couple uni.

Pasteur naquit à Dôle le 27 décembre 1822. Dôle est une de ces vieilles villes de France importantes déjà sous les Romains, située dans le Jura sur la Doubs. Pour la localiser mieux, j'ajouterai qu'elle est sise à quelques kilomètres seulement de ce Lons-le-Saulnier dont tous les communiqués nous

parlaient, avant comme après la Marne. C'est dans cette ville de montagne, simple chef-lieu d'arrondissement, que l'on montre encore aujourd'hui la maison de la rue des Tanneurs portant l'inscription: « Ici est né Louis Pasteur le 27 décembre 1822. » Et cette humble demeure se voit maintenant sauvée de la destruction grâce à la munificence de M. Rockefeller, qui donnait, il y a huit ans, l'argent nécessaire à l'entretien de cette maison historique. Les millionnaires américains ont quelquefois de ces gestes qui nous font oublier ce qu'ils sont.

C'est à Arbois cependant, où son père se rend dès 1825, que Pasteur passa son enfance. Il ne faudrait pas croire que les premières années de l'écolier puissent laisser supposer un si brillant avenir. Louis ne se montra pas très ardent à l'étude. Il fait ses classes sans enthousiasme, préférant souvent au travail une partie de pêche avec ses compagnons, ou encore ses crayons à dessin. L'enfant semble marquer à cette époque un talent tout spécial pour le pastel. Il y devient même assez habile. Gérôme, voyant un jour un portrait que Pasteur avait fait de sa mère lorsqu'il n'avait que 14 ans, se félicitait que celui-ci se fût livré aux sciences, en disant: « Nous aurions eu en ce diable d'homme un rival dangereux. » Une vieille arboisienne exprimait du reste la même idée: « Quel dommage qu'il se soit enfoncé dans un tas de chimie! Il a manqué sa vocation, il serait arrivé à se faire certainement une réputation comme peintre. »

Il fut dans l'ensemble un enfant plutôt triste et

volontiers solitaire, doué d'une sensibilité que l'on retrouvera dans toute sa vie. Souverainement attaché à ce père qui guida ses premiers pas dans l'étude et qui, le soir, sa rude journée terminée à la tannerie, répétait avec son fils la leçon du lendemain, il chérissait sa mère d'un amour qui ne faillira jamais. Tous deux il les tint toujours au courant de ses moindres travaux, de ses moindres ambitions, se soumettant à leur sûr jugement pour le guider dans ses débuts.

L'amour de la famille fut, en effet, un des traits dominants de toute cette existence. Lorsqu'à seize ans, en 1838, il put décider son père à l'envoyer à Paris pour s'y préparer à l'École normale, il avait compté sans cet attachement spécial. Le père avait longuement hésité, ne voyant pas bien la nécessité d'un tel éloignement et n'ayant, pour ce fils qu'il adorait, qu'une ambition limitée, se bornant à l'obtention d'un titre de professeur au collège d'Arbois.

Pasteur partit fin octobre, en diligence, par un temps pluvieux et froid qui ajoutait encore à la tristesse du départ. Rendu à Paris, impasse des Feuillantines, à la pension Barbet, il fut pris sans retard d'une immense tristesse, nostalgie qui lui faisait dire à son ami Vercel, jeune franc-comtois qui l'avait accompagné: «Si je respirais seulement l'odeur de la tannerie, je sens que je serais guéri.» A la mi-novembre, son père était déjà venu le chercher et il reprenait ses études au collège d'Arbois.

C'est à peu de temps de là que l'on retrouve de lui

des lettres comme peu de frères en écrivent à leurs sœurs: «Mes chères sœurs, je vous le recommande encore, travaillez, aimez-vous. Une fois que l'on est fait au travail, on ne peut plus vivre sans lui. D'ailleurs, c'est de là que dépend tout dans ce monde. Avec de la science, on s'élève au-dessus de tous les autres.» Puis, après leur avoir conseillé d'apprendre leur grammaire, il ajoute: «Aimez-vous bien comme je vous aime, en attendant l'heureux jour où je serai admis à l'École normale.» Lorsqu'il sera devenu le brillant élève de cette institution, il sera facile de constater que les sentiments de toute la famille se reportent à leur tour vers cette école; de telle sorte que s'il tarde à donner de ses nouvelles: «Tes sœurs comptaient les jours», lui écrit le père. Il se fait entre Paris et ce coin de Jura un perpétuel échange de pensées.

Plus tard, à Strasbourg, c'est à l'une de ses sœurs encore qu'il demande de venir organiser son ménage de garçon. Toujours et partout il sait penser à la petite maison d'Arbois qui lui répond par le père: «Dès longtemps et toujours tu es toute ma satisfaction»; par sa mère: «Combien j'ai eu de bonheur d'avoir eu un enfant qui se soit fait une position qui l'ait rendu si heureux. Quoi qu'il t'arrive, ne te fais jamais de chagrin, tout n'est que chimères dans la vie.» Sa mère devait mourir quelques mois plus tard; Pasteur se trouve plongé dans une telle détresse qu'il dût cesser tout travail et, alors que rien jusque-là n'avait

pu le détourner du laboratoire, il fut forcé de demander un congé.

Mêmes sentiments plus touchants encore lorsqu'à la mort de son père, qui le surprend au milieu de ses travaux, il écrit à sa femme: «Le pauvre grand-père n'est plus et nous l'avons conduit ce matin à sa dernière demeure. Il est mort le jour de ta première communion, ma chère Cécile. Deux souvenirs qui ne sortiront pas de ton cœur, ma pauvre enfant. J'en avais donc le pressentiment lorsque le matin même, à l'heure où il était frappé pour ne plus se relever, je te demandais de prier Dieu pour le grand-père d'Arbois. Tes prières auront été bien agréables à Dieu, et qui sait si le grand-père lui-même ne les a pas connues et ne s'est pas réjoui avec sa pauvre petite Jeanne des saintes ferveurs de Cécile»... Puis il termine: «Ah mon pauvre père! je suis bien heureux de penser que j'ai pu te donner quelque satisfaction. Nous parlerons souvent du grand-père d'Arbois!!... Que je suis heureux qu'il vous ait tous revus et embrassés, je désirerais bien vous voir et vous embrasser tous.»

Cet amour pour la famille d'où il sortait, il l'a en effet reporté tout entier sur celle qu'il avait fondée.

Le jour où il disait ingénument à sa fiancée, mademoiselle Laurent: «Sous ce dehors froid, il y a un cœur plein d'affection pour vous, moi qui aimais tant les cristaux», il fondait un foyer qui devait vivre, lui aussi, d'amour et de respect. Cet attachement sincère, cet intérêt de toutes les minutes, la femme

qu'il s'était choisie les lui manifesta sans réserve. Un confrère, qui eut l'avantage d'être admis en 1889 dans l'intimité de Pasteur, nous faisait remarquer, il y a quelque temps, combien elle avait, un jour qu'il lui faisait visite, insisté avec son mari pour qu'il repandît le mot *microbie* de préférence à celui de *bactériologie* qu'on semblait lui substituer. Elle ne vivait que de ses œuvres.

Ses enfants furent également une de ses préoccupations de tous les jours, et lorsqu'il eut le malheur de perdre à peu d'intervalle deux de ses filles, cet homme, qui ne semblait vivre que pour la science, passa des nuits entières à veiller et pleurer auprès du berceau de sa petite Camille.

A cette sensibilité marquée, il faut se hâter d'ajouter son énergie et son enthousiasme qui firent de l'étudiant et du maître un des plus grands travailleurs du XIXe siècle. En quittant le collège d'Arbois, où ses premières années n'avaient pas été remarquables bien que depuis longtemps il inspirât de l'espoir au directeur, il se rendit à Besançon faire sa philosophie et décrocher le titre de bachelier qui lui ouvrit l'École normale. En 1840, il était bachelier ès lettres avec les notes: «bon» en grec sur Plutarque, en latin sur Virgile, en rhétorique, «médiocre» sur l'histoire et la géographie, «bon» sur la philosophie, «très bon» sur les éléments des sciences. Malgré ce peu d'éclat, il est choisi comme maître suppléant pendant ses années de philosophie et de mathématiques spéciales.

Cet étudiant de dix-huit ans résume déjà ce que sera sa vie par des mots comme ceux-ci : « La volonté, le travail, le succès, se partagent toute l'existence humaine. La volonté ouvre la porte aux carrières brillantes et heureuses, le travail les franchit, et une fois arrivé au terme du voyage, le succès vient couronner l'œuvre. »

Jusqu'en 1842, Pasteur reste à Besançon pour y compléter ses études. Nature originale avec une rigueur d'esprit bien faite pour les sciences, avide en toutes choses de rechercher la preuve, il s'enthousiasme d'autre part pour les *Méditations* de Lamartine. Pasteur considérant la littérature comme la directrice des idées générales, lui faisait une place à part.

Son baccalauréat ès sciences est encore plus faible que le premier; en chimie où il va dès demain s'illustrer, il obtient la note médiocre. Au concours de l'École normale, il est classé quatorzième, ce qui ne le satisfait pas. Il part pour Paris, et après un an d'études constantes à la pension Barbet où il avait déjà fait un si court séjour, à la Sorbonne, au Lycée Saint-Louis, il est admis quatrième à l'École.

C'est là que l'étudiant va commencer à manifester toute sa puissance de travail. Ces années d'école normale, elles sont déjà le début d'une carrière incomparable. La chimie l'attire tout spécialement. Il s'acharne au travail, ne se contentant pas de suivre les cours; sa curiosité le porte à des recherches plus

approfondies, à des expériences de contrôle qu'il fait à ses moments de loisir.

On le signale déjà comme pilier de laboratoire; mais pendant ce temps d'autres élèves qui se sont limités au strict travail de préparation le dépassent à l'examen. Il saura reprendre son rang plus tard, et distancer rapidement ceux-là qui ont été classés avant lui.

Il est alors désigné pour enseigner la physique à Tournon. Balard, qui semble avoir entrevu ce que sera Pasteur, intervient auprès du gouvernement pour le garder à son laboratoire.

Il se remet à l'étude, prépare rapidement son doctorat. Il est lancé dans des travaux très spéciaux sur la cristallisation, d'où il va tirer des conclusions qui renverseront toute la chimie du jour. Son ardeur est telle à ce moment que son père s'en inquiète et doit lui faire des remontrances. Il restera là-dessus parfaitement incorrigible, et frappé de paralysie à l'âge de quarante-six ans ce ne sera même pas pour lui un avertissement. Dès 1848, il fait sur le *dimorphisme* une communication sensationnelle à l'Académie des Sciences.

Son ancien directeur du collège d'Arbois, Romanet, en recevant ce travail intitulé *dimorphisme*, se contente d'inscrire au-dessous: «Ce mot ne se trouve même pas dans le dictionnaire de l'Académie.» L'écollier, l'étudiant d'hier, était dès lors passé maître et ses travaux, bien qu'interrompus à certains moments par les hasards de son service d'enseignement, vont se succéder rapidement.

Il semblait tout indiqué de laisser Pasteur à ses recherches; mais les nécessités de l'administration le détachèrent bientôt de ses laboratoires pour l'envoyer à Dijon professer la physique au lycée de l'endroit. Les maîtres de l'heure dans le monde des sciences en furent scandalisés; rien n'y fit. Ainsi commençait pour Pasteur cette suite de déplacements qui éloigne souvent de l'étude ceux qui ne sont pas d'une ardeur spéciale pour les recherches purement scientifiques. A Dijon, où son champ d'action est limité, il se contente de faire ses cours avec toute la conscience qui lui est propre. Il prépare ses leçons dans ce lycée de province comme il travaillera son enseignement en Sorbonne. Dès 1849, il passe à la Faculté de Strasbourg comme professeur de chimie. C'est là qu'il épouse une des filles du recteur de l'Université. Quand Pasteur vint faire sa visite d'arrivée dans cette famille, il vit aussitôt que le bonheur était là. Quelques mois après, il était marié avec cette femme qui dès les premiers jours s'intéresse à ses études et admet toujours que le laboratoire passe avant tout. Ce séjour à Strasbourg se caractérise par la poursuite de ses travaux sur la cristallographie, qu'il termine. Se rendant compte de l'importance de ses découvertes, il passe ses jours entiers au laboratoire. «Je suis souvent grondé, observera-t-il, par madame Pasteur, que je console en lui disant que je la mène à la postérité.»

En septembre 1854, à trente-deux ans, il est nommé

doyen et professeur de la nouvelle faculté des sciences de Lille. Ce déplacement va avoir sur sa vie les plus importantes conséquences, en orientant ses études d'un tout autre côté.

De ce moment sa vie va complètement s'identifier avec ses travaux et ses découvertes. Son individualité va disparaître pour ne laisser place qu'au savant; il faudra surtout observer la méthode qui le conduisit progressivement de sommet en sommet.

Deux choses caractérisent le travail du maître, à part sa constance: c'est d'une part la suite dans les idées, qui permet l'enchaînement successif de travaux au premier abord si disparates pour le profane; c'est joint à cette ligne directrice, qui s'appelle les idées générales, la sûreté de main et la persistance à ne jamais livrer un travail non parfaitement contrôlé et à l'abri de toute critique. C'est ce qui fait que les travaux de Pasteur ont pu être complétés, mais qu'ils n'ont jamais été modifiés. Ce qu'il a établi comme base est resté là immuable; rien ne pourrait y être changé sans que tout l'édifice s'écroulât. Des découvertes de cet ordre subissant dès le début une orientation exacte, voilà bien un fait unique dans l'histoire des sciences.

«Le laboratoire où la science pure est cultivée, dit Denys Cochin, est d'une part assiégé par les industriels, les philosophes frappant à l'autre porte. Les premiers tireront de la dernière observation du savant un moteur nouveau, une lampe, un compteur à gaz,

un procédé pour fabriquer la soude. Les seconds attendent le résultat de l'expérience qui s'achève pour publier un nouveau système du monde.» C'est que notre siècle demande aux sciences la satisfaction de deux goûts bien différents: il aime la vie confortable, il a aussi le goût de la philosophie appelée positive.

C'est cette entrée en scène de l'industriel qui allait, précisément à Lille, faire du savant le plus grand bienfaiteur de l'humanité en orientant de façon tout autre les travaux jusqu'alors poursuivis.

Nous avons vu comment Pasteur s'était entièrement livré à la chimie, en poursuivant ses premiers travaux sur le dimorphisme, c'est-à-dire, sur les phénomènes qui caractérisent la propriété qu'ont certains corps de cristalliser sous deux systèmes différents. Ces travaux qu'il poursuit sur les tartrates, en expliquant dès la première heure certaines particularités passées inaperçues à des savants cristallographes comme Mistcherlich, allaient se terminer par le dédoublement de l'acide racémique en acide déviant à droite et à gauche la lumière polarisée, et par l'extraction de l'acide racémique de l'acide tartrique.

Que tout cela semble loin de ce qui va s'opérer par la suite dans les recherches du maître. Il n'en est rien. Tout va s'enchaîner comme par hasard; mais il faut se rappeler qu'en science le hasard ne favorise que les gens suffisamment préparés.

En effet, il terminait ces travaux lorsqu'il put constater que cette dissymétrie moléculaire, — ce fait que des corps absolument identiques au point de vue chimique dévient différemment le plan de polarisation de la lumière, — en constatant, dis-je, que cette dissymétrie intervenait dans les phénomènes physiologiques et influençait les fermentations.

Le champ était ouvert. Dès sa première leçon à Lille, il semblait vouloir justifier les travaux en somme purement théoriques qu'il avait faits jusque-là. «La théorie seule peut, disait-il, faire surgir et développer l'esprit d'invention; c'est à vous qu'il appartiendra de ne point partager l'opinion de ces esprits étroits qui dédaignent tout ce qui dans les sciences n'a pas une application immédiate.» Il rappelle le mot de Franklin assistant à une découverte purement scientifique alors que l'on demande autour de lui: «A quoi cela sert-il?» et répondant simplement: «A quoi sert l'enfant qui vient de naître?» «Oui, messieurs, dit Pasteur, à quoi sert l'enfant qui vient de naître? Et pourtant à cet âge de la plus tendre enfance, il y avait en vous les germes inconnus des talents qui vous distinguent; dans vos fils à la mamelle il y a des magistrats, des savants, des héros; de même, messieurs, la découverte théorique n'a que le mérite de l'existence, laissez-la grandir et vous verrez ce qu'elle deviendra.»

Il y a là, messieurs, en raccourci toute l'œuvre de Pasteur. Il prévoyait à peine, dans cette première

leçon de l'Université de Lille, comment ses dernières constatations sur l'acide racémique, qui l'avaient rapproché de l'étude des fermentations, allaient successivement le conduire à la découverte des agents de la fermentation alcoolique, acétique et lactique, de là aux études sur la génération spontanée, à la découverte des microbes, et après ces connaissances, à la protection et à l'amélioration des industries et de l'élevage, au soulagement de toutes les misères humaines par la transformation qui allait s'ensuivre en médecine et en chirurgie. C'était le chemin de la gloire tout ouvert, et de la gloire scientifique la plus pure, dépourvue de tout intérêt, de toute réclame, totalement différente de ce commerce scientifique qui caractérise certains peuples et leurs savants et où l'on ne trouve trop souvent que de la vulgaire camelote d'exportation, ne reposant que sur le profit commercial.

Un industriel de Lille avait éprouvé de grands mécomptes dans la fabrication de l'alcool de betterave. Pasteur accepte d'étudier la question. Il constate bientôt que le ferment que Cagnard Latour a déjà décrit comme une cellule en 1836, est l'agent réel de la fermentation du moût de raisin. «Les fermentations jusque-là inexplicables sont, dit-il, des métamorphoses chimiques provoquées par la présence d'êtres microscopiques, qui se développent et se multiplient aux dépens de certains éléments du milieu fermentescible.» En 1856, il expliquait que ce phénomène était dû à des êtres vivants réduits à l'organisation la plus simple: des champignons. Pas de ferment-

tation sans ces organismes. Il le prouve en ensemençant dans un milieu spécial de la levure de bière, qu'il voit bientôt se développer et déterminer les phénomènes prévus; il démontre d'autre part qu'aucune fermentation ne s'établit, si l'on n'introduit pas de levure dans le milieu.

Il venait d'expliquer la transformation des sucres en alcool, et d'en trouver l'agent. Il allait prouver la fermentation lactique.

Ces études à peine confirmées, Pasteur avouait pouvoir résoudre sous peu sans aucune confusion la question si controversée de la génération spontanée. Sa puissance de déduction lui avait fait comprendre aussitôt, grâce aux idées générales, qu'il était sûrement dans la bonne voie.

L'on sait à quel point cette importante question des origines avait de tout temps attiré l'attention. Il faudrait remonter à Aristote, citer Lucrèce et Virgile, passer au XVII^e siècle à Van Helmont, étudier l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, qui luttait déjà contre cette théorie insensée et ne voyait dans les infiniment petits qu'un nouveau spectacle offert par la sagesse toute puissante. Il faudrait vider les querelles de Needhmann et Spallanzani, citer Voltaire qui, dans son dictionnaire philosophique, disait au mot Dieu: «Il est bien étrange que les hommes en niant un créateur se soient attribué le pouvoir de créer des anguilles (1).» Il faudrait enfin, pour étudier

(1) Cité par Vallery-Radot.

à fond cette controverse des siècles, raconter par le détail la lutte que firent à Pasteur Pouchet et son école. Nous n'en avons pas le temps.

Nous avons vu dès le début Pasteur répondre à l'industriel qui frappe à son laboratoire pour sauver son industrie des vins. Voici maintenant le philosophe qui veut combattre à l'autre porte tout ce que va détruire la découverte sensationnelle du savant sur la génération spontanée.

Comment arriva-t-il à prouver ce fait capital qui du coup lui ouvrait vaste la porte sur le monde des microbes et allait lui permettre de tracer demain de la façon la plus précise, leur vie, leurs mœurs, leurs fonctions, leur intervention constante dans la pathogénie des maladies contagieuses? Rien ne peut le montrer de façon plus précise que cette leçon en Sorbonne qui restera à l'histoire. Rien du reste ne donne plus juste idée des travaux qui vont suivre, et de son exposé nous pourrons ensuite passer rapidement à l'énumération brève des découvertes qui se succèdent et font de Pasteur le plus grand bienfaiteur de l'humanité.

C'était le 7 avril 1864, il y a de cela cinquante-six ans. Dans le vieil amphithéâtre de la Sorbonne, le Tout-Paris se pressait; la salle était envahie. Dans l'auditoire des figures comme Alexandre Dumas père, George Sand, la princesse Mathilde. «Mais ce Tout-Paris, comme dit M. Valléry-Radot, l'un de ses historiens et son gendre, allait connaître une impression

nouvelle et, malgré sa légèreté, en garder le souvenir.»

Il faudrait pour rendre cette leçon avoir été là, avoir tout saisi de la bouche du maître. Pour ceux qui y furent, il me semble que ce doit être un souvenir ineffaçable. Il est des heures où, malgré tout, on peut regretter n'être pas né plus tôt.

Pasteur débuta en ces termes:

«De bien grands problèmes s'agitent aujourd'hui et tiennent tous les esprits en éveil: unité ou multiplicité des races humaines; création de l'homme depuis quelque mille ans ou depuis quelque mille siècles; fixité des espèces ou transformation lente et progressive des espèces les unes dans les autres; la matière réputée éternelle, en dehors d'elle le néant; l'idée de Dieu inutile: voilà quelques-unes des questions livrées de nos jours aux disputes des hommes.»

Il savait, ce savant et cecroyant, que c'était le coup fatal à nombre de ces théories qu'il allait aussitôt porter dans cette leçon. Laissons-le lui-même raconter ses expériences, nous aurons la douce illusion de le saisir au travail:

«Voici, disait Pasteur, une infusion de matières organiques d'une limpidité parfaite, limpide comme de l'eau distillée et qui est extrêmement altérable. Elle a été préparée aujourd'hui, demain déjà elle contiendra des animalcules, de petits infusoires ou des flocons de moisissures.

«Je place une portion de cette infusion de matières organiques dans un vase à long col, tel que celui-ci.

Je suppose que je fasse bouillir le liquide et qu'ensuite je laisse refroidir. Au bout de quelques jours il y aura des moisissures ou des animalcules infusoires développés dans le liquide et à la surface des parois du vase. Mais comme cette infusion se trouve remise au contact de l'air, elle s'altère comme toutes les infusions.

«Maintenant, je suppose que je répète cette expérience, mais qu'avant de faire bouillir le liquide, j'étire à la lampe d'émailleur le col du ballon, de manière à l'effiler en laissant toutefois son extrémité ouverte. Cela fait, je porte le liquide du ballon à l'ébullition, puis je laisse refroidir. Or le liquide de ce deuxième ballon restera complètement inaltéré, non pas deux jours, non pas trois, quatre, non pas un mois, une année, mais trois et quatre années, car l'expérience dont je vous parle a déjà cette durée. Le liquide reste parfaitement limpide, limpide comme de l'eau distillée. Quelle différence y a-t-il donc entre ces deux vases ? Ils renferment le même liquide, ils renferment tous deux de l'air, tous les deux sont ouverts. Pourquoi donc celui-ci s'altère-t-il, tandis que celui-là ne s'altère pas ? La seule différence qui existe entre les deux vases, la voici : dans le vase à long col les poussières qui sont en suspension dans l'air et leurs germes peuvent tomber par le goulot du vase et arriver au contact du liquide où ils trouvent un aliment approprié et se développent. De là les êtres microscopiques. Ici au contraire dans le bal-

lon à col effilé, il n'est pas possible ou du moins il est très difficile, à moins que l'air ne soit vivement agité, que les poussières en suspension dans l'air puissent entrer dans ce vase. Où vont-elles? Elles tombent sur le col recourbé. Quand l'air rentre dans le vase par les lois de la diffusion et les variations de la température, celles-ci n'étant jamais brusques, l'air rentre lentement et assez lentement pour que ces poussières et toutes les particules solides qu'il charrie tombent à l'ouverture du col, ou s'arrêtent dans les premières parties de la courbure.

« Cette expérience est pleine d'enseignements. Car remarquez bien que tout ce qu'il y a dans l'air, tout, hormis ces poussières, peut entrer très facilement dans l'intérieur du vase et arriver au contact du liquide. Imaginez ce que vous voudrez dans l'air, électricité, magnétisme, ozone, et même ce que nous n'y connaissons pas encore, tout peut entrer et venir au contact de l'infusion. Il n'y a qu'une chose qui ne puisse pas entrer facilement, ce sont les poussières en suspension dans l'air, et la preuve que c'est bien cela, c'est que si j'agite vivement le vase deux ou trois fois, dans deux ou trois jours il renferme des animalcules et des moisissures. Pourquoi? Parce que la rentrée de l'air a eu lieu brusquement et a entraîné avec lui des poussières.

« Et par conséquent, messieurs, moi aussi pourrais-je dire en vous montrant ce liquide: j'ai pris dans l'immensité de la création ma goutte d'eau, et je l'ai

prise toute pleine de gelée féconde, c'est-à-dire pour parler le langage de la science, toute pleine des éléments appropriés au développement des êtres inférieurs. Et j'attends, et j'observe, et je l'interroge, et je lui demande de vouloir bien recommencer pour moi la primitive création; ce serait un si beau spectacle! mais elle est muette! Elle est muette depuis plusieurs années que ces expériences sont commencées. Ah! c'est que j'ai éloigné d'elle, et que j'éloigne encore en ce moment la seule chose qu'il n'ait pas été donné à l'homme de produire, j'ai éloigné d'elle les germes qui flottent dans l'air, j'ai éloigné d'elle la vie, car la vie c'est le germe et le germe c'est la vie. Jamais la doctrine de la génération spontanée ne se relèvera du coup mortel que cette simple expérience lui porte.»

Cet exposé magistral laisse cependant à peine prévoir ce qui s'ensuivra et les conséquences de ces études qui durent sembler plutôt théoriques au grand nombre. Ce n'était qu'une entrée en matière et l'œuvre humanitaire allait seulement commencer.

Ses premières études sur les vins avaient fait prévoir des recherches dans ce sens. Il s'y donne bientôt, classe leurs maladies, préconise le chauffage qui en empêche l'éclosion, favorise par là la conservation plus facile, l'exportation plus étendue, et par suite le développement plus complet d'une industrie essentiellement française. Ses études sur le vinaigre et la fermentation acétique apportent dans la fabrication de ces produits d'importantes modifications, suivies de résultats immédiats.

Dumas, le grand chimiste de l'époque, s'est ému depuis longtemps de ce que la région qu'il représente au Sénat se voit dévastée par une maladie des vers à soie qui va rapidement faire cesser cette industrie importante. On fait venir de partout de nouvelles graines. L'Italie, le Japon, la Chine ne sont déjà plus à l'abri de l'infection. Connaissant les travaux de Pasteur, il juge que seul ce savant peut arrêter le fléau. Pasteur sans discuter, sachant qu'il va sauver de la ruine toute une région de la France si l'on réussit à enrayer cette maladie des vers à soie, laisse son laboratoire, part pour Alais, et après des recherches qui se prolongent d'une année à l'autre pour se confirmer, classe la pébrine et la flascherie parmi les maladies infectieuses, en même temps qu'il enseigne aux sériculteurs les moyens de les prévenir. L'industrie de la soie qui allait disparaître est remise sur pied. De nouveau le maître a rendu au commerce mondial un service éclatant.

Suivent les travaux, plus remarquables encore, qui s'attaquèrent successivement au charbon, au rouget du porc, au choléra des poules, et sauvèrent en un court espace de temps les troupeaux et les basses-cours non pas des environs de Paris, de la France ou de l'Europe, mais du monde entier. Ces recherches sur le charbon ou pustule maligne qui dévastait depuis des siècles le bétail, «la peste puisqu'il faut l'appeler par son nom», disait La Fontaine, maladie qui infectait des champs entiers, où elle se propageait

d'année en année et que l'on avait baptisés *champs maudits*, ces recherches, non seulement vidèrent à fond la question et la résolurent, mais elles allaient servir de base à toutes les vaccinations.

Dès 1881, le vaccin anti-charbonneux était trouvé, essayé et contrôlé à l'étonnement du monde entier. La question de l'atténuation des virus était mise à jour et il allait s'ensuivre une série de découvertes qui suffissent à prouver le génie.

De 1880 à 1885, se poursuivent les remarquables recherches sur la rage, les inoculations successives, au lapin, du microbe inconnu et que Pasteur ne pouvait découvrir, l'atténuation du virus et la reprise des inoculations en sens inverse du plus faible au plus fort, produisant la vaccination de l'individu. Lorsque les premières inoculations à l'homme furent essayées sur Joseph Meister en 85, ce fut un triomphe mondial, un soulagement universel, de savoir un remède à la terrible maladie. Bien qu'il n'en eût pas trouvé le microbe, Pasteur par ses déductions, avait su trouver le remède. Noguchi a prétendu, il y a quelques années, avoir réussi à dépister l'agent de la rage, mais le fait n'a pas été confirmé.

Voilà pour l'analyse de cette œuvre incomparable. Comment maintenant se synthétise toute la doctrine pastoriennne dans ses principes ?

Non seulement l'industrie, l'agriculture et la médecine avaient bénéficié sur quelques points spéciaux

de ses découvertes, mais l'industrie, l'agriculture et la médecine étaient complètement transformées.

Se transformaient les méthodes de fabrication des vins, des bières, des alcools, du vinaigre. Se transformait la question de l'élevage et de la protection du bétail contre les épizooties, ou épidémies animales; se transformait même la culture des champs, par la découverte des engrais chimiques qui suivit toutes ces recherches sur la nitrification et les transformations de la matière au cours des putréfactions. Et la médecine? Elle en fut tellement bouleversée que les deux grandes périodes de son histoire sont désormais celle d'avant Pasteur et celle qui date de Pasteur. La médecine, que d'Alembert appelait avec juste raison la sœur de la métaphysique à cause de leur commune incertitude, devenait dès lors une science.

Toute la chirurgie du jour basée sur l'antisepsie et l'asepsie, qui réduit au minimum les dangers d'infection, cause de beaucoup la plus fréquente des morts d'autrefois dans les interventions chirurgicales, toute cette chirurgie créée en un jour émane de cette œuvre. L'hygiène est complètement modifiée par la connaissance de la prophylaxie des maladies contagieuses qui en arrête la propagation. La thérapeutique, impuissante, devient souveraine par les découvertes de ses élèves qui suivirent: les sérums, anti-diphtérique, anti-tétanique, anti-pestueux. Puis toute l'étiologie médicale est mise à point par la con-

naissance constante des agents microbiens, qui deviennent chaque jour mieux spécifiés et plus nombreux, grâce aux travaux qui se succèdent.

Et cette œuvre bien vivante, devenue religion d'une école, et se poursuivant, depuis 1888, dans cet Institut Pasteur qui n'est que le prolongement à travers les siècles du petit laboratoire de la rue d'Ulm où Pasteur avait débuté, cette œuvre qui se caractérise encore par la découverte de parasites comme ceux du paludisme et de la maladie du sommeil, par la mise en application d'un sérum anti-meningococcique, qui a déjà sauvé des milliers d'existences, par le vaccin anti-typhique, qui a fait actuellement ses preuves, par toutes les recherches sur la tuberculose et la syphilis, qui se complèteront un jour par un nouveau triomphe, cette œuvre justifie à elle seule le mot de Bismarck, le brutal, qui répondait un jour à un interlocuteur : « Oui, mais la France a Pasteur. »

En effet, la France a Pasteur et cela suffirait à sa gloire ! « Le siècle qui a produit en France un tel homme et une telle lignée de découvertes issues de lui, disait Nordmann dans un article paru en 1913 dans la *Revue des Deux Mondes*, ne fut point pour ce pays, quoi qu'en disent d'aucuns, un siècle de décadence. Et le siècle de Pasteur dans l'avenir pourra faire figure fièrement à côté du siècle de Louis XIV. »

Ce bienfaiteur de l'humanité que nous venons de voir brièvement dans son œuvre, que nous avons étudié dans son amour du travail et de la famille,

il lui reste d'autres titres à servir de modèle aux générations du jour : c'est son patriotisme et sa foi.

Que de tels hommes se laissent entraîner à un égoïsme mesquin faisant suite à la gloire et au succès, que cet égoïsme se manifeste surtout par l'appât du gain et du triomphe et par l'indifférence pour ce qui ne les touche pas directement, c'est chose courante. Mais que ce génie se montre à ce point désintéressé que pour fonder l'Institut Pasteur, œuvre nationale et internationale, il abandonne à cette institution tout ce que peut lui rapporter, par exemple, la vente des sérums ; que ce savant, membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie française, de l'Académie de Médecine, renvoie, après les jours terribles de 1870, à l'Université de Bonn les titres qu'on lui avait décernés, en disant que « si la science n'a pas de patrie, les savants en ont une », ce sont là des faits qui s'éloignent de la manière courante de procéder.

Son patriotisme vrai, éclairé, le poussant toujours à compléter le travail scientifique de la France, pour contribuer au triomphe de son cher pays, se manifesta sous toutes ses formes en 1870 comme dans toute sa vie. Si l'on veut en avoir une faible idée, lisons un article intitulé : *Pourquoi la France n'a pas trouvé d'hommes supérieurs au moment du péril*. « Au premier rang, dit-il, l'existence tolérée d'une nation altière, ambitieuse et fourbe qui depuis deux siècles se développe *per fas et nefas*, à l'égard de tous ses voisins, sous une forme qu'on pourrait nommer pa-

thologique, envahissante comme une tumeur malsaine, et qu'un publiciste allemand a flétrie de cette qualification: le chancre prussien.»

Pasteur disait ensuite la nécessité de développer la supériorité scientifique de la France pour pouvoir lutter convenablement.

Peu de temps avant sa mort, Guillaume II, le néfaste, dont on ne pouvait encore prévoir le triste rôle dans la vie mondiale, faisait offrir à Pasteur une décoration: «Très honoré comme savant, je ne puis comme Français, répondit-il, oublier la guerre de 1870, et jamais je ne saurais accepter une décoration allemande.»

On voulut organiser à Pasteur une manifestation à ce sujet. Il répondit à ses amis: «Laissez, je vous prie, à ce que j'ai fait en toute simplicité, un caractère très simple.» Ce fut sa dernière lettre.

Que de choses il resterait à dire sur ses conseils aux jeunes, conseils qui s'accordaient si bien avec ses exemples. Disons seulement deux mots de ce que fut sa foi. Cette foi sincère, sans ostentation, sans grands gestes, il la définit un jour lui-même à quelqu'un qui lui demandait: «Comment conciliez-vous vos expériences avec les enseignements de la Bible?» en disant: «Quand vous aurez lu la Bible et tous les commentaires des exégètes, je vous répondrai. Toutes mes études m'ont emmené à avoir la foi du paysan breton; si je les avais poussées plus loin, j'aurais probablement la foi de la paysanne bretonne.»

Une telle phrase prouve à elle seule ce que fut cette foi qui ne craignit jamais de se manifester sous toutes ses formes. Elle se traduit encore dans des lettres admirables comme celle de la mort de son père que je vous citais tout à l'heure; dans des circonstances beaucoup moins intimes, comme celles de la discussion sur la génération spontanée à l'Académie des Sciences; lors de sa réception à l'Académie française où il remplaçait Littré et était reçu par Renan. Dans son discours où il affirmait d'abord que le positivisme ne tient pas compte de la plus importante des notions positives, celle de l'infini, il disait en outre des choses comme celles-ci: «Heureux celui qui porte en soi un dieu, un idéal de beauté et qui lui obéit; idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile ! Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini.»

Ce savant qui confessait si ouvertement sa foi, la pratiquait de même religieusement, et c'est un crucifix à la main et le prêtre à ses côtés qu'il expirait à Villeneuve-l'Étang en 1895, laissant à la France et au monde un des plus beaux exemples que l'on puisse rêver, personnifiant le plus beau type de l'homme complet.

Voilà, messieurs, cet homme pour qui je voulais vous inspirer un culte, parce qu'il n'est pas un fait dans sa vie, pas un incident qui fasse tache. Vous complèterez ces simples données par un pèlerinage.

Lorsque vous irez dans ce Paris incomparable, après votre visite habituelle au tombeau majestueux de Napoléon, vous pousserez un peu plus loin dans ce même quartier, jusqu'à celui de Pasteur, son vainqueur. Et là dans la crypte de l'Institut de la rue Dutot où il repose à l'abri d'un Christ, vous ferez un geste que vous connaissez; restés debout aux Invalides, vous vous agenouillerez chez Pasteur.





LA SCIENCE FRANÇAISE

SCIENCES BIOLOGIQUES ⁽¹⁾

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

La biologie est absolument, comme son nom l'indique, *la science de la vie*, ou, si l'on veut, la science qui étudie tous les phénomènes propres aux êtres vivants. Son champ d'action est par conséquent des plus vastes; son horizon très étendu nécessitait pour être embrassé en pleine lumière, l'ascension sur les sommets de l'intellect humain. Science de l'ordre le plus général par la variété de ses recherches, elle allait en même temps approfondir la nature des êtres les plus infimes qui soient doués du souffle divin, et s'élever jusqu'aux plus complexes manifestations réalisées par le merveilleux organisme de l'homme lui-même. Mais science aussi très spéciale, elle devait

(1) Conférence donnée à l'Institut Canadien de Québec, le 11 mars 1919, et faisant partie d'une série de conférences sur la science française au XIX^e siècle, par des professeurs de l'Université Laval.

graduellement transformer toutes les conceptions de l'art médical et créer de toutes pièces la médecine moderne, non seulement dans ses données scientifiques, mais encore dans la réalité clinique. En éclairant d'un nouveau jour le fonctionnement de l'homme normal, elle permettait de mieux comprendre les vacillements du flambeau qui s'éteint au souffle brutal de la maladie. C'est cette influence sur la médecine moderne que nous voudrions surtout indiquer en parcourant rapidement avec vous l'histoire si chargée de la biologie en France au XIXe siècle. Et même limités à ce domaine, il nous faudra encore choisir, trier sur le volet, pour fixer seulement notre attention sur les chefs de file, sur les premiers ouvriers, sur les grands artisans qui éclipsent les compagnons de leur travail, comme autrefois, dans les sublimes conceptions artistiques, survivaient quelques noms isolés de tous les ciseleurs magiques des cathédrales et des monuments immortels.

On ne peut s'étonner en effet si, dans un pays qui vit d'un idéal, qui se nourrit essentiellement de l'idée, c'est par légions que l'on rencontre des esprits cherchant à approfondir le mystère de la vie. Ce mystère de la vie, il avait, depuis les âges les plus reculés, éveillé toutes les attentions, aiguisé toutes les curiosités. Chercheurs de tous les siècles n'avaient peiné en somme que pour le dégager, et les progrès rapides d'un matérialisme grandissant, négligeant de plus en plus le mystère plus sublime encore de la

mort, croyaient pouvoir l'expliquer sans vouloir s'arrêter même aux bornes infranchissables de l'au-delà. La biologie, conception philosophique, allait avec le siècle naissant s'associer étroitement à la biologie, réalisation scientifique. Et sous le couvert de l'idée générale, dont il ne faut point se départir, la science nouvelle arriverait aussi avant que possible dans la compréhension du mystère et, triomphante pourtant, glorieuse et grandie d'autant, hésiterait encore à s'arrêter là.

Quelques grands noms déjà, à l'aurore du XIXe siècle, avaient déblayé ce trop vaste terrain. L'Angleterre, la France et l'Italie avaient renversé en partie quelques-unes des fausses conceptions de la physiologie antique. Mais pour comprendre tout à fait la découverte transcendante de la circulation du sang, il fallait la venue de Lavoisier et l'importante série de ses travaux sur les combustions et la respiration. Le grand chimiste français, dont on vous a parlé, complétait par ses recherches le chaînon qui manquait encore. En établissant le rôle important de l'oxygène, il permettait à la physiologie les développements futurs. Les portes étaient ouvertes, et dans le chaos révolutionnaire de la fin du XVIIIe siècle, la science même avait sa place. Renovée, elle entrait de plain-pied dans la vie nouvelle; dès les premières années surgissaient les nouveaux héros de la course du flambeau.

En 1801, Lamarck avait baptisé la science éternelle

renaissant sans cesse de ses cendres, et créé le nom même de la *biologie* dont il devenait le père. L'histoire naturelle allait désormais devenir autre chose qu'une simple classification des espèces (1). Lamarck après avoir débuté dans la science des armes, s'être attardé un instant au monde des affaires, se rapprochait de Buffon et allait entreprendre une série de travaux, créer une école. Lamarck donnait surtout à la biologie les lois générales qui établissent les rapports entre l'anatomie et la physiologie (2). Il énonçait la théorie de la *plasticité de l'espèce* (3), qu'il suffit de ne pas pousser à l'infini pour rester dans le vrai. Créateur du transformisme, son nom allait pourtant disparaître à peu près devant celui de Darwin. En présence de l'hypothèse, il faut ici savoir distinguer, il faut conserver de la théorie ce qui permettra l'agencement des travaux, l'extension de la recherche et, sans verser dans la *sélection naturelle*, sans admettre *la fonction qui crée l'organe*, il importe de reconnaître que celui-ci toutefois se transforme pour s'adapter aux circonstances. Lamarck, malgré ses attaches à la génération spontanée, qu'un autre génie démolira de façon définitive au cours du siècle, aura tout de même établi les lois

(1) «La Biologie», in *La Science française* par Le Dantec, Paris, 1915.

(2) Le Dantec, *loc. cit.*

(3) Maurice Arthus, «Les sciences de la vie» in *Mouvement du monde de 1800 à 1900*, publié sous la direction de Mgr Peschenard.

fondamentales de la vie. En appliquant aux tissus ces lois du transformisme, il aura révélé une vérité scientifique indéniable qui fait que la denture d'un carnivore diffère de celle d'un herbivore par suite de ses fonctions; que le tube digestif d'un ruminant ne peut être en tous points semblable à celui d'un autre animal; que les appareils circulatoire et respiratoire d'un poisson ou d'un batracien ne peuvent être identiques à ceux de l'homme ou des autres espèces vivant à l'air libre. Lorsque plus tard Virchow, en Allemagne, établira la loi dite de la *substitution histologique*, qui veut qu'un tissu se transforme en un autre pour s'adapter à ses nouvelles fonctions,— qu'une muqueuse, par exemple, recouverte d'une pellicule très mince, se recouvre d'un tissu plus résistant semblable à celui de la peau, si par accident elle est éversée et susceptible de contacts plus irritants,— Virchow ne fera qu'appliquer les principes de l'immortel Lamarck.

Dans ce domaine des idées générales, Cuvier allait en même temps, avec Geoffroy Saint-Hilaire, établir de solides fondations. Le premier, avec la *corrélation des formes*, qui prouve la dépendance entre chaque partie d'un même animal, le second, avec l'*unité de composition organique*, complétaient les principes de la biologie générale. La nouvelle voie était ouverte vers tous les domaines. Lavoisier, Lamarck, Cuvier, Saint-Hilaire ont passé là: la physiologie, l'anatomie, sous toutes leurs formes, allaient pouvoir se dévelop-

per. L'identité physique des êtres vivants une fois admise, l'adaptation comprise, c'était le premier pas non seulement vers toute la biologie, mais même vers la biologie médicale proprement dite.

La science nouvelle allait par la suite profiter de tous les développements scientifiques généraux qui surgiraient pendant le siècle. Au cours des ans, elle allait s'accrocher tour à tour, pour monter encore, aux nouveaux aspects successivement fournis par la physique, la chimie, toutes les sections des sciences naturelles. Telle est la corrélation des sciences qu'il leur faut marcher la main dans la main, se prêter mutuellement leur appui. L'éclectisme est nécessaire; c'est sa vaste conception qui allait permettre les progrès.

Le grand nom qui, au commencement du siècle, se détache au premier plan dans la biologie humaine, à côté de ces biologistes généraux, c'est celui de Bichat.

Bichat, Claude Bernard, Pasteur, voilà bien le triptyque de la science médicale au XIX^e siècle, non seulement en France, mais par toute la terre. Enlevez à l'histoire ces trois noms et vous chercherez en vain à reprendre pied, à atteindre les sommets conquis.

Et Bichat dans toute la lignée du siècle, Bichat mort en 1802, à l'âge de trente et un an, Bichat est non seulement le pionnier, mais un maître incomparable, et sa brusque disparition ne permet pas d'apprécier toute l'ampleur de son génie.

De son village du Jura où son père, médecin, l'initiait déjà à l'anatomie en lui faisant disséquer des chats (1), il passe au séminaire de Lyon et commence à étudier la médecine dans cette ville en 1791. Bientôt il est à Paris, et une circonstance de l'ordre le plus banal va déjà le mettre en lumière. Son maître Dessault avait l'habitude de faire rédiger et lire publiquement par un élève la leçon du jour. L'élève chargé de cette fonction étant absent, Bichat, nouvel arrivé, s'offre à répéter la leçon du chirurgien sur les fractures de la clavicule. Le jeune élève s'acquitte de sa tâche avec une telle maîtrise qu'il étonne en même temps le professeur et l'auditoire et devient de ce jour, non seulement le disciple, mais le compagnon, l'aide du clinicien qu'il allait seconder et dont il compléterait bientôt les travaux (2).

Dès ce moment, il est à l'œuvre, et dans les quelques années qui le séparent de l'échéance fatale où l'entraînent ses excès de travail et la phtisie qui le mine, il aura tout de même le temps d'émerveiller l'Europe. Au point que Sandifort, en Hollande, ne craint pas de dire: «Dans dix ans, Bichat aura dépassé notre Boerhaave (3).» Et l'on sait la réputation mondiale du maître hollandais que le jeune anatomiste va éclipser en moins de quatre ans pour passer presque seul à l'histoire.

(1) Dr V. Bugiel, «Bichat», *Revue Universelle*, 15 août 1902.

(2) Paul Triaire, *Récamier et ses contemporains*.

(3) Dr V. Bugiel, *loc. cit.*

C'est à l'anatomie surtout que va d'abord se livrer le jeune savant. Mais il n'ira pas seulement disséquer et décrire; ses conceptions seront plus larges. De ses dissections, de ses observations, il déduira des principes généraux, il arrivera à des comparaisons heureuses, il touchera du doigt les rapprochements nécessaires pour établir un classement des tissus. Non seulement il étudiera les organes, mais il en comprendra nettement l'anatomie intime, créant par là la science nouvelle de l'*histologie*, entrevue par plusieurs, mais dont les idées générales n'étaient pas encore émises. Cette science de l'histologie, elle aura pour but d'établir et de démontrer que les organes et les tissus sont des corps composés, dans la composition desquels entrent des éléments simples, qui se différencient pour remplir des fonctions appropriées, mais se rapprochent par des caractères généraux.

Bichat parviendra à cette idée, en étudiant les diverses membranes qu'il rencontre dans l'organisme et qu'il décrit dans son *Traité des Membranes*. Là il étudie successivement: la plèvre, qui recouvre le poumon, le péritoine, qui tapisse la cavité abdominale, le péricarde, qui enveloppe le cœur, les synoviales, qui revêtent les articulations, et à tous ces tissus de revêtement, il donne le nom générique de *séreuses*. Il reconnaît d'autre part d'autres tissus spéciaux, «humectés par un fluide sécrété par les glandes et qui tapissent les organes creux», ce sont les *muqueuses*. Il différencie enfin les membranes fibreuses: périoste,

qui enveloppe les os, aponévroses, qui enveloppent les muscles, etc. Le rapprochement était établi entre toutes ces membranes, l'anatomie descriptive, en passant par son clair esprit, devenait sans effort l'anatomie générale, et l'histologie, d'un vaste regard d'ensemble, allait être créée. Bien plus, de ces faits normaux établis, il entrevoyait les conséquences pathologiques. Tous ces tissus semblables devaient réagir de même manière contre la maladie. Par suite, on pourrait comparer les réactions d'une péritonite, d'une pleurésie, d'une péricardite, etc., et l'anatomie pathologique, c'est-à-dire l'anatomie des tissus malades, la grande science médicale du XIX^e siècle, sortait tout armée de ce puissant cerveau de trente ans. «La chimie, avait-il dit, a ses corps simples qui forment par des combinaisons diverses les corps composés; de même l'anatomie a ses tissus simples qui par leurs combinaisons forment les organes». Il entrevoyait en même temps toute la portée de ses recherches en mesurant les vastes conséquences à tirer des nouvelles découvertes. «Il me semble, ajoutait-il, dans ce même ouvrage de l'Anatomie générale, il me semble que nous sommes à une époque où l'anatomie pathologique doit prendre un nouvel essor. La médecine fut longtemps repoussée du sein des sciences exactes, elle aura désormais le droit de leur être associée (1).»

A tous ces tissus, il reconnaissait des propriétés

(1) Dr V. Bugiel, *loc. cit.*

anatomiques, physiologiques et pathologiques ou, si l'on veut, des propriétés d'architecture, de fonctionnement et de maladie. Et maintenant, armé de faits, il marchait à la conquête du problème de la vie pour la définir simplement: «l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.» C'est ce qu'il allait exposer dans ses *Recherches sur la vie et la mort*.

Il a franchi le pas le plus important, celui qui fait passer des conceptions étroites, spéciales, de l'analyse, aux vues larges, générales, à la synthèse. Il n'y a plus d'appareils et d'organes, mais des systèmes et des tissus; il n'y a plus de vie propre des organes comme l'avaient voulu les théories de Bordeu au XVIII^e siècle, il y a des *propriétés vitales* qui unissent dans une même doctrine tous les phénomènes organiques.

Du même coup, l'anatomie est transformée et la physiologie apparaît sous un nouvel aspect. Du même coup, après cette double transformation, il sera possible de chercher à comprendre la différence essentielle entre l'état de santé et l'état de maladie. La médecine nouvelle est toute comprise dans les exposés nouveaux appuyés sur l'observation. Ces données, qui ont semblé d'abord très restreintes, vont tout embrasser et sont déjà à la base des recherches qui du tissu aboutiront à l'étude de la cellule, et de la cellule elle-même à tous les travaux microscopiques qui suivront (1).

(1) Dr V. Bugiel, *loc. cit.*

Et pour réaliser cette œuvre gigantesque, il n'a fallu à Bichat que quatre ans, de 1799 à 1802. Mais que de travaux, que de jours et de veilles, que d'épuisement physique et d'effort intellectuel. En moins de six mois, plus de six cents autopsies ont été pratiquées, tout cela à part ses leçons, les nombreux mémoires qu'il a publiés, ses recherches cliniques.

Le 22 juillet 1802, il eut une syncope en descendant l'escalier de l'Hôtel-Dieu. Dix jours plus tard, il était mort et Corvisart écrivait au premier consul: «Bichat vient de mourir sur un champ de bataille qui compte aussi plus d'une victime; personne en si peu de temps n'a fait tant de choses et aussi bien.»

Il laissait un héritage scientifique sans égal jusque-là, et qu'allaient faire fructifier tous les chercheurs. Il faisait école, et cet homme nouveau d'un siècle naissant était un précurseur. Le mouvement était donné, les travaux allaient maintenant diverger, mais remonteraient tous à ce point de départ commun, à ce clair et lumineux génie dont toute la médecine moderne allait découler.

Raspail, quelques années plus tard, en 1827, allait amplifier les travaux de Bichat, et du tissu passer à la cellule. C'est par des travaux de botanique que Raspail arrivait à la connaissance de la cellule, c'est-à-dire de la *molécule organique*, de ces petites masses dont la réunion constitue les tissus. Là-dessus, il allait édifier toute la théorie cellulaire qui forme la base des origines de l'espèce et devancer les travaux

de Schwann, de Schleiden, de Virchow en Allemagne, à qui on se plaît à attribuer d'ordinaire cette découverte au complet. Lorsque Robin, plus tard, reprendra d'après ces connaissances les études histologiques, il n'aura pas à chercher ailleurs pour poursuivre ses travaux. C'est un chimiste français, encore là, qui aura fait le premier pas.

L'anatomie bien ancrée avec les tissus de Bichat et la cellule de Raspail, attardons-nous maintenant à la création complète de la physiologie, à laquelle Lavoisier a déjà ouvert de tels horizons.

Au cours de ses recherches sur la circulation, Harvey avait dit : « Dès qu'on peut voir et toucher la vérité, il faut que tous ceux qui la recherchent prennent pour guide la vue et l'expérience. » C'est à ce principe essentiel qu'il fallait revenir, c'est cette méthode qu'il fallait adopter pour avancer maintenant dans la difficile compréhension du fonctionnement de l'organisme vivant. L'initiateur allait en être Magendie. Né en 1783, le créateur de la méthode expérimentale appartenait en tous points à l'école nouvelle du XIXe siècle. En politique, en philosophie, en sciences, il avait rompu tout lien avec ses devanciers et pour que cette rupture soit plus complète, il semble qu'il ait voulu la perpétuer jusque dans les mœurs. Il crée de toutes pièces le type nouveau du savant moderne, sans apparât et sans façon, un peu brusque dans ses discussions, sans recherche dans les manières, ne visant partout qu'à l'applica-

tion pratique, redoutant la théorie et fuyant l'hypothèse. C'est l'homme de laboratoire qui veut bien garder certains contacts avec la médecine clinique, tout en se vantant de ne pas croire le premier mot de la thérapeutique, et qui allie cependant son service d'hôpital à ses recherches expérimentales. La science positive débute avec lui (1).

La lutte semblait devoir s'engager d'abord sur le terrain philosophique, et Magendie commence par combattre les idées vitalistes de Bichat. Il s'engage aussitôt à fond dans l'expérimentation intensive et cherche directement ses démonstrations, non plus sur le cadavre, mais en consultant la vie à livre ouvert. Il crée la vivisection, ou plutôt la reprend où Harvey l'avait laissée. La méthode de la science expérimentale était définitivement admise, bien que combattue encore par plusieurs. La série des travaux qui allaient s'ensuivre est incalculable. La part de Magendie lui-même est immense.

Il démontre d'abord l'élasticité des artères et leur rôle dans la circulation; puis il décrit les phénomènes de l'absorption, qui allaient expliquer par la suite le mécanisme de la nutrition et le principe de la sustentation vitale. Ses expériences portent encore sur l'action bien étudiée de certains poisons sur l'organisme, tels que la strychnine et la morphine, qui, mieux connus dans leurs effets physiologiques, pourront être plus

(1) Triaire, *loc. cit.*

utilement employés en thérapeutique. Il touche tous les sujets, étudie tous les systèmes: respiratoire, circulatoire, digestif, aussi bien que les fonctions de relation. Mais ce qui domine son œuvre, ce sont ses travaux sur les centres nerveux.

De ce côté, rien ou à peu près n'a encore été fait. C'est à peine si un point commence à s'éclairer. Un savant anglais, Charles Bell, a reconnu qu'il faut dissocier les phénomènes de mouvement et les phénomènes de sensibilité. Anatomiste distingué, il a établi qu'il existe deux ordres de racines nerveuses, les unes antérieures, destinées à la production du mouvement, les autres postérieures. Magendie physiologiste, va démontrer et compléter la véracité des faits. Il exécute dans ce but une série considérable d'expériences variées sur la moelle épinière et les racines nerveuses. Il multiplie les données, ne laissant rien à l'hypothèse, convaincu qu'en science tout ce que l'on affirme doit être vu et touché. Comme il le dit lui-même, «le savant doit tout voir et ne rien entendre». Il faut vérifier chaque fait, il vérifie; il faut démontrer chaque énoncé, il démontre. Il établit la fonction motrice des racines antérieures des nerfs et comment se communique aux muscles le mouvement. Il prouve la fonction sensitive des racines postérieures et comment se réalise notre sensibilité. Et toute cette vie de relation, il en confirme l'existence en détruisant, successivement et séparément, et la motricité et la sensibilité par section de l'une ou

l'autre de ces racines. Il va plus loin encore: reconnaissant à la racine antérieure quelques signes de sensibilité, il démontre que ce reflux, emprunté à la racine postérieure, n'est qu'une sensibilité de retour connue sous le nom de sensibilité recurrente.

L'œuvre est immense dans le détail; mais Magendie a de plus mis sur pied l'idée générale qui va faire de l'école physiologique française la première du monde. Pendant près de cinquante ans, exactement jusqu'en 1855, il poursuit ses travaux devant son auditoire, se laissant aller simplement au hasard de l'expérimentation. A ces études se surajoutent celles de Flourens que Claude Bernard va continuer. Magendie succédait, au Collège de France, à Récamier à qui il avait autrefois disputé l'entrée. Il allait, par ses procédés, y substituer le matérialisme le plus complet au vitalisme de son prédécesseur. Il faudrait plus tard l'autorité incontestable de son successeur pour rétablir définitivement l'équilibre.

Tout à côté, se dresse son contemporain, Flourens, généralisateur et inventeur. Élève de la vieille école de Montpellier, Flourens, docteur en médecine, arrivait à Paris dès 1813 et là s'attachait aussitôt à Cuvier, qui allait le guider dans ses débuts et se faire suppléer par lui au Jardin des Plantes et au Collège de France. Physiologiste de premier ordre, adepte de la nouvelle école expérimentale, Flourens allait étonner à son tour le monde savant et contribuer, pour une large part, à ouvrir les nouvelles voies scientifi-

ques et à enrichir les données de la physiologie moderne.

Travailleur infatigable, il veut être en même temps un chercheur et un vulgarisateur, découvrir, populariser, et lutter contre toutes les erreurs en utilisant sans relâche son talent d'écrivain. Ses travaux portent successivement sur le système nerveux, sur le système osseux, sur l'action anesthésique du chloroforme, sans compter ses nombreux ouvrages d'histoire scientifique et ses éloges historiques de l'Académie des Sciences.

Ses expériences sur le rôle du cervelet dans la coordination du mouvement et dans l'établissement de l'équilibre, sont restées classiques et font partie des découvertes les plus importantes sur le système nerveux. Cuvier lui-même ne tarissait pas d'éloges sur l'importance des expériences qui avaient servi de base à ce travail et déclarait à l'Académie des Sciences qu'elles étaient un trait de génie.

Ses recherches sur le système osseux ne furent pas moins capitales. Flourens démontra successivement que l'os s'accroît en longueur par addition de couches nouvelles à ses extrémités, et en épaisseur par superposition de nouvelles couches venant de l'enveloppe fibreuse de l'os, le périoste (1). Il démontrait en même temps le rôle générateur de ce périoste et le parti que pouvait en tirer la chirurgie pour réparer les pertes de substance osseuse.

(1) Bouillet, *Précis d'Histoire de la Médecine*.

Sa contribution à l'étude des anesthésiques fut d'une importance telle que le chloroforme, dont il reconnut les propriétés, se substitua largement à l'éther.

Sa réputation comme professeur et comme écrivain lui ouvrit bientôt les portes de l'Académie française, où il entra même avec un certain fracas, sa candidature l'ayant emporté sur celle de Victor Hugo. Son œuvre d'autre part lui avait conféré tous les titres à l'Académie des Sciences, dont il fut l'un des secrétaires perpétuels les plus en vue. Du reste, ses doubles qualités de savant et de penseur, de chercheur et de philosophe, n'évoluèrent pas indépendamment l'une de l'autre, et ses travaux scientifiques l'amènèrent à exposer ses doctrines philosophiques sur le siège de la conscience, la vie et l'intelligence, la raison, le génie et la folie, en même temps que sa grande honnêteté le forçait à combattre les systèmes qui, en s'accréditant, eussent pu présenter des dangers.

Il semble bien que ces deux grands physiologistes suffisaient à la gloire de l'école française qui pouvait déjà les opposer, sans crainte, à toutes les productions étrangères. Mais un homme allait venir à qui l'on conférerait bientôt le titre de *père de la physiologie* comme autrefois Hippocrate avait conquis devant les générations futures celui de *père de la médecine*.

L'Europe était en feu, la coalition étreignait Bonaparte. On discutait à Prague, lorsque, le 12 juillet

1813, naquit dans un humble village du Rhône Claude Bernard.

Comment ne pas opposer un instant à la gloire militaire qui s'éteint ce génie scientifique qui s'allume au petit village de Saint-Julien. Perdu au flanc du coteau où son père cultive la vigne, l'enfant du Beaujolais passera cependant à l'histoire, et ses pures conceptions seront peut-être un jour moins discutées et moins sévèrement jugées que celles des empereurs qui vivent du fracas des batailles. C'est que cet inconnu sera demain une gloire intellectuelle, un travailleur de l'idée, un semeur de science. Né dans un pays où, comme il le dit lui-même, «on défriche même les buissons pour planter de la vigne», les ambitions du jeune Bernard seront pourtant tout autres. Ses débuts furent ceux de plusieurs savants, et c'est lentement et sans préméditation que le jeune homme s'orienta malgré lui vers les sciences.

Il perdit son père très tôt et dut reporter son affection tout entière sur une mère adorée, qui maintint chez lui l'amour du foyer; de telle sorte que durant toute sa brillante carrière, il aima revenir souvent au toit paternel et chercher le calme dans cette chaumière où, à la saison des vendanges, il se plaisait, chaque année, à prolonger ses méditations et à refaire ses forces.

Il commença ses études à Villefranche pour venir bientôt, après une ébauche de formation, pétrir des pilules et mélanger des onguents chez un pharmacien

de Lyon. Ses premiers contacts scientifiques eurent pour champ l'officine de son patron, où il apprit à douter, et une école vétérinaire que ses fonctions lui faisaient fréquenter, où il commençait à observer. Ces deux faits sans importance, ne furent peut-être pas absolument étrangers à l'évolution de son esprit, au caractère de son travail.

Le doute lui naquit de l'empirisme médical qu'il touchait dans sa manifestation la plus complète, en voyant chaque jour préparer la thériaque, cette panacée séculaire encombrante de la pharmacopée du temps. Le goût de l'observation et peut-être de l'expérimentation fut au contraire éveillé par ses visites journalières aux bêtes qu'il venait soigner.

Cependant ses penchants naturels l'entraînaient plutôt vers la littérature, et celui dont on dira plus tard en le recevant à l'Académie: «Monsieur vous avez créé un style», chercha dès le début sa voie dans les lettres. Il fit jouer au théâtre de Lyon une pièce de peu d'importance et voulut tenter plus, tant il est vrai que les lettres ne semblent pas incompatibles avec la science et même avec la physiologie, puisque l'un de ses plus brillants successeurs, Charles Richet, s'adonne aujourd'hui à la poésie et fait des rimes à son heure.

En tout cas, les essais de M. Claude Bernard dans cette voie furent sans retentissement. Il s'en vint bientôt à Paris, portant en poche une longue tragédie, et heureusement aussi, comme le dit Renan, une

lettre pour Saint-Marc Girardin (1). Celui-ci le détournait de la scène et Bernard pour gagner sa subsistance se tourna vers la médecine. Un heureux hasard le mit bientôt au contact de Magendie, dont il devint l'interne à l'Hôtel-Dieu et le préparateur au Collège de France. C'était en même temps un précieux apport pour le maître de l'heure, le salut pour le jeune élève et, de plus, la porte ouverte sur la gloire pour la science médicale française.

Les conceptions de Magendie, sa science expérimentale, n'étaient rien, en effet, auprès de ce que ferait le maître de demain. Sa largeur de vue, sa faculté clairvoyante qui lui permit, comme à Pasteur plus tard, de prévoir par l'hypothèse les résultats de l'expérience lorsque déjà il a reconnu les premières constatations, son habileté comme expérimentateur, vont en faire un génie, malgré les difficultés matérielles qu'il rencontre.

Il est un fait qu'il importe ici de signaler et dont le public, malheureusement, ne se rend pas toujours un compte exact. L'appareil scientifique ne constitue pas forcément la science et pour atteindre au sublime, il n'est pas indispensable d'habiter les *palaces* universitaires modernes. Non pas qu'il faille négliger l'instrumentation, limiter les armements et, comme le disait Helme récemment, «faire toujours des omelettes dans de vieux chapeaux». Non, bien au con-

(1) Renan, Discours de réception à l'Académie française, in *L'œuvre de Claude Bernard*.

traire. Mais ce sera tout de même une gloire au crédit du plus pur génie français d'avoir réussi quand même, avec une organisation matérielle non seulement insuffisante, mais déplorable. Il y aurait peut-être lieu de se demander ce qu'eussent donné Claude Bernard et Pasteur pieusement installés dans un Institut Rockefeller.

Quoi qu'il en soit, c'est dans un modeste entresol de la cour du Commerce, puis dans les recoins tortueux de la vieille rue Saint-Jacques, où il ouvre avec Lassègue un laboratoire (1), plus tard dans les salles basses et humides du Collège de France, où pourtant il fait si bon de vivre même aujourd'hui, et encore à l'abattoir et dans les étables de l'École vétérinaire d'Alfort, que peine ce chercheur. C'est dans ces garçonnères scientifiques, dans ces locaux de hasard, que l'étudiant, le préparateur, le savant, le professeur et le maître font tour à tour, sans plus d'emphase, leurs travaux, leurs recherches, leurs expériences, leurs découvertes, que Bernard façonne en un mot son génie.

Et cette œuvre qui va surgir, ce n'est pas seulement la brillante confirmation d'un fait isolé, c'est toute la physiologie.

Reçu docteur en médecine en 1843, Bernard soutient une thèse sur *le suc gastrique et son rôle dans la nutrition*. De ces premiers travaux va naître toute la physiologie digestive.

(1) Renan, *loc. cit.*

La digestion ne consiste pas comme on le croyait, à transformer les aliments en une substance liquide qui puisse plus facilement être absorbée (1); le fait serait trop simple; il ne semblerait rien en découler au point de vue nutrition. Il prouve, au contraire, que les aliments absorbés se transforment successivement pour intervenir dans l'acte nutritif. Il démontre qu'un ferment dans l'intestin transforme le sucre en glycose et qu'une glande, dont on connaissait mal les fonctions jusque-là, malgré les travaux d'Eberle, le pancréas, a au contraire pour mission de préparer l'absorption des graisses. Mais ce nouveau domaine était beaucoup plus vaste. Ses recherches sur les sucs digestifs et sur les phénomènes d'absorption allaient l'entraîner plus loin.

Un à un il allait spécifier les caractères du suc gastrique sécrété par l'estomac, son rôle dans la digestion des différents aliments, son action combinée avec les autres sucs, ses propriétés chimiques. De la même façon, il précise également le rôle de la salive, du suc pancréatique, du suc intestinal; toute la digestion est comprise dans son mécanisme, dans ses phases successives, dans sa merveilleuse spécialisation chimique.

Puis la digestion bien conçue, envisagée dans sa réalité, se présentait le problème complexe de la nutrition. Comment les aliments arrivaient-ils à être

(1) Paul Bert, «Les Travaux de Claude Bernard», in *L'œuvre de Claude Bernard*.

absorbés, à fournir à la machine humaine, l'élément essentiel de son fonctionnement ?

Magendie avait montré la présence du sucre dans le sang. Claude Bernard allait établir l'origine de ce sucre. Il ne pouvait provenir exclusivement des aliments. L'expérimentateur put établir en effet qu'il se formait dans le foie et qu'on en trouvait en beaucoup plus grande quantité dans le sang venant du foie que dans celui qui s'y rend. Non seulement cette glande importante excréta la bile, mais elle fournissait encore du sucre au sang. Or ce fait renversait la barrière établie entre les règnes végétal et animal (1). On croyait jusque-là que les végétaux seuls peuvent produire les principes qu'assimilent ou détruisent les animaux. Claude Bernard établissait le contraire, et prouvait même que le foie fabrique encore la substance d'où dérive ce sucre. En effet, il réussit bientôt à extraire du foie une sorte d'amidon, auquel il donna le nom de glycogène, et qui a la propriété de se transformer en sucre tout comme la fécule de pomme de terre.

Mais qu'importait de savoir que ce mystérieux viscère où la médecine antique avait vu l'atrabile, la bile et toute la cacochimie, fabriquait du sucre ? Voilà le point. Le grand physiologiste établit que ce sucre passant dans le sang, diminue ensuite graduellement pour disparaître dans le sang veineux. Dans sa

(1) Paul Bert, *loc. cit.*

traversée de l'organisme, il a été brûlé et c'est le producteur d'énergie. Or en brûlant, comme tout ce qui brûle, ce sucre produit de la chaleur et ce simple fait dirige ses travaux vers l'importante question de la chaleur animale. Il démontre qu'elle se produit dans la profondeur des tissus, qu'elle est l'effet de la nutrition, que le fonctionnement des organes l'élève localement et que le sang en est le suprême régulateur.

Quelle progression depuis les débuts; comme tout se déblaye, comme tout s'agence et comme en peu d'années ce clair génie réussit à saisir, dans ces chairs palpitantes, le mystère qu'ont pourtant fouillé tant d'augures à travers les âges.

Nous voici à un nouveau tournant. Le maître, en présence de ces faits, allait maintenant démontrer l'influence du système nerveux sur la circulation. Il découvrait les nerfs dits vaso-moteurs, c'est-à-dire les nerfs qui, par leur action dilatante ou constrictive sur les vaisseaux, règlent le détail de la circulation. Par là toute la question était complétée; il ne s'agissait plus de simples phénomènes mécaniques, mais le système nerveux fournissait aux vaisseaux une faculté de dilatation qui laissait arriver plus de sang dans l'endroit irrigué, et par suite y élevait la température; ou bien, inversement, les contractait, empêchait l'apport du sang, amenait de la pâleur et un abaissement de la température locale.

La moindre action nerveuse, directe ou réflexe, produit ces effets variés et complexes qui occasionnent

dans la vie commune vos pudiques rougeurs ou la terrifiante pâleur, comme elle détermine à l'état de maladie vos congestions ou vos anémies locales.

Et l'on monte, l'on monte toujours, et la lumière se fait. Petit à petit, des jours nouveaux pénètrent de toutes parts. Viennent bientôt les innombrables expériences sur les poisons, elles aussi grosses de conséquences générales. Ne vont-elles pas successivement démontrer, par exemple, que si le muscle se contracte, c'est par ses propriétés spéciales et non pas nécessairement grâce aux nerfs; puis encore, que les poisons sont électifs et choisissent les éléments qu'ils détruisent. Ou bien, partant de travaux de même ordre, ne va-t-on pas différencier le sang artériel et le sang veineux et établir la proportion variable d'oxygène qu'on y trouve, poser en somme toute la question de l'analyse des gaz du sang ?

Comme il reste maintenant peu d'inconnu dans cette admirable machine humaine si cachée et que des siècles de travail n'avaient pas su mettre à jour.

Dans l'œuvre admirable du maître, tout se lie, tout s'enchaîne et de tous côtés semblent s'ouvrir de nouveaux sentiers non battus, mais que les successeurs pourront suivre et où ils sauront glaner encore. Et tout a été fait en quelques années. En 1851, Claude Bernard a terminé à peu près son travail de découvertes. Du moins toutes les grandes questions sont élucidées, il ne fera à l'avenir que compléter, peser, interroger, enseigner, écrire. Au Collège de France,

au Muséum, à la Sorbonne, aux sociétés scientifiques, les mémoires, les expériences, les leçons se sont succédé sans relâche et encore faudra-t-il qu'une partie des travaux soit recueillie et publiée par les élèves.

Claude Bernard a utilisé les faits, il les a provoqués, il les a contrôlés; c'est l'expérimentation. Mais il n'a pas dédaigné l'hypothèse qui permet quelquefois de compléter et d'atteindre la réalité, lorsque l'hypothèse justifiée est ensuite vérifiée par l'expérience. Ses vues ont été par suite plus larges que celles de Magendie. Sa science expérimentale est complète. Du reste, chaque expérience constitue pour lui un domaine où la statistique ne peut intervenir. En science, on ne se base pas sur des moyennes, chaque fait a sa valeur par lui-même. Enfin, par la théorie du déterminisme, Claude Bernard établit que chaque fois qu'en biologie l'on peut produire les mêmes causes et les mêmes conditions, il s'ensuit un ou plusieurs phénomènes semblables et répétés.

Au point de vue philosophique, le *père de la physiologie* s'est rapproché du reste de l'école vitaliste, et laisse graduellement l'école matérialiste bien loin en arrière, sans cependant sembler se prononcer de façon bien définie sur la question du principe. «S'il fallait, dit-il dans l'*Introduction à l'étude de la science expérimentale*, définir la vie d'un seul mot qui, en exprimant bien ma pensée, mette en relief le seul caractère qui, suivant moi, distingue nettement la science biologique, je dirais: la vie, c'est la création».

A cette création, il ne trouve d'autre ouvrier qu'une *idée* ou *idée directrice* ou *idée créatrice* qui se rapproche bien en somme de la puissance infinie, sans la définir de façon absolue.

Physiologiste, oui, mais physiologiste qui a daigné aborder les problèmes de la biologie générale, voilà bien Claude Bernard. De l'expérimentation qui l'a guidé sur chaque nouveau terrain qu'il aborde, de l'expérimentation constituant seule tant de nouveaux problèmes, de l'expérimentation méthodique, analytique, il en est venu nécessairement à créer la *physiologie générale*, tout comme Bichat avait établi sur ses bases l'anatomie générale. Les barrières ont été franchies et les principes purement vitaux sont prouvés les mêmes, chez tous les êtres vivants. L'effort suprême de toute cette science de la vie a convergé vers cette même idée, depuis les travaux des simples naturalistes, jusqu'aux recherches plus précises, aux investigations mieux et plus sûrement approfondies.

Cette physiologie générale, il la résume en deux séries de phénomènes bien distincts qui vont présider à toute la vie: les phénomènes fonctionnels, phénomènes de destruction qui procèdent par transformation et aboutissent à la nutrition; les phénomènes plastiques, tendant à la synthèse, c'est-à-dire à la constitution, à la reconstruction. Consommation, réparation, voilà le bilan, le véritable état de compte de l'organisme.

Toute la physiologie nouvelle est créée, et du premier coup elle est édifiée sur les solides fondements de l'expérience. La science biologique va emprunter aux sciences exactes l'élément qui les confirme. Claude Bernard mourait en 1877, alors qu'il se croyait sur la voie nouvelle du problème si complexe des fermentations. Un autre allait reprendre plus sûrement encore cette question et la mener à bonne fin. Pour lui, comme le dit Renan, «il a fait assez pour sa gloire et sa trace sera éternelle» (1).

Cette trace, du reste, elle ne se perdra pas. Le maître a fait école et pour lui succéder, les élèves sont là qui mettront en pratique ses dernières exhortations au travail.

Aussitôt, le premier, Paul Bert, le préféré, est déjà sur la brèche pour le remplacer et perpétuer l'enseignement. L'élève n'atteindra pas les sommets où est monté le maître, mais il a laissé une œuvre qui continue l'autre et, mort à cinquante-trois ans, il a parcouru un champ immense. Ses travaux sur la greffe animale, sur la pression barométrique, sur la respiration et l'asphyxie, sur les poisons et les anesthésiques, sont bien dans l'ordre établi par Claude Bernard auquel il succéda dans la chaire de la Sorbonne.

Le nouvel essor est donné, il ne fera que s'amplifier. Partout, suivant l'esprit français, on a procédé dans le vaste domaine des idées générales qui ouvrent

(1) Renan, *Discours de réception à l'Académie française*.

les amples horizons. L'anatomie, la physiologie, les deux directrices, sont là pour guider toute la biologie. De Bichat à Bernard, la mentalité a été la même. Maintenant, nous la verrons désormais se perpétuer, se maintenir, avec toujours en tête les faits primordiaux, ceux qui dirigent, qui commandent, qui ouvrent la voie. Puis en même temps, naîtront les développements, les recherches collatérales découlant de ces principes, et qui viendront graduellement se grouper autour de l'idée primitive, pour former le tout admirable de la biologie moderne, science essentiellement française.





SCIENCES BIOLOGIQUES ⁽¹⁾

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

Nous avons vu les *grandes heures* scientifiques de l'anatomie et de la physiologie générales. Ces deux sciences sont maintenant rendues sur les sommets, grâce à la poussée magnifique de l'école française. Là, elles vont s'épanouir en pleine lumière, se compléter, se fragmenter pour fouiller encore la vie jusque dans ses replis les plus cachés.

L'anatomie grâce à Bichat s'est transformée. Nous sommes loin des grossières dissections de l'antiquité, le scalpel ne suffit plus aux investigateurs sagaces, pour lesquels le monde réel est déjà du passé. Il faut aller au delà et, dans les laboratoires outillés, scruter ce que l'on ne saurait voir à l'œil nu sur la table d'autopsie. Une armée de chercheurs d'un ordre nouveau demande chaque jour au microscope de plus amples exposés. Les histologistes sont les hommes

(1) Deuxième conférence donnée le 25 mars 1919, suite de la précédente.

de l'heure. Ils étudient la composition intime des tissus et des organes; à la loupe et du bout de l'aiguille, ils dissocient les molécules, ils séparent les cellules, suivent chaque fibre, isolent chaque élément microscopique.

Malheureusement, la France n'est pas à ce moment entièrement convaincue de l'importance et de l'avenir scientifiques. Il lui faudra souffrir de la puissance de ces développements, il lui faudra le cri d'alarme de ses plus purs génies, les sacrifices répétés d'un Pasteur et son appel à l'aide, pour qu'on songe enfin à doter les laboratoires, à aider les recherches, à soutenir au moins moralement les travailleurs. Aussi, pour un temps, les savants d'outre-Rhin sont-ils mieux écoutés et, par suite, en meilleure posture pour développer l'ère microscopique et donner à ces brillants débuts de l'histologie française les élargissements que comportent ces nouvelles études.

Il fallait en effet, ici, l'entrée en scène du microscope. Le microscope datait du XVI^e siècle; il avait déjà contribué à certains travaux, à certaines découvertes importantes. Cependant, que de descriptions fantaisistes on lui devait! Cette irréalité de ce que l'on prétendait voir par son entremise avait empêché Bichat, véritable savant, d'y recourir de façon sérieuse (1). Les médecins, les expérimentateurs français lui avaient, semble-t-il, pour un temps, voué

(1) Mathias Duval, *Précis d'Histologie*.

une certaine défiance. La science positive allait-elle user d'un appareil auquel on prêtait de tels résultats ? Oui pourtant, et le jour où l'on se servirait sérieusement du microscope, on ne lui attribuerait que le réel, dépouillé de toutes les conceptions grossières nées de l'imagination.

En tout cas, toutes ces causes contribuèrent à une certaine négligence momentanée de l'école française, pour ce qui est de l'anatomie générale, ou plus proprement, de l'*histologie*.

Aussi ne pouvons-nous en cette matière citer que trois noms : Charles Robin, Ranvier et Duval. Tous trois, cependant, firent leur part de découvertes, tant pour ce qui touche aux descriptions cellulaires, aux conceptions des origines, qu'à la technique microscopique, élément essentiel au développement des travaux histologiques futurs.

Disciple d'Auguste Comte et l'un des chefs positivistes reconnus, Charles Robin vint étudier la médecine à Paris vers 1840. Bientôt reçu médecin avec tous les honneurs, il ouvre, à ses frais, un laboratoire des mieux outillés, où il commence l'enseignement libre des sciences histologiques, pour de là passer avec autant de succès à l'enseignement de cette matière, à la faculté de médecine.

Robin décrivit de nombreux éléments nouveaux, retrouvés au cours de ses recherches, entre autres les cellules particulières de la moelle osseuse, l'enveloppe des nerfs, etc. Il fit d'importants travaux d'histolo-

gie comparée, des recherches et indications sur l'emploi du microscope, des incursions sérieuses dans le domaine de la physiologie. Mais ayant refusé de suivre le mouvement, il fut bientôt en contradiction avec les travaux nouveaux découlant de techniques améliorées.

C'est à ce maître de l'histologie française qu'un modeste élève en médecine avait demandé, en 1865, les éléments de la thèse qu'il soutenait sans conviction le 13 mai sur *la génération des éléments anatomiques*. Ce modeste élève de Robin est devenu par la suite, mieux qu'un biologiste, le sauveur de la France, puisqu'il avait nom : Georges Clemenceau (1).

C'est alors que se créa, au Collège de France(2), l'école aux vues plus larges à laquelle présidait Ranvier. Ses travaux furent de premier ordre tant sous le rapport des améliorations de la technique microscopique que pour les découvertes qui s'en suivirent sur les glandes, sur les muscles, sur la fibre nerveuse. Et Duval vint ensuite continuer ces études, les développer encore, et perpétuer ce double enseignement à la Faculté de Médecine, pendant que Malassez et aujourd'hui Nageotte, qui vient de se signaler au monde, les prolongeaient au Collège de France.

Parallèlement, et découlant de même des travaux et des rapprochements de Bichat, l'étude des tissus

(1) Horace Bianchon, *Nos grands médecins d'aujourd'hui*.

(2) Duval, *loc. cit.*

malades ou l'anatomie pathologique avait trouvé, dès le début du siècle, des adeptes sans nombre qui firent école et eurent dans le cours des ans une influence prépondérante sur le sujet. De Laënnec à Cornil, toute une lignée française s'est créée dont les travaux personnels, précis, ordonnés et d'une grande clarté, ont jeté de nouveaux jours sur les connaissances des tissus malades. Bichat a eu de part et d'autre, malgré les difficultés des temps, de dignes successeurs, que le recul de l'histoire permettra de juger plus complètement, et dont les recherches ont été pour une large part dans la connaissance aujourd'hui acquise sur toutes les lésions qui constituent la maladie, depuis l'inflammation jusqu'à la tumeur.

Tout à côté, la physiologie française a continué de s'affirmer. Elle a retrouvé les hommes qui succédaient dignement aux Magendie et aux Claude Bernard. Elle s'est même confondue, petit à petit, avec l'anatomie, et avant de se substituer largement à elle, a voulu, dans l'étude intime de la physiologie cellulaire, s'associer complètement à l'histologie. Ranvier fut l'un des ouvriers de ce rapprochement et l'un des créateurs de l'histo-physiologie.

C'est dans l'enseignement libre que Marey, comme Robin, allait commencer ses études de physiologie expérimentale, pour passer bientôt au Collège de France, où il succédait, en 1867, à Flourens dans la chaire d'histoire naturelle. Marey fut un des physiologistes les plus universellement connus par ses tra-

vaux et les appareils importants qu'il inventa. L'étude des mouvements en général, puis de la circulation, des mouvements du cœur, la mise en application d'ingénieux appareils qui permettent de prendre le tracé du pouls, des battements cardiaques, de la contraction musculaire, sont des faits de la plus haute portée.

Son nom s'associe à celui de Chauveau qui promenait encore, en ces dernières années, son alerte vieillesse dans tous les milieux médicaux. Chauveau, au physique le type classique du savant à grande réputation, devant qui on s'incline et dont on murmure le nom de toutes parts, au passage, est une des grandes figures de la physiologie moderne et son souvenir reste attaché à toutes les récentes découvertes. Mort seulement en 1917, Chauveau survivait à Claude Bernard et à Pasteur dont il fut successivement l'émule et le collaborateur.

Chauveau débute dans l'art vétérinaire à l'École d'Alfort, et ce n'est qu'à cinquante ans qu'il passa son doctorat en médecine pour professer ensuite à Lyon ou au Muséum. Chauveau toucha successivement l'anatomie et la physiologie, fit porter ses travaux sur le cœur et la circulation, et utilisa avec Marey le sphygmographe, appareil enregistreur des battements cardiaques, qui transforma du tout au tout l'étude du système circulatoire. Puis il s'attarde alors, avec Claude Bernard, à l'étude du sucre par rapport aux fonctions du foie, à l'énergétique du

système nerveux, prend part en somme, à toute la physiologie du XIX^e siècle. Bien plus, il va bientôt devancer Pasteur sur la question des maladies infectieuses. Dès 1865, fort avancé dans la compréhension des nouvelles doctrines, qui vont transformer de fond en comble l'édifice médical, Chauveau se dresse contre la théorie de la génération spontanée. Il spécifie déjà, il croit à l'existence d'agents spéciaux, plus déterminés que les virus imprécis, auxquels on attribue jusque-là l'origine des maladies transmissibles. Et pour avoir entrevu ces nouvelles voies si lumineuses des sciences nouvelles, le physiologiste s'engage dans des recherches sur l'atténuation des virus, où il suit Pasteur, dans des études scientifiques sur la vaccine de Jenner, dans des expérimentations importantes sur la contagion de la tuberculose par voie digestive. Il suscite des polémiques, éveille des discussions, met en mouvement tout le monde scientifique. Ce témoin de toutes les découvertes du siècle, ce témoin, acteur passionné du drame, est devenu en somme un savant synthétique qui, à lui seul et par la variété de ses études, résume toute l'œuvre jusqu'à nos jours.

Suivant l'évolution habituelle des progrès médicaux, on passait graduellement de l'homme sain à l'homme malade, des rapports qui unissent l'un à l'autre. De même que l'anatomie pathologique avait découlé de la complète compréhension de l'anatomie normale, de même la physiologie pathologique nais-

sait tout armée de la connaissance réelle des fonctions de l'organisme sain. Chauveau était bien l'un des artisans de cette nouvelle conception. Puis, à côté de lui, un esprit fort curieux allait s'y avancer encore, battant la marche aux chercheurs modernes.

Ce nouveau périodeute, ressuscité de la Grèce antique, a enseigné dans toutes les écoles, en Angleterre, en France, en Amérique, après être né à l'Ile Maurice de parents français et américains. Cette origine exotique faisait dire à un de ses biographes, comme tant d'autres peu soucieux de géographie: «Avec son teint bronzé, ses longs cheveux blancs, son allure un peu fébrile, il a l'air d'un vieux canadien exalté (1).» Ce voyageur s'est enfin fixé au Collège de France, où il succède à Claude Bernard. C'est Brown-Séquard.

Curieuse coïncidence, comme son prédécesseur Claude Bernard, Brown-Séquard arrivait en France vers 1838 avec une lettre, non plus pour Saint-Marc-Girardin, mais pour Charles Nodier, et un roman au lieu d'une tragédie. Comme Bernard, il fut détourné de la littérature et se lança dans la médecine (2).

Reçu médecin, après une thèse sur les *Recherches et expériences sur la physiologie de la moelle épinière*, il crut devoir quitter la France après 1848, et c'est alors que commencèrent ses pérégrinations à New-

(1) Horace Bianchon, *loc. cit.*

(2) Maurice Arthus, «Brown-Séquard et son œuvre,» in *Revue Encyclopédique* 1894.

York, à Richmond, à Londres, à Harvard, faisant partout de l'enseignement et de l'expérimentation physiologiques, après avoir appris l'anglais en cours de route. Entre temps, comme Bernard, il a ouvert avec Robin un laboratoire dans la vieille rue Saint-Jacques, et fondé plusieurs revues scientifiques. Puis, nommé à la chaire du Collège de France, il s'arrête enfin de façon définitive à Paris.

Son œuvre fut immense, bien qu'un peu disparate et quelquefois mal maîtrisée à cause de ses élans d'imagination. Ses travaux sur les centres nerveux, sa découverte de l'entrecroisement dans la moelle des fibres sensitives, sa démonstration, par suite, des paralysies croisées,—la sensibilité étant détruite d'un côté alors que le mouvement est perdu du côté opposé,—ses recherches sur l'épilepsie expérimentale, l'obtention artificielle de l'hérédité épileptique, ses apports à l'importante découverte de Claude Bernard sur les nerfs vaso-moteurs, ses travaux plus complexes sur l'inhibition et la dynamogénie des centres nerveux, qu'il serait trop long de détailler, constituent une œuvre maîtresse peu commune. Enfin, pour couronner le tout, les curieuses expériences sur l'action vivifiante du sang oxygéné qui lui font redonner la vie à des membres amputés, ressusciter, semble-t-il, des têtes séparées du tronc.

Puis, la réalisation d'un traitement dernier cri: l'opothérapie ou la thérapeutique au moyen de suc d'organes, qui depuis a pris tant d'ampleur. Voilà

l'œuvre immense où se mêlent tant d'éléments divers, et qui conduit son auteur à des conceptions quelquefois fantaisistes ou mal interprétées, confinant au rêve, faisant croire à la possibilité d'une survie des énergies et d'une prolongation insensée des phénomènes vitaux.

Cependant la physiologie pathologique est établie. Son développement considérable la fait se substituer partout à l'anatomie pathologique par ses côtés pratiques et plus directement utiles à la clinique.

Et voilà la lignée des physiologistes qui aboutit maintenant à Charles Richet, digne représentant, à l'heure présente, de l'école française, brillant continuateur de la science expérimentale, dont il complète et orne chaque jour le vaste parterre.

Pourtant, là ne s'arrête pas dans le domaine des faits, non plus que dans celui des idées générales, la science biologique française. Au cours du siècle, elle a vu s'ouvrir une nouvelle voie, la plus importante et la plus large, par la création d'une science toute neuve, qui relève essentiellement de son sujet. Une date suprême s'est inscrite dans l'histoire de la médecine, renouée, transformée, méconnaissable. Nous touchons à Pasteur.

On vous a montré la vie simple et chrétienne de ce pur génie et déjà la partie chimique de son œuvre vous est connue (1). Nous ne ferons qu'effleurer

(1) Conférence de M. l'abbé Ph.-J. Fillion, *La chimie en France au XIXe siècle*.

l'idée directrice de son travail, si pleine de conséquences: la création de la bactériologie et l'influence de toutes ses découvertes sur la médecine moderne (1).

C'est toute la biologie pathologique qui va maintenant s'éclairer dans ses causes, et l'on arrivera bientôt aux conceptions les plus nouvelles, aux données les plus positives, sur les origines de la maladie, sur les moyens d'attaque des agents morbides, et sur les moyens de défense de l'organisme.

Franchissons donc, sans insister, toute cette intéressante période qui conduit Pasteur de la chimie à la cristallographie, puis de là, par intuition, à toutes les grandes questions de la fermentation, pour aborder le problème vital à sa base même: l'éternelle question des origines, la génération spontanée. Jusque-là, c'était le chaos. Depuis les philosophes de la Grèce antique jusqu'aux demi-savants de tous les siècles, depuis les représentants les plus autorisés de la science à travers les âges jusqu'à Voltaire, tous avaient voulu se ranger d'un côté ou de l'autre de la barricade. Soutenant des théories scientifiques, ou usant d'une expérimentation fausse et mal conduite, on se disait défenseur ou négateur de la génération spontanée.

(1) Dans une conférence antérieure nous avons traité de l'homme et de son œuvre, ce qui vaut ici des répétitions, impossibles à éviter sur un sujet général d'un autre ordre.

Le 20 décembre 1858, Pouchet du Muséum de Rouen écrivait sur le sujet : « Au moment où, secondés par le progrès des sciences, plusieurs naturalistes s'efforcent de restreindre le domaine des générations spontanées, ou d'en constater absolument l'existence, j'ai entrepris une série de travaux dans le but d'élucider cette question tant controversée (1). » Et Pouchet concluait triomphalement à la possibilité de faire naître de rien des animaux et des plantes.

Pasteur, déjà à l'étude, soulignait ces faits. Puis il développe ses travaux. Il constate d'abord la présence dans l'air de spores et de germes, qu'il recueille sur un coton en faisant passer l'air par un tube que ferme ce coton. Puis il démontre ensuite que le liquide le plus putrescible se conserve indéfiniment à l'abri de l'air, et s'altère aussitôt, au contraire, si l'on y laisse arriver une parcelle de ce coton souillé. Alors commence une série d'expériences pour démontrer jusqu'à quel point la quantité de ces germes varie dans l'atmosphère. Dans de petits ballons à col effilé, et contenant de la levure de bière, liquide très fermentescible mais stérilisé par l'ébullition, Pasteur fait arriver successivement non seulement l'air des pièces où il travaille, mais il entreprend des pèlerinages de tous côtés. C'est d'abord dans les caves de l'Observatoire, puis dans la cour du même établis-

(1) Valléry-Radot, *La vie de Pasteur*.

sement, puis à Arbois près de la vieille tannerie de son père, puis loin des centres, le nombre de ballons restés stériles augmentant à mesure que diminuent les poussières du milieu extérieur.

Il pousse ensuite jusqu'à Salin, de là à Chamonix, sur le pic du Montauvert, sur la Mer de Glace. Là des précautions infinies sont prises pour qu'aucune cause d'erreur ne puisse troubler l'expérience, et sur vingt ballons, un seul cultive et fermente. Le but était atteint; Pasteur établissait que lorsque les germes ont été, dans un milieu, détruits par la chaleur et qu'on empêche l'air d'y apporter d'autres graines, rien ne se transforme, aucune fermentation n'a lieu. Et aussitôt, de la connaissance des germes de l'air et de la négation de la génération spontanée, il concluait: «Ce qu'il y aurait de plus désirable serait de conduire assez loin ces études pour préparer la voie à une recherche sérieuse de l'origine des diverses maladies.» Il avait déjà tout entrevu.

L'œuvre s'enchaînait: de la cristallographie à l'étude des fermentations, des fermentations aux claires visions de la non-existence de la génération spontanée, de la connaissance des microbes à la compréhension de leurs rôles variés, tout se suivait sans à-coup, et jaillissait sans effort de ces puissantes données de l'analyse. Tout un monde nouveau allait maintenant apparaître à nos yeux.

Les attaques n'y firent rien; sûr des faits énoncés, des données acquises, Pasteur soutint la lutte, dont

il sortit triomphant dans sa magistrale leçon du 7 avril 1864 à la Sorbonne (1).

C'est alors que vont commencer les travaux qui, de près ou de loin, par leur portée générale ou par leur application directe, se rapportent à la médecine. Ce sont les études sur les vins, les bières, qui amènent la méthode de la pasteurisation, les recherches sur la maladie des vers à soie, puis sur le choléra des poules, le rouget du porc, et sans tenir compte de l'ordre chronologique, les travaux si pleins de conséquences sur le charbon et les vaccins, sur le choléra, la peste et la rage.

En effet, après avoir élucidé des questions industrielles, remis sur pied la fabrication de la bière et du vin, l'industrie de la soie, Pasteur devait nécessairement revenir à ce qui l'avait frappé au premier moment, au premier contact avec les microbes : l'origine des maladies contagieuses.

Le charbon, maladie commune à l'homme et aux animaux qui le lui transmettent, décimait totalement certaines régions. Cette maladie, comme toutes les autres, on ne savait comment en expliquer la contagion. A plusieurs reprises déjà, Delafond, Davaine, Rayer avaient signalé, dans le sang des animaux morts du charbon, des bâtonnets. Davaine, en 1863, avait même inoculé ce sang à des lapins et reproduit chez eux la maladie. Mais d'autres expé-

(1) Le résumé de cette leçon se trouve à la conférence sur Pasteur.

rimentateurs, par des contre-expériences, cherchaient à démontrer la fausseté de ces affirmations. Koch, en Allemagne, avait cultivé ce microbe, mais rien n'y faisait, lorsque Pasteur aborda résolument la question, pour en même temps la résoudre et prouver par là toute la théorie des germes et de la contagion sous tous ses aspects.

D'après la méthode préconisée dès les débuts, Pasteur ensemece sur des milieux de culture, du bouillon ordinaire, une goutte de ce sang contaminé, avec toutes les précautions possibles. De milieu en milieu, il voit pousser le germe sous forme d'un flocon ouaté qu'il retrouve de tube en tube, et dont il suffit finalement, après plusieurs passages, d'injecter une gouttelette à un cobaye pour reproduire la maladie. Il démontre par là que ces bâtonnets sont des êtres vivants. Davaine avait raison; mais ses contradicteurs n'étaient pas non plus absolument dans l'erreur. En effet, poursuivant ses recherches, Pasteur établit d'autre part que la différence des résultats des expérimentateurs tient au fait capital que les uns ont rencontré la bactérie charbonneuse, agent du charbon, tandis que les autres ont vu le vibrion septique, un autre *microbe*, comme Sédilot va bientôt baptiser tous ces germes. Cet autre agent microbien, ce vibrion septique, variété se rencontrant dans le sang au moment de la putréfaction cadavérique, est bientôt identifié comme l'une des causes des gangrènes gazeuses.

Les idées, dès ce moment, se précisent, le grand pas est fait, et petit à petit, des êtres distincts, innombrables, vont venir se ranger sous de nouveaux vocables, dans la nouvelle nomenclature d'un monde jusqu'à présent inconnu.

La théorie de la contagion va s'affirmer de plus en plus, malgré les oppositions d'un groupe médical important, trop ancré dans les ténèbres de l'ancienne médecine pour admettre les énoncés d'un homme qui ne possède même pas le diplôme de docteur de la Faculté.

Le 30 avril 1878, Pasteur fait à l'Académie de Médecine, où on a dû l'admettre, un exposé des plus nets sur la théorie microbienne. Il démontre en même temps l'action, l'importance, la différence essentielle de ces êtres microscopiques, prouve comment les uns, aérobies, poussent et se développent à l'air, tandis que d'autres, par ailleurs très ressemblants, ne pullulent qu'à l'abri de l'oxygène: anaérobies. Puis, en conclusion de ces expériences variées, il exposait nettement son opinion définitive sur les suppurations, et la nouvelle technique chirurgicale qui y mettait fin. «Si j'avais l'honneur d'être chirurgien, disait-il, pénétré comme je le suis des dangers auxquels exposent les germes des microbes répandus à la surface de tous les objets, particulièrement dans les hôpitaux, non seulement je ne me servais que d'instruments d'une propreté parfaite, mais après avoir nettoyé mes mains avec le plus grand soin et les avoir

soumises à un flambage rapide, ce qui n'expose pas à plus d'inconvénients que n'en éprouve le fumeur qui fait passer un charbon ardent d'une main dans l'autre, je n'emploierais que de la charpie, des bandelettes, des éponges, préalablement exposées dans un air porté à la température de 130° à 150°; je n'emploierais jamais qu'une eau qui aurait subi la température de 110° à 120° (1).»

Il établissait de même l'action des substances antiseptiques pour tuer les microbes. Du même coup, par conséquent, l'antiseptie et l'aseptie, les deux armes de défense et de prévention étaient créées, la démonstration de la contagiosité, établie sans conteste par la négation si puissamment démontrée de la génération spontanée.

Déjà les élèves se groupent autour du maître, nouveau prophète. Parmi eux, quelques-uns vont dès ce moment être intimement liés aux recherches qui commencent, tels Roux et Chamberland. Là, en effet, ne s'arrêtera pas l'effort. De la connaissance de ces germes, la marche en avant fera vérifier l'existence et la spécificité d'autres microbes, la possibilité de les atténuer, la compréhension des épidémies, la réalisation des vaccins. L'éveil est donné; des idées générales, Pasteur entre dans la voie des applications spéciales; mis au contact des malades, il découvre l'agent

(1) Vallery-Radot, *loc. cit.*

de la furonculose, puis celui de l'infection puerpérale, faits qui confirment déjà ses opinions premières sur l'origine de l'infection en général. Quelques années plus tard, son attention est attirée par le choléra des poules, maladie qui décime les poulaillers. De ces nouvelles recherches, il arrive à la connaissance parfaite de la possibilité d'atténuation des virus. Cette découverte était à la base, non seulement de quelques traitements préventifs des maladies contagieuses, mais de la plus réelle partie de toute la thérapeutique moderne. En constatant que ces microbes pouvaient être rendus presque inoffensifs par des méthodes de cultures successives, il arrivait à la conception, si tôt réalisée, du vaccin contre le charbon, en injectant à l'animal ces microbes affaiblis, qui produisaient chez lui les réactions nécessaires pour l'empêcher de succomber ensuite aux atteintes plus brutales du germe normal. Il y avait là plus qu'un fait d'application : toute la conception future des vaccins préventifs.

C'était alors l'énoncé de l'origine des épidémies, la constatation de la reprise possible de la virulence pour tous ces germes de maladie, et toute la prévention hygiénique moderne qui en découlait avec des aperçus déjà sur la peste, le choléra, la fièvre jaune, puis les immortels travaux sur la rage.

Malgré les luttes, malgré les attaques venues de toutes parts, les doctrines nouvelles, si bien établies à l'encontre de toute la médecine antique et en opposition avec nombre de médecins qui, encore une

fois, toléraient mal l'intervention de cet intrus, de ce chimiste, dans le domaine sacré d'Hippocrate et de Galien, les doctrines nouvelles étaient maintenant admises. La médecine, la chirurgie, l'hygiène quittaient les vieilles ornières, sortaient transformées des laboratoires du maître. Une ère plus précise s'ouvrait et le génie de ce grand Français en était, à lui seul, l'origine. Pasteur maintenant allait partir dans une apothéose, salué par l'univers.

L'institut qui porte son nom avait établi ses quartiers rue Dutot. Là, les laboratoires organisés donnaient déjà refuge à de nombreux disciples, prêtres servants de la religion naissante. La survie était assurée à ce puissant cerveau, non seulement par ses travaux, mais par la succession ininterrompue des Pastoriens, comme les appelle Maurice de Fleury, de ces Pastoriens dont l'Institut demeure la maison mère qui enverra des missionnaires dans l'univers entier (1).

A la date du 29 septembre 1895, on lit dans *le Journal des Débats*: «Les nouvelles, venues de Garches, où l'illustre savant se trouvait en villégiature, faisaient depuis quelques jours redouter une issue fatale. Elle s'est produite hier soir. A cinq heures, M. Pasteur rendait le dernier soupir.»

Il expirait dans cet ancien domaine de l'Empire,

(1) Maurice de Fleury, *Pasteur et les Pastoriens*.

où maintenant la science avait conquis ses droits pour toujours. Garches était en effet devenu le centre de production des sérums de l'Institut Pasteur. Les anciennes écuries des Cent-Gardes étaient peuplées maintenant des chevaux producteurs d'antitoxine.

Mais le flambeau ne tombait pas des mains de ce savant; de longtemps déjà d'autres mains le soutenaient vaillamment.

Il faudrait maintenant faire défiler ici, brillante revue de héros scientifiques, toute l'École au complet. Voyons seulement quelques figures, les grands premiers rôles. Et pourtant les autres sont tous des premiers soldats: Duclaux, qui succède à Pasteur à l'Institut de la rue Dutot et y reprend les études de la fermentation; Grancher, l'opérateur de la première heure, qui préconise et répand, dans son service des enfants malades, l'hygiène nouvelle; Chantemesse, donnant bientôt le vaccin de la typhoïde, qui dans cette guerre vient d'épargner tant de vies, alors que lui mourait le mois dernier au moment du triomphe; Chamberland, inventeur du filtre et brillant technicien; Yersin, allant au delà des mers porter jusqu'en Indo-Chine la bonne parole, et dépistant bientôt le microbe de la peste pour en préconiser ensuite le traitement par le sérum; Calmette et son sérum anti-venimeux, ses nombreux travaux sur l'hygiène, à trente-deux ans directeur de l'Institut Pasteur de Lille; puis Vaillard, puis Vincent, les frères Nicolle, et tant d'autres; Laveran et ses admirables travaux

sur la malaria, dont il découvre le parasite; les Borel, les Sergent, suivis en somme de toute l'école médicale moderne. Quel défilé, encadré de quels chefs !

Arrêtons-nous seulement à deux d'entre eux, si différents et pourtant également connus et populaires.

C'est l'ascète d'abord, le profil sévère de Roux, donnant sans sourciller, mais avec quelle conviction, ses magistrales leçons de technique bactériologique, dans ces laboratoires où depuis la fondation, et bien avant rue d'Ulm, il a travaillé sous l'œil du maître.

Celui-là est un disciple de la première heure qui s'est entraîné dès les recherches du vaccin anti-charbonneux, pour s'engager lui-même dans de nouvelles voies. Il étudie surtout les toxines microbiennes, c'est-à-dire les produits secrétés par les infiniment petits, produits souvent plus funestes, par leurs effets, que le microbe lui-même, poisons contre lesquels il indiquera des antidotes. Lancé sur cette piste, il va bientôt entreprendre, sur les toxines diphtériques, d'importants travaux qui vont le conduire à l'admirable méthode de la sérothérapie et à l'application du sérum antidiphtérique. Dès ce jour, Roux sera le nom universellement béni des mères, dont il calme les folles angoisses qu'ont fait naître à tout instant les meurtrières épidémies de diphtérie. Ce fléau redoutable est maîtrisé et sa mortalité, en ce qui concerne tout au moins l'angine diphtérique, passe aussitôt de plus

de 60 à moins de 2 pour cent, grâce au nouveau préventif (1).

Richet et Héricourt avaient déjà démontré l'action des sérums d'animaux immunisés et leur emploi en thérapeutique dès 1888 (2). Roux et Yersin, en 1889, trouvent le poison secrété par le bacille de la diphtérie: la toxine. Et au mois de septembre 1894, après avoir continué leurs travaux, Roux fait au Congrès de Budapest, où se sont donné rendez-vous les pastoriens de l'école française, Chauveau, Chantemesse, Roux, Yersin, Metchnikoff (3), et les pastoriens aussi, sans le vouloir, — car tous viennent du maître, source commune, — de l'école allemande, Behring, Kitasato, Erhlich, Wassermann, etc. Là, le docteur Roux fait sa fameuse communication sur les *sérums anti-toxiques* et sur le *traitement de la diphtérie humaine par le sérum anti-diphtérique*. Behring avait sa part dans ces travaux, et déjà il avait expérimenté l'action de ce sérum sur les animaux, mais il n'en avait pas complété la technique d'application, ni tenté l'emploi chez l'homme. Roux apportait des statistiques de près de cinq cents enfants traités.

La nouvelle balayait le monde et en quelques heures, Roux passait à la postérité. Il allait pourtant continuer tout aussi modestement son œuvre, poursuivant, jour par jour, son enseignement, ses recher-

(1) *Revue Encyclopédique*, 1894.

(2) Maurice de Fleury, *loc. cit.*

(3) *Pasteur et ses élèves* par Boutet.

ches et la direction de l'Institut Pasteur, qui lui échouait plus tard.

Mais voici à côté une figure tout autre. L'œil fin derrière ses lunettes, les cheveux en broussailles et la barbe inculte, c'est Élie Metchnikoff qui s'avance à petits pas, légèrement voûté, plutôt trapu et en tout cas sans élégance, pour débiter lentement avec un peu d'accent, une leçon magistrale sur un de ses sujets préférés. Metchnikoff en a plusieurs; c'est un savant consommé, qui de Russie jusqu'en France a travaillé partout, se rapprochant par là de Brown-Séquard, comme il s'en rapprochera du reste par ses idées sur le recul possible des frontières de la vieillesse.

Metchnikoff est un savant, étrangement doublé de cette forme spéciale du mysticisme slave qui le fait plonger fort avant dans les contemplations de l'au-delà, et imprime au caractère une bonhomie teintée en même temps de naïveté et d'une folle ardeur. Conceptions très larges, guidées par un esprit méthodique et puissamment scientifique, qui vont faire du nouvel arrivé dans la maison un des plus féconds travailleurs de l'école, en même temps qu'un adepte passionné du maître qu'il a voulu suivre.

Physiologiste tout autant que naturaliste, ce génie, car c'en est un, va du reste approfondir le mystère, non plus de l'attaque de l'organisme par le microbe, mais de sa défense contre ces armées infinies d'êtres brutaux et microscopiques. Il s'occupera encore de très importantes études sur le choléra, sur la

syphilis, sur les associations microbiennes qu'il reconnaît comme souvent nécessaires à l'action de tel ou tel d'entre eux. Mais ce sont ses études sur la phagocytose qui nous arrêteront un instant par leur nouveauté et leur caractère particulier.

L'immunité, mystère ! L'immunité, c'est la propriété innée ou acquise, pour un individu, d'être refractaire à une infection. L'immunité présuppose donc une possibilité, pour l'organisme, de lutter contre le microbe. Cette immunité, on a voulu en faire une *question humorale*, c'est-à-dire relevant de nos humeurs, des liquides de notre organisme. D'autres, et Metchnikoff en tête, en ont fait une question de lutte cellulaire. C'est peut-être à l'une et l'autre de ces théories qu'il faut aujourd'hui emprunter la vérité complète. Mais en tout cas, l'immunité est due à la lutte que font contre le microbe certaines cellules de notre organisme, stimulées ou non par nos humeurs ou les produits vaccinaux injectés.

Cette propriété combative, ce sont les globules blancs de notre sang, petites cellules d'aspect très pacifique, qui en jouissent surtout. C'est grâce à leur pouvoir de *phagocytose*, à leur pouvoir de *manger les microbes*, qu'elles sont aussi puissantes.

« Nous ne profitons pas seulement, dit Duclaux (1), de leur canibalisme : ils mettent encore à notre service

(1) Duclaux, « La défense contre la maladie, » in *La Revue de Paris*, 1er avril 1897.

une vigilance incessante». Les globules blancs font, en effet, la police de l'organisme et, grâce à la facilité avec laquelle ils passent à travers la paroi des vaisseaux, on les voit accourir aussitôt sur les points menacés, cerner l'ennemi déjà dans la place, l'englober et triompher, ou bien, épuisés par la lutte, mourir sur ce champ de bataille sans gloire pour, dans leur déchéance constituer, du pus.

Mais cet esprit guerrier, naturel à nos globules blancs ou leucocytes, on peut chez eux le développer artificiellement. C'est ce que l'on fait par le vaccin. En effet, on les habitue ainsi à lutter, petit à petit, contre un germe moins malin, ils s'entraînent, acquièrent à ce contact de nouvelles propriétés, et peuvent par la suite lutter efficacement contre ce nouvel agent, s'il revient en force. Notre sang s'est vu stimulé et a fabriqué en même temps les produits nécessaires pour influencer nos globules dans tel sens. S'il faut aller vite, susciter rapidement une réaction de défense, on obtient des résultats plus rapides, en injectant, non plus un vaccin, mais un sérum, c'est-à-dire une partie du sang d'un animal vacciné, où se trouvent tout préparés les produits nécessaires pour stimuler aussitôt nos globules, sans que notre propre sang ait à les fabriquer.

Non seulement ces cellules font la garde, se meuvent et terrassent l'ennemi, mais elles sont encore spécialement attirées par un microbe, ou par un corps quelconque, alors qu'elles restent indifférentes à

d'autres appels, si on les met en possibilité de contact, par exemple avec de l'alcool, du chloroforme, etc. (1).

Et voilà des éléments qui, certes, méritent notre respect et doivent être traités avec déférence. En effet, s'ils ne sont pas en bon état, comment pourrions-nous lutter ? C'est précisément ce qui arrive lorsque, pour une raison ou pour une autre, ils sont atteints. Quand par exemple, on attribue au froid l'origine d'un rhume ou d'une grippe néfaste, songeons plutôt que c'est le microbe mis en présence de leucocytes engourdis, ou paralysés par le froid, qui a pris le dessus (2).

Tels sont les faits admirables et fantasmagoriques qu'Élie Metchnikoff a si brillamment démontrés en expérimentant chaque point de détail. C'est pénétrer bien avant le mystère de la vie que d'aller, esprit chercheur et contemplateur, jusqu'à cette conception scientifique, et surtout de la démontrer. Aussi, entraîné par l'élan, Metchnikoff ne pouvait pas s'arrêter là. Il voulut comparer à cette action les phénomènes de la vieillesse, et démontrer qu'ils sont précisément la conséquence de l'empoisonnement de nos cellules par les poisons microbiens de notre intestin. Il poursuivit ardemment ces études qu'il menait, disait-il, à bonne fin, en remplaçant, comme le dit Mme Olga Metchnikoff en un livre qui n'est pas encore paru,

(1) Duclaux, *loc. cit.*

(2) Duclaux, *loc. cit.*

«la flore microbienne sauvage de notre intestin par des microbes cultivés, leurs antagonistes» (1).

Pourquoi s'arrêter ? Metchnikoff aborda le problème de la mort, convaincu de démontrer qu'elle était le résultat d'une auto-intoxication de l'organisme. Mais il ne put aller plus loin, emporté lui-même dans le gouffre mystérieux. Son principe philosophique, qui présida à cette conception scientifique suivie de ses premières recherches jusqu'au point final, ce fut l'orthobiose, c'est-à-dire un cycle vital normal, obtenu en luttant contre la vieillesse prématurée et la mort précoce.

Œuvre à la fois théorique et scientifique, association confuse d'expérimentation vraie, et de conceptions philosophiques difficiles à confirmer et à réaliser de façon pratique.

Avec ce génie de la dernière heure, nous pouvons, semble-t-il, clore le chemin parcouru par la biologie française au XIXe siècle. Ce chemin si vaste, élargi, nous conduit facilement des origines de la vie à son terme ultime. Il est facile d'en juger l'influence sur les développements de la médecine moderne, que cette biologie essentielle a créée du tout au tout.

Mais comment ne pas admirer en même temps la corrélation de toute cette science française, physique, chimique, naturelle et biologique, son influence capi-

(1) Mme Olga Metchnikoff, *La vie d'Élie Metchnikoff*.
Extrait publié dans les *Annales de l'Institut Pasteur*.

tale, basale et prépondérante sur le mouvement scientifique mondial ? Puis, qualités qui la font si féconde, comment ne pas louer encore cette clarté qui la rend aimable, cette honnêteté qui inspire confiance, cette humanité qui s'accorde avec le caractère constant de la race, pour faire de ses aspirations les plus désintéressées qui soient ?

La France scientifique fut ce qu'est actuellement la France militaire, toute de dévouement, d'énergie, de sincérité, de patriotisme vrai. Sans éclat et sans forfanterie, sans compromission et sans à peu près, sans fausse gloire et sans exagération, elle est restée dans le vrai, ne voulant se manifester que dans la juste limite que permettent la mesure, la pondération de l'esprit latin, cultivé et mûri à point.

A l'heure où je méditais ces lignes, un groupe de nos braves soldats mettait pied sur le sol retrouvé du pays natal. Dans le froid décor tout blanc de neige qui les accueillait, s'élevait cependant lentement et bien scandé l'hymne mélancolique du *Home sweet home*, dont les échos voilés arrivaient jusqu'à moi. Associant ce retour des héros du devoir à la grande pensée patriotique d'un Pasteur, il semblait découler de là une leçon commune à l'esprit de la science française et aux nécessités de plus en plus pressantes de l'heure présente. Il faut maintenir chez l'individu deux idées qui font sa force : celle d'un au-delà, but ultime de la vie, et celle de la patrie, raison momentanée de cette vie. Harmonisant ces deux thèmes dans

la concrétisation du devoir, pourquoi ne pas inscrire sur le fronton de toutes nos demeures, de l'école primaire à l'université, de l'humble maison familiale aux majestueux édifices où s'écoule la vie publique, les mots sublimes du grand savant: «Jeunes gens, dites-vous d'abord: Qu'ai-je fait pour mon instruction? Puis, à mesure que vous avancez: Qu'ai-je fait pour mon pays?» Heureux si, comme le maître, tous nous pouvions répondre: «J'ai fait ce que j'ai pu»; car alors grandes et sublimes seraient nos destinées.





LAËNNEC ⁽¹⁾

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

Il n'est guère, dans l'histoire, d'époque plus troublée que la fin du XVIIIe siècle et les débuts du XIXe. Sans créer de toutes pièces le monde moderne, découlant de la totalité des évolutions précédentes qui l'ont édifié, les cinquante ans espacés de 1775 à 1825, ont marqué un tel bouleversement qu'ils forment une période de transition aussi nettement précise que la fin de l'Empire Romain ou la Renaissance. Malgré la vitesse acquise, il faut encore des siècles pour observer des changements aussi importants qui rompent les chaînons de l'histoire universelle.

Du déclin de l'ancien régime à la Révolution, de la Révolution à l'Empire, de l'Empire à la Restauration, on est tellement pris par la suite des événements politiques qui retentissent sur le monde qu'il semble qu'en dehors de ces faits brutaux et avant le retour

(1) Conférence donnée à l'Institut Canadien de Québec, le 3 décembre 1926.

d'une paix toujours relative, rien n'ait existé qui puisse attirer l'attention et fixer les esprits. Se peut-il que des hommes aient pu travailler, penser et produire, à travers toutes ces péripéties? Le drame efface pour tous, à première vue, les possibilités normales. Et pourtant que de grandes existences ont traversé ces âges en outre des figures de premier plan de l'histoire! Que d'hommes malgré la tourmente ont préparé les lendemains d'un siècle que l'on a pu qualifier de *stupide*, mais qui restera, par la pensée, l'effort et le résultat, un des grands moments de l'humanité.

Et de ceux-là qui furent grands dans leur vie et dans leurs œuvres, bien que souvent cachés au public derrière le paravent officiel, il importe de souligner les noms, susceptibles qu'ils sont de faire renaître un idéal et de rappeler aux générations actuelles trop imbuës d'un modernisme orgueilleux, ce qu'ils doivent aux ancêtres et ce que leurs pères leur ont enseigné. La célébration d'un centenaire n'aurait-elle que ce but louable qu'elle deviendrait nécessaire et suffirait à justifier cette succession ininterrompue de retours sur le passé, qui, chaque année, nous forcent à faire la revue des élites au cours des siècles.

En rendant hommage demain au grand Français que fut Laënnec, la France, non seulement s'honore en saluant un de ses fils, mais elle sert encore l'humanité en lui donnant un exemple trop peu connu des masses, et si digne de ses gloires les plus brillantes.

Mais pour situer justement cette figure, rappelons seulement que, malgré l'importance du mouvement scientifique déjà accentué, malgré la vaste culture qui avait produit l'Encyclopédie, la médecine n'avait pas encore pris son véritable envol. Troublée par l'esprit philosophique qui dominait, elle avait largement versé dans des théories embrumées et vu naître des systèmes spéculatifs impropres à son développement. Les doctrines complexes de l'animisme, du vitalisme, de l'irritabilité, et tant d'autres sur lesquelles il serait oiseux d'insister, avaient à tel point obnubilé ses adeptes, qu'elle se traînait dans les théories, restait attachée aux vues de l'esprit peu susceptibles de la conduire sur le terrain de l'observation et des réalités. Il semblait impossible de prévoir la volte-face qui allait se produire et lui ouvrir son véritable champ d'action. Les quatorze médecins (1) présents au lit de mort de Louis XV, tous en mesure de diagnostiquer la variole qui allait l'emporter en dix jours, doctes membres de la Faculté, ne pouvaient en rien être regardés comme les maîtres de cette pléiade qui bientôt se lèverait et derrière Bichat, encore dans l'enfance, dresserait le nouvel édifice.

Rien n'en transpirait encore lorsque, le 17 février 1781, naquit à Quimper René-Théophile-Hyacinthe Laënnec. Il descendait d'une famille bretonne dont on a retracé l'histoire jusqu'au XVI^e siècle, et par

(1) *Le XVIII^e Siècle*, par Casimir Stryienski.

sa mère se rattachait à l'Anjou. Celle ci mourut trop tôt pour avoir eu sur sa vie une influence directe. Mais chose plus étonnante, le fils Laënnec ne doit à peu près rien à son père, si ce n'est un certain tour d'esprit qui eût pu être néfaste, et que seul l'éloignement rapide du foyer put enrayer.

Ce père pourrait être qualifié de dénaturé, si son caractère n'établissait nettement qu'il ne fut en somme qu'un grand enfant insouciant, amusard et comme tous les enfants, égoïste et changeant. Esprit cultivé mais versatile, il préfère aux réalités de la vie, — que sa qualité de lieutenant au siège de l'amirauté de Quimper devrait pourtant lui imposer, — la pratique constante des madrigaux et des bouts-rimés (1). Une telle tournure n'était guère propre à la préparation d'un savant plus qu'à l'administration d'un patrimoine. Le savant se formera heureusement sans lui, et le patrimoine sera rapidement dilapidé, laissant souvent la descendance, et surtout le futur médecin, dans un grand embarras.

Laënnec n'avait pas six ans lorsqu'il perdit sa mère, rachitique et probablement tuberculeuse. Laissée aux mains d'un tel père, l'éducation de la petite famille n'était guère possible; aussi ce fut bientôt la séparation, et pour l'aîné, elle fut à peu près définitive. C'est dans le petit bourg d'Elliant, au fond d'un presbytère, que René-Théophile fit sa première étape chez son

(1) Rouxeau, *Laënnec avant 1806*.

oncle, curé de la paroisse. Le séjour devait y être de courte durée et, un an plus tard à peine, il s'embarquait à Quimper, avec son jeune frère, sur le Saint-Goustan qui le conduirait à Nantes chez le brave oncle Guillaume, médecin distingué, devenu dès ce jour son guide spirituel en même temps que son père adoptif (1).

C'est à cet homme supérieur, particulièrement cultivé, alors recteur de l'Université de Nantes, que le grand Laënnec devra tout son avenir, malgré les entraves qu'y apportera son père. Il semble du reste que ce parent averti, observateur sagace, ait senti la destinée de son neveu, et il reste à sa gloire d'avoir compris et aimé cet enfant à l'égal des siens, et d'en avoir fait quelqu'un.

C'est au Collège de l'Oratoire et sous la direction de Fouché, encore dans les ordres, que le jeune Laënnec poursuit sa formation. L'époque était agitée, elle voulait en tout des réformes. Laënnec à ses débuts allait en subir le contre-coup, apporté rapidement par le chambardement des études classiques, dont le programme, après le départ de Fouché pour la Convention, fut totalement bouleversé. Il ne semble pas en souffrir, saute la troisième et commence à faire des vers, reprenant à la première occasion les goûts poétiques de son père. Léger, mais travailleur et curieux, il laisse prévoir sa grande intelligence, et s'il aime s'amuser à son heure, il sait tout de même faire

(1) Rouxau, *loc. cit.*

sa part de travail. La Révolution cependant bat son plein, la guillotine fonctionne sans relâche sous les fenêtres de la famille, et tout aristocrate qu'il était, l'oncle a embrassé les idées nouvelles. René-Théophile a douze ans à peine et va entrer en rhétorique, lorsqu'il occupe ses loisirs à faire de la charpie, pour panser les victimes de la guerre civile. Il serait curieux de savoir quelle fut l'attitude de l'enfant le jour où Carrier, entrant en tyran dans Nantes, qui survivrait difficilement à ses massacres et aux noyades, réserve sa première visite pour l'oncle Guillaume. C'est chez lui qu'il expose ses projets sanguinaires, provoquant de la part de la grand'mère une exclamation telle, que la famille faillit devenir suspecte (1). Rien de sérieux heureusement ne s'ensuivit et le neveu, à travers la tourmente, put continuer sa tâche. C'est en s'intéressant du reste aux merveilles de la nature, à tout ce qui relève de l'histoire naturelle, de la pierre à l'insecte, de la plante à l'oiseau, qu'il termine ses humanités et, après quelques hésitations l'attirant vers le génie, devient en 1795, à quatorze ans, élève en médecine et, de ce moment, le disciple absolu de son oncle.

Il n'y a pas lieu de s'étonner outre mesure d'un début aussi rapide. Sans être nombreux, les étudiants de cet âge, à l'époque qui nous occupe, ne constituent pas l'exception. Laënnec, particulièrement intelligent,

(1) Rouxeau, *loc. cit.*

a débuté, nous l'avons vu, dans les sciences, si propres à développer l'esprit d'observation. Son goût pour ces matières ne fera que s'amplifier, et comprenant ce que depuis plus d'un siècle on avait admis, l'importance d'une formation scientifique bien assise pour prélude à l'étude de la médecine, l'enfant, sans être de ce point un précurseur, puisque la biologie est de longtemps en honneur, reste tout de même la brillante démonstration de ce que son étude pratique et appliquée apporte de positif au sens médical. Si Laënnec établit la valeur de la formation classique en reprenant à l'École Centrale l'étude du latin et en y abordant celle du grec, langues qu'il possèdera toutes deux également, au point de lire les anciens auteurs médicaux dans le texte, il n'en démontre pas moins tout ce que les sciences ont apporté à sa manière d'envisager les faits, et d'en déduire toutes les conséquences.

De ce jour, il multiplie ses courses vagabondes, d'où chaque fois il rapporte des spécimens variés d'insectes, de plantes ou de minéraux soigneusement rangés et classés dans son grenier. C'est au *Jardin des Apothicaires*, sous la conduite d'un naturaliste distingué, qu'il passe encore ses loisirs, fouillant ces collections qui ont longtemps alimenté le Jardin des Plantes de Paris (1), et retrouvant dans tout ce qui est la vie, les principes et l'orientation qui seuls peuvent guider

(1) Rouxau, *loc. cit.*

dans l'étude plus complexe de l'organisme humain. On ne peut assez insister sur l'importance de cette formation première qui suffit à expliquer en grande partie les succès futurs et les nouvelles conceptions, base de la médecine moderne.

Il faut peut-être même en escompter plus largement l'influence que celle des premières études médicales du jeune homme.

S'il était ardu de travailler ses classiques dans d'aussi pénibles conditions, il n'était guère plus facile d'étudier la médecine à Nantes en ces jours si près encore de la Révolution. L'École de Médecine avait sombré; l'enseignement médical était constitué d'une juxtaposition d'enseignement officiel et particulier, qui se donnait tout entier à l'hôpital, partagé entre quelques maîtres assumant toutes les fonctions. Le programme était cependant à peu près tracé dans les grandes lignes, bien qu'une part plus large semble accordée à la chirurgie qu'à toute autre chose. Anatomie et dissection, chirurgie, petite chirurgie et bandages, physiologie, pathologie et thérapeutique, voilà le champ à parcourir. A cela se joint un contact constant avec le malade, dont l'étude essentielle est poussée, dès les débuts, dans de nombreux services. Nombre d'édifices publics à Nantes ont été forcément transformés en hôpitaux pour répondre aux besoins de l'heure, et suffire à héberger blessés, contagieux, vénériens et malades de tout ordre, souffrant des conditions néfastes produites par la guerre et la misère

qui l'accompagne. A tel point qu'à la description, Nantes semble s'être muée en une Salerne moderne, où la gent médicale peut passer ses journées au lit des malades. De ces maisons, un grand nombre sont de caractère militaire; on en compte douze à l'époque. Les élèves s'y pressent d'autant plus qu'ils y reçoivent une certaine rémunération. La guerre de Vendée a de toutes parts désorganisé le service médical, employé aux ambulances de l'armée de l'Ouest. Aussi dès le 7 vendémiaire an IV (1), le collégien d'hier est-il attaché à l'un de ces services à titre de *chirurgien de troisième classe*. Une telle dénomination nous fait entrevoir assez clairement ce que pouvaient être un siècle plus tôt les nombreux chirurgiens qui débarquaient à Québec, sans autre formation médicale que le bagage acquis chez un maître de quelque province reculée. Ces études et ces titres n'avaient certes pas la prétention de conduire leur homme au sommet, et les nécessités de travaux plus approfondis, dans une faculté telle que Paris, apparaissaient nettement à l'oncle Guillaume, désireux, dès ces débuts, de préparer à son neveu le séjour dans la capitale, nécessaire à sa formation complète. Tout au plus suffisaient-ils pour devenir *officier de santé*, non forcément à la manière de Monsieur Bovary, à la médiocrité duquel il ne faudrait pas, sans doute, juger toute la corporation, pas plus qu'on ne doit juger de toute la médecine d'après

(1) Rouxeau, *loc. cit.*

Molière. Mais la marge reste importante entre l'officier de santé et le médecin.

En tout cas, c'est dans ce milieu très spécial que Laënnec va débiter dans la carrière, sous la conduite, il est vrai, d'un homme influent et à la hauteur, l'aidant de ses conseils et de son amour paternel. Le jeune élève manifeste rapidement l'intérêt nécessaire à ses fonctions, en rédigeant de lui-même l'observation des malades qu'il rencontre, indiquant ainsi son sens médical inné et accumulant pour l'avenir, dès la première heure, des documents qui permettront les rapides réalisations, lorsque la formation sera complète.

Pendant six années consécutives, le futur inventeur de l'auscultation poursuit ainsi ses études médicales, non sans en ressentir parfois la médiocrité, non sans ambition, et avec de grandes difficultés. L'enfant, qui garde pourtant à son père une amitié profonde, ne peut s'empêcher de constater sa coupable indifférence et la pénurie de ses ressources. Esprit particulièrement ambitieux, teinté d'un orgueil nécessaire à celui qui veut arriver et s'élever au-dessus des ternes moyennes, il supporte mal une situation où il reconnaît la charge qu'il est à son oncle, et les entraves insurmontables à son avancement, impossible sans de modestes capitaux.

Or ces capitaux se font de plus en plus rares, malgré ses lettres et celles de son protecteur, malgré un voyage à Quimper, où il vient après dix ans reprendre

contact avec la maison paternelle, et faire la connaissance d'une belle-mère, qui du reste le reçoit bien. Rien n'y fait, l'incurie se joignant aux difficultés financières, le père néglige de fournir à son fils le strict nécessaire. Il est certains moments, au retour de ce pèlerinage qu'il a effectué en grande partie à pied, où il semble presque dénué de tout, et dans une lettre où il s'en plaint et expose la pauvreté de sa garde-robe, il ne manque pas de terminer avec assez d'esprit : « Si vous tardez, j'irai de mal en pis ; vous m'avez trouvé républicain, je deviendrai sans-culotte (1). »

Le républicain n'est du reste pas un forcené. Guillaume Laënnec, intimement lié à la politique locale, esprit personnel et libre, a sans doute contrebalancé auprès de son élève, les pieux exemples de sa femme et de la mère de celle-ci. L'étudiant formé par des oratoriens, si fort compromis par ailleurs, lancé si tôt dans le milieu militaire et suivant en plus le courant général, sans être devenu un incroyant, n'est pas pour l'instant un dévot. Les choses se répareront rapidement, sans que rien n'en paraisse bientôt plus.

Malgré ces tribulations, et quelquefois même ces humiliations, Laënnec ajoute sans cesse à sa culture, non seulement dans le domaine qu'il embrasse, mais par toutes espèces d'à côté. A ses études de langue, à ses curiosités scientifiques, il joint successivement la pratique du dessin et de la flûte, voire

(1) Rouxeau, lettre citée, *loc. cit.*

même du maintien et de la danse. C'est que l'enfant grandit et que son âme de poète, en se développant, ne manque pas de s'ouvrir à toutes les délicatesses d'une formation artistique et mondaine. A ces exercices de l'esprit et du corps, il en sut associer de violents. De grand marcheur qu'il était, il se livre à la natation et continue à développer sa passion pour la chasse, qu'il n'a pas négligée pendant sa courte vacance à Quimper et au pays des landes.

Aussi, lorsque ce père si volage, dont nous avons parlé, entreprend de donner des conseils à son fils et lui suggère tous ces compléments auxquels il ajoute la cuisine, l'économie politique et le droit (1), il ne fait qu'arriver trop tard pour diriger une éducation, une instruction qui a su d'elle-même ajouter à un fond solide les accessoires suggérés par l'hérédité familiale. Son caractère passionné et enthousiaste lui faisait entreprendre avec entrain tout ce qu'il touchait, et rédiger des observations avec le même élan qu'il écrivait des vers.

En 1799, n'ayant pas encore réussi à se procurer la somme nécessaire à son séjour à Paris, il passe le concours de médecin d'armée, reçoit une commission d'officier de santé de troisième classe, et fait la campagne du Morbihan contre les Chouans. Ce n'est que le 20 avril 1801 que, toutes barrières s'étant levées et le père ayant enfin consenti à fournir à son fils une

(1) Rouxeau, *loc. cit.*

subsistance, Laënnec, muni de la bénédiction et des bons conseils de son oncle, partait pour la grande ville qui lui réservait la gloire. Mais encore ne se payait-il pas le luxe de la diligence; profitant d'une occasion, il accomplissait le trajet par étapes, pour atteindre dans les derniers jours du mois le Quartier-Latin.

Pendant trois ans, il allait y compléter ses études médicales, tout en se rangeant au nombre des maîtres. Paris comptait déjà des hommes d'avant-garde, éléments puissants en train de mettre sur pied la médecine moderne. Laënnec y abordait sûrement avec une vaste culture, parlant l'anglais et l'allemand, chargé de tous les premiers concepts médicaux, féru d'anatomie, et suffisamment expérimenté en clinique par une fréquentation aussi longue des hôpitaux nantais. Il ne pouvait tarder à se distinguer.

Deux hommes se partageaient alors la clientèle des élèves: Corvisart et Pinel. Tous deux chefs d'école, le premier s'attachant à l'anatomie-clinique et plus près par conséquent des réalités; l'autre, esprit spéculatif, maintenant les dires philosophiques à l'Hôpital de la Salpêtrière. Pinel, dont on vient de célébrer le centenaire, restera sans conteste le grand réformateur dans le traitement des maladies mentales, mais de son influence par ailleurs rien ou à peu près n'aura persisté. Il suffit à sa gloire d'avoir aboli la contrainte chez les aliénés et, à ce titre seul, il peut être qualifié de grand médecin et de bienfaiteur de

l'humanité. Quant à Corvisart, c'est le véritable créateur de la clinique en France, et l'on retrouve encore, à suivre certains maîtres du jour, les grands principes d'enseignement clinique qui nous font passer du lit du malade à la salle d'autopsie, de la rédaction d'observations à la constatation des lésions, et ont conservé à la médecine française sa clarté et sa mesure, bien assises sur la science et l'art. C'est chez lui que Laënnec allait débiter dans le service hospitalier de la Charité. Il optait aussitôt pour l'école d'anatomie pathologique, dont il allait devenir un des maîtres et des fondateurs, succédant, en 1802, à Bichat.

Bien qu'attaché au service de Corvisart, Laënnec en effet se montre surtout l'élève de Bichat. Il se lie rapidement avec Bayle, qui, de mêmes goûts et de même tempérament que lui, devait avoir sur sa vie une grande influence, et ne tarda pas à le rappeler à la pratique religieuse et à faire de Laënnec le grand chrétien de ses vingt-cinq dernières années. Puis, c'est l'amitié de Dupuytren, et une importante collaboration qui ne devait pas être de longue durée.

Son labeur, de ce jour, est considérable. Suivant l'exemple de Bichat, il travaille sans relâche, usant sa santé déjà touchée. Il prend part aux travaux de la Société d'instruction médicale, que viennent de fonder, pour les élèves, les professeurs de la Faculté désireux de promouvoir le travail personnel et de créer un appel à l'enseignement clinique. Aucun concours ne le rebute; il entre à l'École pratique, décro-

che, en 1803, les prix de médecine et de chirurgie, et après des retards toujours dus à la pauvreté de ses ressources financières, passe brillamment, le 11 juin 1804, sa thèse intitulée: *Les propositions sur la doctrine d'Hippocrate relativement à la médecine pratique*. Il y exposait la pratique médicale dans Hippocrate, et peut-être faut-il voir dans cette connaissance parfaite des œuvres du père de la médecine, la source de sa grande découverte: l'auscultation. Il reste manifeste, en effet, que l'histoire de la médecine est ainsi faite, que pour l'avoir par trop négligée, on a souvent retardé l'avancement scientifique, et que la connaissance du passé médical, comme l'a si bien établi Darenberg, suffit souvent, à elle seule, à faire progresser la science. Que de choses, certes, se trouvent en germes dans les travaux des anciens! Que de faits entrevus, que les perfectionnements de la technique et de l'outillage moderne peuvent mener à bonne fin! La critique est aisée toujours, elle l'est surtout lorsqu'il s'agit de discréditer la valeur d'un passé, en se basant sur les découvertes du jour, sans tenir compte des modifications apportées et de la plus grande facilité des réalisations. Les sciences surtout se tiennent, les progrès de l'une facilitent les développements de l'autre, la donnée nouvelle, appliquée à l'idée ancienne, suffit à la dégager et à multiplier sa portée. Un esprit comme celui de Laënnec ne pouvait que tirer profit d'une étude raisonnée des théories hippocratiques, jointe à ses conceptions personnelles.

Il n'avait pas attendu d'avoir franchi la porte du doctorat pour se livrer à des travaux et à des publications qui dénotent déjà la valeur du médecin. Élève encore, et comme Bichat, il se révèle. Son premier travail porte sur les *péritonites*, et la question, à peu près inconnue jusque-là, y est traitée de la façon la plus complète, tant au point de vue clinique qu'au point de vue anatomique. Le tout est basé sur la scrupuleuse observation des cas étudiés dans le service hospitalier. Il avait, du premier coup, brossé une description classique et le *facies grippé* dont il avait parlé devait, depuis, rester à la médecine.

C'est encore à la même époque qu'il collaborait avec Bayle au traité d'anatomie pathologique de Dupuytren. C'est même de ce jour que l'amitié fut rompue, l'élève dépassant par trop le maître, en apportant au travail toutes les conceptions de Bichat, et en insistant sur les lésions précisées jusque-là : l'inflammation et le squirrhe. Dupuytren ne lui pardonna jamais, et à la première occasion, dès les débuts du jeune médecin, il attaqua en même temps ses théories et son caractère de la façon la plus brutale. Il n'en abandonna pas moins la publication de son traité et même son cours sur la matière, pendant que Laënnec continuait un enseignement libre qu'il venait de créer sur le sujet, et entreprenait la rédaction personnelle d'un ouvrage qu'il ne termina jamais.

Il correspond au *Journal de Médecine*, où, successivement, il fournit plusieurs articles; dès le premier

jour de la création de celle-ci par Dupuytren il est nommé membre de la Société anatomique. Il y présente même d'importants travaux, l'un sur une anomalie du cœur (1), l'autre sur les vers vésiculaires, étude aussi complète que possible, pour l'époque, sur ces parasites de l'homme.

C'était on le voit, avant d'entrer en lice, un joli bagage à son crédit. Ses études anatomo-pathologiques, qui allaient en faire le chef d'école réputé, étaient poussées plus loin que cette matière ne l'avait encore permis, sauf peut-être à Bichat. Si elles avaient suscité à la première heure la haine de Dupuytren, elles continueraient à le mettre en conflit avec nombre de collègues partisans de théories tout autres et, de plus, jaloux des succès qui allaient se dessiner.

A peine docteur, il devient membre de la Société de l'École qui continuait la Société Royale de Médecine et l'Académie de Chirurgie, et rédacteur du *Journal de Médecine*. C'est là qu'il continue ses publications sur la capsule du foie, sur la mélanose et sur maints autres sujets trop techniques pour qu'on puisse décemment y insister. Mais à ce vaste labeur, il joint l'étude du bas-breton qu'il a forcément négligé, ayant laissé de longtemps la pratique du celtique pour celle des langues mortes et des langues étrangères. Ne se passionne-t-il pas même pour

(1) La persistance du trou de Botal, dont il cite deux cas.

l'idiome Kimri (1), dont on croit devoir faire la langue primitive du genre humain. Puis il reprend la versification, écrit, entre autres, une jolie paraphrase du psaume *Dixit incipiens in corde suo* (2), sans se priver d'œuvres badines, et songe enfin à la clientèle à laquelle jusque-là, malgré ses maigres ressources, il ne s'était pas intéressé.

Le jeune breton distingué ne pouvait guère ne point réussir; associant à sa grande bonté naturelle une réserve particulière, d'une discrétion à toute épreuve, d'un esprit tolérant, faisant suite à son exaltation religieuse, il allait retrouver en clientèle tous les succès rencontrés aux études. Sa réputation grandissante, assise sur une valeur sans conteste, n'était pas pour lui nuire par ailleurs. D'un physique plutôt ascétique, mais assoupli par les exercices corporels, d'une vaste culture rappelant l'honnête homme des siècles précédents, d'un esprit affiné, tour à tour badin et sérieux, mordant et subtil, façonné aux bonnes manières et à la courtoisie de l'homme du monde qui veut être autre chose qu'un fat, Laënnec, à cent ans d'intervalle, nous laisse fortement l'impression d'un de ces nombreux aristocrates égarés dans l'Empire, et qui ont apporté aux temps nouveaux la distinction du passé, qu'ils savent allier aux idées du jour avec juste mesure.

(1) Cathala, Portrait de Savant «Laënnec», *La Science Moderne*, sept., 1926.

(2) Rouxeau, *loc. cit.*

Son entrée dans l'exercice médical n'allait en rien troubler la marche de sa carrière. Pour gagner sa vie, il ne négligerait pas l'étude, convaincu que c'est s'éloigner de la vérité et de la simple honnêteté que de ne pas poursuivre indéfiniment une formation toujours incomplète. Aussi son travail hospitalier et sa profonde investigation ne feront en même temps que s'accroître. C'est au lit du malade, dans cette attitude où l'a représenté le pinceau de l'artiste, c'est penché sur la table d'autopsie et fouillant sans relâche le mystère des causes qu'il continue de vivre sa vie, consacrée au devoir et à l'infatigable curiosité du chercheur. De grand parleur qu'il était, comme tous les membres de sa famille trop souvent capables de compromettre les meilleures causes, son caractère s'est amendé de telle sorte qu'il est devenu recueilli et distant et s'est paré de ce masque méditatif particulièrement seyant à sa tête émaciée. A l'instar de tant de savants, qui ne sont pas pour cela des êtres rébarbatifs et fermés comme on se plaît trop souvent à le croire, il creuse son rêve intérieur, poursuit attentivement l'idée dont il importe de suivre le cours pour arriver au but où s'épanouissent les réalités.

Laënnec fait un court passage à la Salpêtrière, puis devient médecin de l'hôpital Necker et passe enfin à la clinique de la Charité. C'est dans le petit amphithéâtre, toujours existant, garni de sa frise de l'époque, sombre et étroit lorsqu'on le compare aux modernes théâtres de la médecine du jour, mais enco-

re plein de la parole du grand homme, qu'il distribue son enseignement. Et lorsqu'après avoir traversé les cours du vieil hôpital, on pénètre sous la conduite du professeur Sergent, à travers d'étroits couloirs, jusqu'à ce sanctuaire, ce n'est pas sans une profonde émotion, au contact de ces dalles usées et de ces bancs brunis, à la vue de la modeste corniche de feuilles d'acanthes et de laurier, que l'on reconstitue la scène du Laënnec enseignant la nouvelle doctrine aux générations montantes, qui à leur tour la répandront sur le monde, en l'amplifiant sans cesse. Il semble que toujours, où passèrent les grands hommes, ils aient laissé quelque chose d'eux-mêmes, et leur gloire s'attache en partie aux lieux où ils ont vécu, comme au tombeau où ils reposent.

Et cette doctrine, c'était celle de l'école naissante, celle de Bichat et de Corvisart, de Récamier et d'Andral, de Bayle qui l'édifiait avec lui : l'anatomie pathologique. Sans elle la médecine restait incomplète. On pouvait sans conteste reconnaître cliniquement la maladie, trouver dans une thérapeutique empirique les soulagements aux symptômes; on ne pouvait au contraire étudier la lésion, saisir en quoi et comment l'organe était touché, comment le viscère malade différait du viscère sain. La connaissance de la lésion pouvait seule fournir le substratum qui expliquât le symptôme, en permit l'interprétation et rendit possible la thérapeutique qui en modifie la constitution. Chose curieuse et fréquente entre toutes dans le domaine

scientifique, ces recherches allaient évoluer à l'encontre de la marche des déductions normales. Sans connaître la cause, sans supposer l'agent ou les agents responsables, dont seul Pasteur, un demi-siècle plus tard, éclairera en grande partie le rôle, Laënnec et son école étudiaient l'*effet* produit, et savaient établir que cet effet constaté, raison d'être des symptômes perçus, n'était pas cependant la cause première du mal. Il faut bien ajouter que certains adeptes, moins mesurés, voulurent dès lors confondre et l'effet et la cause et versèrent dans une exagération susceptible de tout compromettre. Mais Laënnec et ses grands secondeurs, imbus de l'esprit scientifique, se contentèrent des faits sans entrer dans l'hypothèse. Aussi restèrent-ils dans le vrai. Et si leurs classifications premières purent être modifiées, les grands principes et nombre de détails restèrent debout et, souvent, ne furent pas dépassés. Nulle démonstration n'est plus caractéristique sur ce point que l'étude approfondie du maître sur la lésion tuberculeuse. La description du tubercule (1), de son évolution, de ses transformations aboutissant à la caverne destructive ou se restaurant, au contraire, pour arriver par des procédés réparateurs à la cicatrisation, demeure comme le type parfait d'une observation soutenue, qui relève du génie et constitue un chef-d'œuvre. A lui seul revient l'honneur d'avoir rattaché l'une à l'autre les

(1) Triaire, *Vie de Récamier*.

trois lésions caractéristiques du terrible mal, la granulation grise, le tubercule jaune et la masse caséuse (1), établissant ainsi la doctrine dite *uniciste* de la tuberculose, que combattrà la science allemande. C'est lui toujours qui décrit encore la gangrène et le cancer du poumon, l'emphysème et la sclérose de cet organe, la dilatation des bronches et l'œdème, les hémorragies pulmonaires diffuses ou circonscrites. C'est lui encore qui fait connaître à l'autopsie certaines lésions cardiaques, et l'affection du foie à laquelle il laisse son nom.

Mais tout ceci ne comporte pas seulement les recherches que l'on suppose et le travail matériel facile à concevoir. L'effort intellectuel et physique ne compte guère lorsqu'on le compare à la lutte morale qu'il faut parfois soutenir. De telles conceptions, des idées neuves et originales, surtout lorsqu'elles conduisent au succès, ne peuvent manquer de susciter la critique et de faire naître l'opposition. Et lorsqu'il se trouve que la lutte est engagée, conduite et alimentée par un homme que l'esprit de système obnubile et éloigne du criterium expérimental, la bataille peut devenir sérieuse, autant qu'elle se fait injuste.

Nous avons vu Dupuytren porter dès le début le premier coup. Ce premier engagement cependant ne fut rien, comparé à la guerre qui allait dresser l'une

(1) *La Science Française*, vol. I, par Roger.

contre l'autre l'école anatomo-pathologique et l'école dite *physiologique*. C'est Broussais qui allait en diriger l'action.

De tous points l'opposé de Laënnec, tant au physique qu'au moral, bien que de même origine bretonne, Broussais est le tribun qui harangue et séduit les foules, les détourne et les entraîne par la seule puissance des mots et l'attitude batailleuse et emportée qui les souligne. C'est le Danton de la science; on sait comme ses succès peuvent être éphémères. Dépassant les vues réelles de ses adversaires, il veut tout d'abord faire de la lésion la cause immédiate du mal. Puis, allant plus loin encore, sur cette théorie fausse, dénuée d'esprit scientifique et purement hypothétique, il greffe un système basé sur l'inflammation et relevant exclusivement de troubles digestifs. Quelle que soit dorénavant la maladie, il faut y voir une origine digestive siégeant du côté de l'estomac. De telles exagérations passent toujours aussi rapidement qu'elles sont nées. Elles peuvent avoir les succès inattendus et presque monstrueux que rencontrent un jour les mots croisés, le mah-jong, les danses excentriques, ou simplement les fureurs de la mode, mais elles sont nées éphémères et se brûlent à la première flamme de sens commun. La médecine physiologique de Broussais eut de beaux jours. Elle put grouper la jeunesse, entraînée par ce conquérant des foules, dont les doctrines mal assises demandaient moins d'esprit et de travail que les concepts précis et scien-

tifiques de Laënnec et de son école, mais le *Traité des phlegmasies chroniques*, ouvrage d'ordre modéré, et l'*Examen de la doctrine généralement adoptée*, travail beaucoup plus emporté qui faisait table rase de tout le passé, n'eurent qu'un succès d'époque.

La querelle fut d'importance et longue. Elle se traduisit non seulement dans les œuvres, mais fut encore transportée dans les chaires d'enseignement, tant à la Faculté qu'au Collège de France. Broussais eut vite fait de détruire sans encombre les idées énoncées par Pinel. La lutte fut plus serrée avec un adversaire tel que Laënnec, et il le ressentit si bien, que c'est à lui qu'il porta les coups les plus osés. Ses qualificatifs de *Laënnec le sophiste* ou de *Laënnec le devin* (1) eurent des échos d'un jour, alors que le mot énoncé par Laënnec et qui qualifiait Broussais de *Paracelse moderne* sans même le nommer, franchit les âges, comme la mieux trouvée des dénominations. Il n'en reste pas moins qu'à ce moment et comme plus tard Pasteur, Laënnec fut fortement combattu et de façon souvent ignoble par des adversaires scientifiques auxquels s'ajoutaient des partisans politiques et tous ceux dont les idées religieuses ne cadraient pas avec celles du maître.

«Ainsi, dit Triaire dans sa *Vie de Récamier*, ainsi jugent avec leurs passions les contemporains qui ne font jamais l'histoire. Celle-ci a rendu un autre

(1) Triaire, *loc. cit.*

verdict. Elle a retenu de Laënnec son génie scientifique, ses merveilleuses découvertes, son beau caractère, sa dignité humaine et professionnelle, et elle a fait de lui un des plus grands médecins du siècle.» C'est bien là la réponse à l'impertinente affirmation de Broussais, lorsqu'à la mort du découvreur de l'auscultation, il disait: «Sa mort est plus irréparable pour le parti auquel il appartenait que pour la science (1).»

De telles disputes sont injustes pour l'homme qui les subit, elles n'enlèvent rien à sa gloire. Et lorsque l'on a inventé un procédé d'investigation clinique d'aussi vaste application que celui de l'auscultation, si la critique encourue reste intéressante à connaître pour bien montrer la constance du caractère humain, elle ne laisse par ailleurs aucune empreinte.

A tous ces travaux, à l'étayement de doctrines scientifiques nouvelles, Laënnec avait en effet ajouté tout le prestige de sa grande découverte. Rien n'est plus nécessaire à la science, et à la médecine en particulier, que les procédés d'investigation. Si de nos jours les progrès semblent plus rapides, c'est précisément que ces procédés, que les techniques et l'instrumentation se multiplient d'heure en heure. L'invention du stéthoscope et la découverte de l'auscultation allaient constituer un apport de premier ordre à l'examen clinique.

(1) Triaire, *loc. cit.*

Nous avons vu, dès son arrivée à Paris, Laënnec suivant le service hospitalier de Corvisart, le grand clinicien de l'heure. Corvisart usait alors d'une méthode préconisée à Vienne par Auenbrugger, et encore peu répandue. De fait, c'est à l'application qu'en fit le maître français qu'on en doit l'extension. Cette méthode, c'était la percussion, moyen déjà propre à fournir des lumières à la clinique. Laënnec en usa à loisir et constata bientôt que les données acquises devenaient plus précises encore, lorsqu'on percutait en tenant l'oreille très près de la poitrine. Il eut même l'idée de joindre à ce moyen, dans certains cas où la percussion ne renseignait pas suffisamment, l'application de l'oreille dans la région cardiaque pour saisir les bruits du cœur et tenter d'en préciser la valeur. C'était l'ébauche de la découverte; voyons plutôt comment Laënnec la décrit lui-même dans son traité d'auscultation médiate:

«Je fus consulté, en 1816, pour une jeune personne qui présentait des symptômes généraux de maladie du cœur, et chez laquelle l'application de la main et la percussion donnaient peu de résultats à cause de l'embonpoint. L'âge et le sexe de la malade m'interdisant l'espèce d'examen dont je viens de parler (il s'agit de l'application de l'oreille sur la poitrine), je vins à me rappeler un phénomène d'acoustique fort connu: si l'on applique l'oreille à l'extrémité d'une poutre, on entend très distinctement un coup d'épingle donné à l'autre bout. J'imaginai que l'on pouvait

peut-être tirer parti, dans le cas dont il s'agissait, de cette propriété des corps. Je pris un cahier de papier, j'en formai un rouleau fortement serré dont j'appliquai une extrémité sur la région précordiale, et posant l'oreille à l'autre bout, je fus aussi surpris que satisfait d'entendre les battements du cœur d'une manière beaucoup plus nette et plus distincte que je ne l'avais fait par l'application de la main.

«Je présumai, dès lors, que le moyen pouvait devenir une méthode utile, et applicable non seulement à l'étude des battements du cœur, mais encore à celle de tous les mouvements qui peuvent produire du bruit dans la cavité de la poitrine, et par conséquent à l'exploration de la respiration, de la voix, du râle, et peut-être même de la fluctuation d'un liquide épanché dans les plèvres (1).»

En un tournemain, le tour est joué et Laënnec a trouvé la méthode clinique la plus usitée par la suite. L'instrument primitif a été modifié au cours des ans; avec l'évolution des esprits et des mœurs on a souvent substitué avantageusement l'auscultation immédiate à l'auscultation médiate par l'entremise du stéthoscope, mais tout le principe est établi et l'exploration du cœur et du poumon va devenir chose possible et facile en somme à l'oreille exercée.

C'est qu'en effet, le chercheur n'allait pas s'arrêter

(1) Cité par Dignat, *Histoire de la Médecine*

là. Ayant établi la méthode, il voulait lui-même en tirer tout le résultat possible. Fort de cette technique et connaissant, d'autre part, les lésions qu'il a si bien décrites, il va maintenant, par un travail ardu d'examen et d'observation, décrire les bruits anormaux du cœur et de la respiration. Analysant et synthétisant, écoutant et comparant, il pourra désormais établir toute la symptomatologie des organes de la cavité thoracique, depuis les altérations des bruits du cœur jusqu'aux plus fines modifications du murmure respiratoire. Puis, reprenant chaque type, il pourra préciser les diverses affections, de la bronchite à la pneumonie, de la pleurésie à la tuberculose; il montrera chaque fois de façon précise, quels sont les râles, les souffles, les bruits, les silences et les frottements que l'on peut tour à tour percevoir. Quel pas en avant on avait réalisé, quel avancement depuis Hippocrate, qui seul, ou à peu près, avait sur certains points donné de vagues notions !

En 1819, Laënnec publiait la première édition de son traité d'*Auscultation médiate*, réalisation totale de toute son œuvre. La science nouvelle avait attiré à sa clinique des élèves de tous les coins du monde; son livre allait en répandre partout l'immédiate application. Grande consolation pour le savant, à travers les luttes acerbes qu'il avait à poursuivre et qui, avec ses travaux, le minaient déjà profondément. Andral, entre autres, son voisin d'hôpital, utilisant la méthode du maître, en précisait et élargissait les

cadres (1). Toute la clinique se rajeunissait et entraînait dans la voie des conceptions modernes basées sur l'anatomie pathologique et l'étude approfondie du malade.

Il était temps d'utiliser plus largement les lumières d'un tel homme dans l'enseignement de la médecine. On s'explique mal, malgré la notion qu'on en a du point de vue politique, un aussi long retard à la nomination de Laënnec aux chaires de la Faculté, en dépit de toute l'influence acquise à l'hôpital. En 1822, cependant, il succédait au Collège de France, dans la chaire de Médecine, à Hallé qui y professait brillamment l'hygiène. Grâce à la grande liberté de l'enseignement au Collège, il y continuait son travail d'anatomie pathologique, pour un temps malheureusement trop court. A sa mort, le grand Récamier devait lui succéder dans cette chaire qu'occupe aujourd'hui monsieur d'Arsonval.

En 1823, lors de la réorganisation de la Faculté de Médecine par le gouvernement de la Restauration, il était nommé professeur, évidemment trop tard pour que l'École en bénéficie. Il était, depuis sa fondation en 1820, membre de l'Académie de Médecine, qui demain chantera sa gloire.

Mais un tel labeur avait miné rapidement la santé de cet homme souffreteux. Celui qui avait poussé si loin l'étude de la tuberculose, qui en avait décrit

(1) Chauffard, *Andral*.

toutes les lésions et les symptômes, qui en prévoyait presque l'unique traitement encore connu de nos jours, et préconisait la vie au grand air et les climats marins à ses malades, était lui-même atteint de phtisie. Il lui fallait ralentir sa fougue; son état nécessitait des arrêts et le forçait à des repos bien mérités, qu'il allait goûter au pays breton. Stoïque jusqu'à la fin, étudiant et connaissant à fond son propre mal qu'il sait irrémédiable, il se retire enfin dans cette propriété de Kerlouanec en Ploaré, maison des ancêtres.

Là, dans la méditation et le travail, car on ne désarme pas si tôt, aidant de ses conseils les malades et les indigents, s'intéressant aux Bretons ses frères, dont il peut enfin soulager les misères, il vient finir sa vie. Depuis longtemps déjà, il est désabusé; il écrivait dès 1803 à son père, au moment de son retour à la pratique religieuse: «Pourvu que je puisse vivre et me rendre utile, je serai content. La fortune, la gloire, les succès les plus brillants, j'ai senti bien des fois que tout cela ne peut rassasier le cœur de l'homme. Je me suis tourné vers Celui qui seul peut donner le vrai bonheur.» Depuis cette date lointaine, que de raisons il a eues de cultiver cette idée sublime !

A ses études médicales, à ses courses professionnelles et charitables chez les pêcheurs de la côte, il joint encore les distractions des jours passés, reprend sa flûte et sa plume et, comme aux heures difficiles de l'adolescence, versifie à la fois en français et en latin.

Pour le dessin il a retrouvé son crayon, et n'est-il pas même devenu sculpteur sur bois et tourneur de métaux ? Puis, dans les chemins creux et sur la lande, il poursuit son rêve au bord de l'océan, causant bonnement avec le passant, arrêtant son pas alangui, priant à chaque étape à la petite chapelle qu'il rencontre sur son chemin. Et dans l'isolement du foyer qu'il vient de fonder si tardivement, on le devine auprès de cette femme qui soignera ses derniers jours, revisant la seconde édition de son traité d'auscultation, qu'il pourra terminer avant sa mort.

C'est dans ce recueillement, au fond de la Cornouaille, loin des troubles de Nantes qui avaient agité son enfance, loin du Paris bruyant, témoin de ses succès et de ses déceptions, comme aussi de sa gloire, qu'il mourait à quarante-cinq ans, le 13 août 1826, après s'être, sans effroi et sans alarme, conscient de toute sa vie probe et utile, confessé en latin au curé du village.

Mais en partant sans bruit, un tel homme ne meurt pas. L'œuvre est debout qui va traverser l'histoire. Laënnec a créé les lendemains féconds; la médecine va vivre de son génie. Non seulement elle va vivre, elle en naît tout armée pour continuer désormais son avancement rapide dans le siècle qui donnera demain Claude Bernard, et Pasteur encore dans l'enfance.

Laënnec a trop vite traversé la fin d'un monde et vécu les premières heures d'un âge nouveau. Et dans

cette époque troublée, il semble qu'il ait voulu personifier en même temps le passé et l'avenir et être l'intermédiaire qui synthétise, par une puissance peu commune, la culture ancienne et la moderne. Resté attaché à cette formation complète qui caractérise les hommes des derniers siècles et en fait des encyclopédistes, il évolue cependant vers cette spécialisation bien comprise, fortement établie sur un fond large et profond d'érudition, qui sera l'apanage du XIX^e siècle et, en s'accroissant de plus en plus au XX^e, limitera peut-être par trop le champ des connaissances individuelles.

En nous reportant en esprit au petit cimetière de Ploaré et en nous inclinant sur cette tombe, nous n'aurons fait que rendre un bien faible hommage à un grand bienfaiteur de l'humanité, et à un fils qui dans sa vie, son travail et son génie, incarne pour les siècles la France totale.



DE TOUT UN PEU



LA MÉDECINE AU XVII^e SIÈCLE ET LES MÉDECINS DE MOLIÈRE ⁽¹⁾

Mesdames, Messieurs,

Le public aime assez taquiner le médecin. On se plaît volontiers à le discuter, le critiquer ou le juger, jusqu'au jour où, touché par un mal quelconque, il semble plus prudent de mettre de côté le rire pour aller humblement lui demander conseil. Celui-là même qui, hier encore, ne trouvait dans la Faculté que des opinions discordantes, des expressions opposées, et une contradiction flagrante, se montre des plus heureux, si après avoir vu le médecin Tant pis, il rencontre aussitôt son confrère Tant mieux, et l'espoir qui renaît. Pour l'homme sain, il est grotesque de voir deux médecins à idées divergentes discuter un diagnostic, un traitement, une solution. Il est rationnel qu'on discute un point de droit, que des juges soient en complet désaccord, et pourtant, là comme en médecine, il en est sûrement un qui a tort.

(1) Conférence faite à l'Université Laval, en 1917, puis au Cercle universitaire à Montréal, au Cercle de Montmagny, etc.

Médecins et légistes discutent cependant des faits et des lois qui dans les deux cas peuvent être interprétés différemment. Personne n'admet l'erreur du médecin, alors que nécessairement la moitié des plaideurs sera toujours satisfaite de l'opinion des juges. C'est qu'il est une loi qui ne peut se discuter et devant laquelle l'homme sain, comme le malade, sera un jour le perdant : cette loi de mort devra tôt ou tard donner tort au médecin, et on ne le lui pardonne pas.

Lorsque les générations lointaines des fils d'Hippocrate auront trouvé le moyen de perpétuer la vie de l'individu, notre crédit sera sans limites. Mais comme cette solution est au-dessus des forces humaines et qu'il ne faut pas y compter, résignons-nous à subir la critique et sachons même nous ranger du côté des rieurs. C'est, du reste, la seule note gaie de notre profession..... C'est le pédantisme qui a provoqué le sourire; aujourd'hui où la science bien établie suffit à prouver nos dires, laissons tomber le sérieux imperturbable de nos grands ancêtres et retrouvons la confiance par la simplicité.

Les médecins ont longtemps exploité la médecine sans la connaître, on dit même que cela se pratique encore. Aussi n'est-ce pas d'hier qu'on s'amuse à leur sujet et que les bonnes gens leur trouvent des travers. Aristophane les avait déjà maltraités au théâtre, Cyrano de Bergerac était sans respect pour eux, lorsque Molière les ridiculisa. Et, si les uns et les autres

eurent raison, il faut bien admettre que ce dernier aida dans une large mesure à charger notre réputation. Le malheur veut souvent que l'on juge du particulier au général, c'est ce qui fausse l'opinion. Le malheur veut aussi que l'on juge quelquefois l'histoire par les lettres, les mœurs par le roman et le théâtre, et cela devient déplorable et expose à de graves erreurs. La chose devient funeste si ce jugement est reporté à trois siècles plus tard et si l'opinion émise persiste sous une forme atténuée, comme c'est le cas pour les médecins de Molière, que l'on fait volontiers revivre en les prenant comme types.

Il faut pour juger la question sainement et sans parti pris, connaître en même temps la situation scientifique du moment, les développements de la médecine dans les débuts du XVII^e siècle, qui marque une des trois grandes époques de notre art, avec la période hippocratique et la période moderne. Il faut encore savoir distinguer entre la médecine et les médecins, ou du moins quelques médecins pédants et grotesques, routiniers et chicaneurs, qui composaient ce que l'on est convenu d'appeler la Faculté, ou pour être plus précis la Faculté de Paris, car, en réalité, c'est elle que Molière avait sous les yeux. Il faut enfin comparer la partie médicale de l'œuvre de Molière avec le reste de son théâtre, pour y trouver toute cette humanité, au sens spécial du mot, toute cette humanité de la culture française qui va préparer les siècles à venir par une réforme de la société qu'il ne

manque pas d'aider dans une large mesure. Il le fait en usant de l'arme dangereuse du ridicule, mais il le fait tout de même; à nous de savoir, par un jugement sûr, y discerner le vrai, et conclure justement, lorsqu'il flagelle en même temps les pédants de tous genres: médecins, notaires, faux dévots, piètres écrivains, parents tyranniques, et précieuses.

La médecine franchissait le seuil du XVII^e siècle avec un bagage déjà fort convenable qui assurait ses développements futurs. Du trépied qui lui sert de base et qui se subdivise en trois groupes bien distincts, mais unis par synthèse pour la constituer: l'anatomie, la physiologie, la clinique, de ce trépied fait de science et d'art, une large part était déjà établie à la fin du XVI^e siècle.

Les anatomistes nombreux qui surgissaient de toutes parts en Italie, dans les Pays-Bas, en France, avec la pratique de la dissection, avaient déjà porté cette science à un état de développement à peu près complet. Eustache, Fallope, Varol, Ingrassia, Sylvius, Vésale enfin, cette gloire de Louvain, à vingt-trois ans professeur à Padoue, avaient déjà approfondi tous les secrets de l'architecture si complexe de l'homme, et créé presque de toutes pièces l'anatomie dans son ensemble. Tous avaient légué pour toujours leurs noms aux régions décrites.

Columbo, Césalpin, Michel Servet, ouvraient la voie à la physiologie. Ambroise Paré transformait la chirurgie, créait des méthodes qui ont franchi les

siècles. Paracelse même, enfin, à travers ses errements, donnait les principes d'une thérapeutique nouvelle.

C'est dans ces conditions brillantes, on le voit, car il faut tenir compte et des temps et des hommes, que la médecine entrait dans le grand siècle. Et ce siècle naissant, dont l'éclat sur certains points ne sera pas dépassé, va voir se réaliser, dès son aurore, une des plus belles et des plus importantes découvertes de tous les âges.

En 1602, Guillaume Harvey, de retour à Londres, après avoir parcouru la France, l'Allemagne et l'Italie, commence la série de ses travaux. Il se recueille et étudie; il observe et raisonne. Sur des reptiles et des grenouilles, ou encore penché sur les chairs palpitantes des biches du palais de Windsor, que le roi lui a livrées, il fouille le mystère de vie. Il regarde longuement et lentement, et finit par voir. Mais dès lors, cette vision est absolue et il va pouvoir l'amplifier jusqu'à la connaissance complète du phénomène qu'il recherche. Dès 1613, Harvey a découvert la circulation du sang, livrant au monde qui la discute et la combat, la plus grande découverte qui se soit faite dans le domaine médical, antérieurement à celles qui illustreront, deux siècles et demi plus tard, les savants de l'époque moderne.

En 1628 seulement, après plus de quinze ans de vérification et de contrôle pour n'avancer que des données sûres,—se montrant en cela un précurseur de

la science pure et vraie,—Harvey publie ses travaux. Il a tout décrit, les mouvements du cœur, les fonctions de la fibre cardiaque, les bruits valvulaires, la petite et la grande circulation. Deux choses seulement lui échappent: la fonction de l'acte respiratoire au point de vue de la rénovation du sang, et la communication des artères et des veines par les capillaires. Ces deux compléments, il fallait pour les établir à l'un la chimie de Gay Lussac, à l'autre l'anatomie microscopique.

En 1622, Aselli découvrait à son tour, l'année même de la naissance de Molière, les vaisseaux chylifères, dont Jean Pecquet, en 1647, complétait la connaissance à Montpellier. Ces deux découvertes ouvraient la porte sur toutes les données de la nutrition, et apportaient à la médecine des connaissances indispensables au développement scientifique de la physiologie.

La science, comme on voit, était partout en éveil, et madame de Sévigné elle-même, qui pourtant n'était pas tendre pour nos confrères, ne manquait pas de témoigner à «notre petit Pecquet» une grande sympathie et de le faire l'objet de «ses petites amitiés», en même temps qu'il soignait madame de Grignan.

Et lorsque Molière commença, en 1665, sa réelle campagne contre les médecins, la science avait encore acquis en Suède, avec Rudbeck, la découverte des lymphatiques; Bartholin avait éclairé d'un nou-

veau jour les fonctions du foie, tandis que Sténon, Glisson et Warthon complétaient en Angleterre leurs recherches sur les glandes. Malpighi, enfin, avait en partie créé les sciences histologiques en décrivant déjà la constitution intime des tissus et des organes.

Il est vrai qu'à travers ces nombreuses découvertes qui transformaient de toutes pièces la médecine, et la constituaient en une science d'où l'empirisme allait graduellement disparaître, il est vrai que des théories plus ou moins complexes allaient naître de toutes parts. Sous l'éblouissement créé par tant de lumières allumées à la fois, certaines vues seraient troublées, certaines conceptions seraient faussées, et la clinique prendrait encore quelque temps à s'établir en plein jour. Mais la médecine dans son ensemble n'en était pas moins devenue positive. C'est ce qu'il faut savoir.

Malheureusement, les transformations scientifiques ne s'installent pas en un jour sans un certain bouleversement; les révolutions après avoir détruit, doivent encore reconstruire. Aussi la vieille médecine, traquée de toutes parts, n'allait-elle pas se laisser anéantir sans résister. Le galénisme, au triomphe jusque-là facile à travers le moyen âge et la renaissance, allait trouver des défenseurs qui nieraient tout, plutôt que de contredire Galien, le grand ancêtre.

Cet esprit de routine, pour se défendre, allait se voir forcé de se parer de pédantisme, de s'exagérer et de crier fort haut pour ne pas étouffer sous les rui-

nes. C'est ce qu'il fit, du reste, et tout particulièrement dans cette Faculté de Paris qui ne prévoyait pas encore sa splendeur future.

Par une claire journée de printemps, alors que tout renaît et ruisselle encore des derniers rayons d'un soleil couchant, lorsque la vie semble ne dater que d'hier, dirigeons-nous lentement au soir, en sortant des vieux laboratoires du Collège de France, vers un coin du vieux Paris. Le présent brillant et lumineux vous attire vers le *Boul' Mich'*, bouillonnant de la jeunesse qui débouche des écoles, vers les tavernes et les cafés, à travers les flots de voitures et d'autos, de tramways et d'autobus. Descendons, au contraire, par cette impasse en escalier qui constitue les derniers gradins de la montagne Sainte-Geneviève, pour déboucher à la place Maubert. Plus d'*escholiers* qui ripaillent avec les gentes ribaudes comme au temps de Rabelais, et l'aspect moderne du lieu permet à peine de se les figurer. Mais engouffrons-nous sans crainte dans la rue, fort peu engageante, des Anglais, y laissant à gauche le cabaret du père Lunette et son monde interlope, et, par la rue de l'Hôtel-Colbert, gagnons la rue de la Bucherie. C'est avec Georges Cain qu'il nous faudrait faire cette promenade pour retrouver, dans ses charmantes peintures du vieux Paris, les grands tableaux qu'il y a mis.

En tout cas, à l'angle de ces deux rues, le vieil immeuble encore debout, c'est l'ancienne Faculté de

Médecine. Là, dès 1369, rue des Rats, se donnaient déjà les leçons; c'est là que dès la fin du XVI^e siècle, la Faculté possédait une salle d'assemblée, une chapelle, une bibliothèque, un jardin botanique. Mais ce n'est qu'en 1604, qu'on y installa fort sobrement le premier amphithéâtre d'anatomie, ouvert à tous les vents. Ce théâtre anatomique, comme on l'appelait alors, se transforma graduellement pour devenir presque convenable, sous le nom d'amphithéâtre Riolan, qui l'illustrait alors vers 1620.

Laissant ces vieux débris qui n'ont gardé du passé que le souvenir de la gloire, si nous retournons à la vie du jour par les rues du Fouarre, où l'on aperçoit encore les restes de l'ancien Hôtel-Dieu, et par la petite rue de la Parcheminerie, nous aurons la douce illusion de traverser un coin du XVII^e siècle.

A chaque détour de cette étroite impasse aux pavés gras et usés, on croira apercevoir un docteur en robe longue se dirigeant vers les écoles. De ces vieilles portes cochères où s'installent aujourd'hui tous les petits métiers de la ville, il nous semble voir sortir, son nez fin de Picard narguant toujours la foule, Guy Patin lui-même, quittant son logis pour courir aux nouvelles. Et cette bourrique là-bas, chargée de paniers, n'est-ce pas encore la mule d'un illustre régent cheminant vers un malade, sa longue seringue de plomb en bandoulière et des lancettes plein ses poches.

Et ces vieilles maisons et ces vieilles églises, Saint-

Julien-le-Pauvre et Saint-Séverin, et ce peuple grouillant et ces vieilles boutiques, vous remettent en mémoire les vers de Théophile Gautier :

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
 Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
 La tête dans le ciel et le pied dans la fange
 Cheminait à pas lents une figure étrange

Et malgré vous, vous vous dites que ce savetier dans sa petite échoppe, est encore celui chez qui,

.....pied nu,
 Le grand Corneille attendait son soulier.

Dans ces mœurs d'autrefois où vous avez cru jeter un coup d'œil rapide, la vieille Faculté reprend vie. Vous comprenez mieux et sa physionomie spéciale, et sa routine vieillotte, et ses idées étroites.

Ils ne sont que d'hier en somme, et peut-être d'aujourd'hui, ces doyens qui la régissent, et qui, en 1650, se personnifiaient en Guy Patin, recevant à dîner dans le quartier du Chevalier-du-Guet, ses confrères qui viennent de l'élire. Il est là, non pour modifier et progresser, mais, au contraire, pour conserver la tradition et maintenir le culte du passé. Il est là pour défendre des opinions qui sont des dogmes, pour dénoncer à la profession la circulation qui contredit les anciens, l'antimoine que Mazarin ose supporter et que le roi s'administre contre le gré des docteurs de Paris, en approuvant en somme inconsciemment ce que l'École de Montpellier avec Théophraste Renaudot semble défendre.

L'émétique ne peut avec lui trouver grâce, non plus que ce « Vautier premier médecin du roi et dernier du royaume ». A la lutte contre l'antimoine, il ne faut pas s'étonner de voir associer des protestations sans nombre contre la circulation. La Faculté vivait heureuse et tranquille, et voilà que de toutes parts on semblait l'assaillir; comment n'eut-on pas protesté? Une sale drogue préconisée par Paracelse, une découverte venue d'Angleterre, allaient d'un coup effacer des siècles de douce quiétude à l'ombre du galénisme. Faudrait-il, pour se soumettre, rejeter dans l'oubli tout ce qui formait la base de l'antique médecine, et le foie en un jour devrait-il céder la place au cœur, qui, hier encore, était sans importance?

Partisan de la saignée *sainte et salutaire*, Patin dit « guérir plus de malades avec une bonne lancette et une livre de séné, que ne pourraient faire les Arabes avec tous leurs sirops et leurs opiates ». Il admire ce patient saigné soixante-quatre fois en un mois, et ne craint pas de pratiquer huit fois de suite l'opération sur son propre père, âgé de quatre-vingts ans, et dont il complète la guérison par quatre purgatifs. Mais à côté, quelle colère contre les apothicaires, quelle critique contre le quinquina, le laudanum, et tout ce qui ne vient pas en ligne directe d'Hippocrate et de Galien! Défenseur de l'École, il l'est comme tous les autres; on n'y entre que pour cela, il faudrait autrement en sortir.

Cet homme cependant est sûrement quelqu'un.

On peut le classer, comme Sainte-Beuve l'a fait, parmi les originaux et les beaux esprits. Ce doyen, qui de par sa fonction à l'École est le gardien des traditions, semblerait en toute autre circonstance presque un révolutionnaire. Érudit sans conteste, évoluant à travers une bibliothèque personnelle de plus de dix mille volumes, il a touché tous les sujets, les lettres et les sciences, discuté de religion et de philosophie, critiqué de toutes parts. Il donne même en médecine des opinions sensées, et l'on relit avec intérêt ses notes sur certains sujets. Il a, chose phénoménale, soutenu trois thèses où il conclut par la négative, témoignant par là pour l'époque d'une certaine indépendance. Mais sur d'autres points, il reste intraitable.

Or ce doyen est peut-être, avec Riolan et quelques autres, fort au-dessus de la moyenne. Mais il est doyen et comprend tout son rôle. Rien n'échappera de ce qui n'est pas de la vieille école, rien ne sera pardonné de ce qui vient du dehors. Son esprit mordant et son mot caustique déchireront et détruiront de toutes parts.

Non, la campagne des anti-circulateurs, la lutte contre l'antimoine, la défense de Galien, vivre d'hier et non pas du présent : voilà le seul travail, et Dieu sait s'il est considérable, que doivent s'imposer les professeurs.

Aussi l'enseignement se continuait-il sans se modifier, du baccalauréat à la licence et de la licence au

doctorat. Cependant, parmi ces confrères, que de gens honnêtes, instruits, bien que retardataires, consciencieux et remplis de dignité professionnelle! Ce ne sont pas ceux qui frappèrent Molière, et les mœurs de l'École étaient bien faites pour lui faire remarquer les autres.

L'étudiant en médecine, sorti le plus souvent de la bourgeoisie aisée, prenait le titre imposant de philiâtre. Il lui fallait avoir acquis antérieurement son titre de maître ès arts. Puis dès six heures du matin, la première année, il suivait les cours donnés en latin sur les choses naturelles et non naturelles, et plus tard sur les choses contre nature. Ceci complétait le programme d'anatomie, de physiologie et de pathologie, sans oublier l'hygiène. Il préparait d'abord son baccalauréat, soutenait sa thèse *quodlibétaire*, c'est-à-dire sur un sujet quelconque, et, devenu *magister*, continuait ses études en même temps qu'il enseignait lui-même aux plus jeunes. Puis venaient la licence et des thèses encore fort nombreuses, dont la thèse cardinale, jusqu'au doctorat.

C'est à cette cérémonie—car c'en est une—qu'il faudrait pouvoir assister afin de constater combien peu Molière exagère.

Toutefois, pour être justes, admettons que des coutumes de même ordre se pratiquaient dans les autres corporations de l'époque et qu'elles existaient à Montpellier comme à Paris et dans grand nombre d'institutions et d'universités.

Elles n'en témoignaient pas moins d'un certain caractère de dignité et de respect pour des mœurs démodées, mais grand genre. Elles semblaient, ces traditions accrochées au présent, vouloir à elles seules suppléer à la science, effacer sous leur masque, sous leurs habits d'apparat, l'incohérence, le grotesque et l'insuffisance des notions acquises. C'était mettre dans les gestes ce qui n'était pas dans l'esprit, éblouir par la mise en scène, créer une impression fausse, verser dans un charlatanisme pourtant assez répandu par ailleurs.

Cette cérémonie qui va donner au monde émerveillé un nouveau docteur, c'est comme premier terme, en un discours magistral d'un latin élégant, l'éloge de la Faculté, de la médecine et souvent même du candidat. Puis, le *licenciande*, c'est son nom, devient *paranymphe* et comparait en grande pompe devant le chancelier.

Au cours de ces nombreuses manifestations, à la Faculté, à l'archevêché, puis à Notre Dame et même à Saint-Denis, s'intercalait le serment, déjà prêté en partie au moment du baccalauréat, et qui a passé à la postérité avec le *juro* de Molière. Le tout se terminait nécessairement par un banquet, car c'est Brillat-Savarin lui-même qui a placé les médecins dans la deuxième classe des gourmands par état.

Puis notre nouveau docteur, après avoir ainsi disserté de toutes choses, devient apte à la pratique. Il a, comme ce célèbre de Lorme, soutenu des thèses

de cet ordre: «Est-il bon pour la santé de danser aussitôt après les repas?»—«La guimauve est-elle un être vivant?»—«La vie des rois, des princes et des grands est-elle moins exposée à la maladie et plus longue que celle des gens du peuple et des paysans?»—«Peut-on préparer un poison qui tue à une époque déterminée?» Il a, comme ce même Charles de Lorme, qui méritait, remarquons-le bien, une des grandes réputations du siècle et fut premier médecin de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, soutenu maintes propositions, opinions ou paradoxes de même ordre: «La femme est-elle plus parfaite que l'homme?»—«A-t-il été donné au seul roi de France de guérir les écrouelles?»... et tant d'autres, parmi lesquelles il faudrait nécessairement citer des sujets plus médicaux.

Dès lors reçu par acclamation après avoir prononcé le *juro*, imbu des idées d'Hippocrate et de Galien, d'Avicenne et de Rhazès, d'Oribase et de Fernel, ennemi juré de Paracelse, d'Harvey et de ses doctrines, de Renaudot et du progrès, il fait partie de la grande famille médicale. En même temps, attiré vers le professorat et la clientèle, partageant également ses titres avec ses confrères, il est classé avec les jeunes ou les anciens, suivant son âge médical, et séparé seulement des médecins de la Cour qui forment classe à part.

Il ira *urbi et orbi*, purgeant et saignant, donnant des consultations bien rémunérées, où les sommités

se rencontrent à quatre ou cinq, un peu comme auprès d'Argan ou du pauvre Sganarelle.

Puis, conscient de ses devoirs, uni à la Faculté en tout, il luttera sans cesse pour ses privilèges, contre chirurgiens, barbiers ou apothicaires, combattant les uns, prenant les autres en tutelle, modifiant même son latin pour être compris de ces barbiers, qu'il attire à l'école, élève à la gloire au détriment des premiers. En somme,

Affecter un air pédantesque,
Cracher du Grec et du Latin,
Longue perruque, habit grotesque,
De la fourrure et du satin,
Tout cela réuni fait presque
Ce qu'on appelle un médecin.

Et voilà les exemples que Molière pouvait prétendre avoir seuls sous les yeux. En tout cas, voilà ceux que, dans sa critique, il crut devoir choisir. Il put, du reste, les rencontrer pour la plupart à Montpellier tout aussi bien. Lutte intérieure et extérieure, pédantisme et parti pris, culte exagéré du passé et routine grossière, ou, d'un autre côté, modernisme tout aussi outré, voulant d'un coup tout réformer, sans qu'il s'y trouve beaucoup plus de science, lui fournissaient suffisamment de manies à critiquer, de ridicules à peindre. Il eût pu faire plus que les immortaliser par leurs petits côtés, il eût pu stigmatiser l'erreur et l'ignorance. Molière, en somme, n'est pas trop à blâmer; il eut du reste, il faut le dire, parmi les médecins de son temps de grands amis. Il fut même particulièrement lié avec quelques personnages de la Facul-

té, dont l'un Mauvillain était doyen en 1666-68, peu de temps après l'apparition de l'*Amour médecin*.

Ce Mauvillain, élève à la fois de Montpellier et de Paris, avait avant cette date eu maille à partir avec la Faculté à plusieurs reprises. Il alla même un jour fort loin dans une querelle avec le doyen. Partisan acharné de l'antimoine, ses disputes répétées le firent exclure du cénacle, et ce n'est qu'après le triomphe définitif des antimoniaux et de l'émétique approuvé par le roi, que notre docteur rentra en grâce.

Médecin et ami de Molière, il était par conséquent fort bien placé et très bien disposé pour le renseigner. Il le fit. Un confrère plus jeune, qui devait plus tard être à son tour doyen également, Nicolas Liénard, fut aussi de ses intimes; mais ainsi que Bernier, condisciple de Molière qui s'était lancé dans la médecine, alors que lui faisait son droit, Liénard, cartésien enragé, était plutôt un philosophe.

D'autres encore, sans l'approcher, sans même entendre ses pièces,— les médecins de l'époque auraient dérogé, en allant au théâtre,— semblent bien tout de même l'approuver de loin surtout lorsqu'il ridiculise ceux qui ne sont pas des leurs. De ce nombre, l'illustre Guy Patin, qui, à plusieurs reprises dans ses lettres, mentionne avec joie sa critique.

Facilement mis au courant de la cuisine médicale, Molière avait encore pour l'aider maints exemples sous les yeux. Élève de Gassendi dont il suivait les cours au sortir du collège des jésuites, il avait pris

chez lui le goût de l'observation contre l'empirisme et de l'expérience contre la routine. Il y avait là presque matière à lui faire critiquer, sinon la médecine, du moins les médecins; et c'est ce qu'il fit.

Du reste, un peu de rancune personnelle s'y mêlait aussi. Malade, on ne le guérissait pas; sa fille était morte sans qu'on la lui sauvât, et ces médecins, à force de saigner son maître Gassendi, avaient fini par le tuer. Mais il convient de laisser à la légende maintes anecdotes piquantes sur ses rapports immédiats avec la profession.

Si l'on joint à tout cela la coutume populaire qui, alors comme aujourd'hui, comme hier et comme demain, poussait et Rabelais et Montaigne, Cyrano de Bergerac, Scarron et Benserade, Boileau et demain Voltaire, à rire avec la foule de ces pauvres docteurs, il n'y a pas à s'étonner que le grand Poquelin ait cru digne de lui, c'était juste, d'aborder le sujet. «Laissons passer monsieur le docteur», s'écriait un jour un charretier parisien, en voyant venir Guénaud sur sa mule, «c'est lui qui nous a fait la grâce de tuer le cardinal». Mazarin était mort, on rendait grâce à son médecin.

Qu'il y ait dans Molière et ses attaques contre la Faculté beaucoup plus à prendre qu'on ne veut l'avouer, dans cette tournure d'esprit du populaire, la chose est évidente, si l'on veut bien considérer que, dès ses débuts, il mit en scène des médecins, alors qu'il pouvait être tout à fait désintéressé.

Dans ses premières années de tournées en province, puis à la porte de Nesle, il représente avec sa troupe une farce traduite de l'italien, *Le Médecin volant*, où notre profession est déjà fort touchée à la mode du temps. Mais ce n'est, ensuite, que douze ou quinze ans plus tard qu'il nous met réellement en scène dans des œuvres plus importantes.

Dès les débuts de 1665, Molière avait déjà dans son *Don Juan* commencé ses attaques d'un ordre très général. A Sganarelle qui lui reproche son impiété même en médecine, il fait répondre par son héros que «c'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes». A la gloire de l'émétique qui n'a pu sauver le malade, le valet timoré et craintif, se hâte d'ajouter: «Comment, il y avait six jours entiers qu'il ne pouvait mourir et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?»

Ce n'était cependant qu'une escarmouche. Quelques mois plus tard, Louis XIV lui demande un impromptu qu'il doit en cinq jours écrire, étudier et monter. Il donne aussitôt *L'Amour malade*, où, du coup, il sait atteindre tous les médecins de la Cour.

Ceux-ci, comme tant d'autres, l'avaient bien mérité. Nous avons dit comment ils formaient, seuls, classe à part. Plus ambitieux que savants, plus intrigants que consciencieux, leur ignorance et leur arrogance, si bien alliées, ne pouvaient que provoquer la critique. Molière allait se permettre de leur servir, à sa manière, une leçon fort à point.

Cette attaque, du reste, ne pouvait déplaire aux oracles de la Faculté qui avaient eu plusieurs fois à s'en plaindre. Aussi Guy Patin fut le premier à applaudir à ces malices, en feignant toujours cependant de ne pas connaître le titre de la pièce.

Au lit de mort de Mazarin, Guénaud, Desfongerès, Valot et Brayer, s'étaient rencontrés en une magistrale consultation. Tandis que le cardinal s'éteignait sans leur aide, l'un voulait qu'il mourût du poumon, l'autre de la rate, un troisième du mésentère, alors que le dernier soutenait que c'était le foie.

De l'incident, Molière tira la fameuse scène de la consultation, où ces braves médecins, baptisés respectivement par Boileau: Macroton, Desfonandrès, Thomès et Bahis, se voient reprocher par M. Fillerain, personnifiant la Faculté, leur trop grande ardeur dans la discussion. Après avoir discuté du cheval et de la mule,—Guénaud pour le premier montrait une préférence que Boileau signalait :

Guénaud sur son cheval en passant m'éclabousse,—

ils en étaient venus, à la querelle des anciens et des modernes. Puis de là, chacun, suivant sa préférence, avait conseillé son remède favori, qui la saignée, qui l'émétique, l'un le clystère et l'autre un purgatif, sans s'inquiéter plus de la fille de Sganarelle en simple mal d'amour et confirmant bien la prédiction de Lisette: «Ils vous diront en latin que votre fille est malade.»

Leur grande déclaration de principe sur les forma-

lités à maintenir entre les confrères de différentes écoles, résumée dans le mot de Thomès: «Un homme mort n'est qu'un homme mort et ne fait point de conséquence, mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins,» suffit à prouver les dires de cette même Lisette. Avec des gens qui voient ainsi leur dignité bien au-dessus du client, il ne faut en effet jamais dire: «Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine; mais elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.»

Il n'est plus étonnant de voir alors ce bon peuple, avec Sganarelle, donner toute sa confiance au marchand d'orviétan et voir en Clitandre un sauveur.

L'auteur, en effet, ne néglige rien de ce qui touche ses modèles. Tout incident est recueilli pour servir à l'occasion. C'est aux faiseurs de boniments que Molière s'attaque en principe; il ne négligera pas plus les charlatans vulgaires que les empiriques diplômés. Clitandre déguisé en marchand d'orviétan, ce n'est plus seulement le sosie d'un guérisseur quelconque, c'est en même temps la personnification de ce charlatanisme en marge qui, importé d'Italie et d'ailleurs, se propageait de toutes parts, luttant avec le succès habituel contre la science vraie ou fausse. C'est plus encore la reproduction parfaite de l'un d'entre eux, venu d'Orviète, détaillant sa drogue sur le pont Neuf, après maints compromis avec la Faculté par l'entremise de son doyen. Clitandre guérissant par des

paroles et par des sons, des talismans et des anneaux constellés, est bien de ces gens. Molière, du reste, les avait fréquentés dès ses débuts, car Tabarin et ses compères, héros de foires, débitant sur les tréteaux leurs farces grotesques, y offraient en même temps au public leurs onguents, leurs tisanes et leurs secrets divers.

Molière, pour ses débuts, avait du coup étalé en public tout le pédantesque bagout des médecins de Cour à côté des succès des hâbleurs de barrières. Il s'était attaqué aux puissants, rien ne l'empêcherait de malmenier les autres.

Onze ans plus tard, le chef-d'œuvre que sera toujours le *Misanthrope*, n'ayant pas fait fortune au strict sens du mot, il fallait pour refaire la caisse une farce plus populaire, qui fut le *Médecin malgré lui*. En provoquant le rire, il attira les foules qui s'y plaisent.

Le Médecin malgré lui fut le développement de l'idée en germe déjà dans *le Médecin volant*. Ce fut en même temps une charge fort à point, si l'on peut dire, des opinions, des luttes, de l'ignorance d'une forte partie de la Faculté. «Aristote là-dessus dit de fort belles choses»..... Quel moyen ! On ne peut mieux trouvé pour faire remonter à l'antiquité tout l'empirisme de nos médecins qui ne parlent encore que d'*humeurs peccantes*, tout en voulant bouleverser bien des choses et montrer en somme «que nous avons changé tout cela».

Lorsque Sganarelle, après maintes divagations, où le pseudo-latin intervient pour sa part, comme dans les deux œuvres précédentes, conclut très simplement : «Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette», il n'exagère peut-être pas plus que le grand de Lorme, discutant en examen : «La guimauve est-elle un être vivant ?» L'ignorance, elle est là, comme elle se retrouve dans l'empirisme de ce fromage où il entre de l'or, du corail et des perles, que notre faux docteur prescrit contre l'hydropisie. Et les procès et les misères contre les chirurgiens, les barbiers, les apothicaires, ils se résument dans la sentence finale, où se lit l'influence qui donne le triomphe à la puissante école : «La colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.»

Malgré tout, *le Médecin malgré lui* n'est qu'une bouffonnerie qui sera de beaucoup dépassée par la doctorale consultation de M. de Pourceaugnac. Molière avait indiqué dans *l'Amour malade* la consultation, moins fréquente, où des partisans d'écoles se disputaient assez crûment et où divergeaient les idées. Il montre ici, au contraire, dans deux discours où le latin lui-même est d'un ordre plus relevé, le type le plus fréquent de ces discussions, qui n'en étaient guère, et où tout consistait à faire l'éloge de l'ancien, qui en reconnaissance opinait du bonnet. Plût au ciel que ces mœurs qui intéressent fort peu M. de Pourceaugnac, lui-même plus préoccupé de sa maladie, plût au ciel que ces mœurs fussent venues

jusqu'à nous; que d'incidents professionnels elles éloigneraient encore!

Molière touche, du reste, ici plusieurs questions de déontologie. Il stigmatise successivement l'accaparement du malade, devenu partie des effets de son médecin, la haine du noble corps pour ceux qui ne suivent pas ses conseils, et va même jusqu'à faire mention du secret professionnel.

Aussi, lorsque, dans la cérémonie du *Malade imaginaire*, Molière aura voué au ridicule les coutumes rances et moyenâgeuses d'une Faculté qui prendrait bientôt cependant la direction du monde scientifique, le tableau sera complet. Lorsqu'au souper où s'attablent la belle Ninon de Lenclos, le bonhomme La Fontaine et Mme de la Sablière, on discute cette scène, c'est, avec le dernier triomphe de sa vie, le dernier coup à la médecine antique que l'auteur est en train de porter. Quand le 17 février 1673, en prononçant ce *juro* qu'il jette dans l'histoire, le grand Poquelin tombe pour ne plus se relever, il a prouvé encore une fois que la routine doit s'arrêter là et que demain on n'en imposera déjà plus aux hommes avec des mots. Il l'a prouvé si bien qu'un Anglais, Lock, après avoir entendu la pièce et assisté à une réception de docteur à Montpellier, donne de même façon *la recette pour faire un docteur en médecine*. On dit qu'en ce temps-là l'esprit courait les rues. . .

Molière avait donc été vrai tout en chargeant ses personnages. La caricature était de la grande école,

de celle où, sous le faux nez, on retrouve la vie. Et cela, jusque dans la langue qu'il prête à ses gens, jusque dans le galimatias de leurs discours, jusque dans le latin burlesque, qui se rapprochait fort de celui mis en cours pour aider les *barbitonsores*.

Est-ce à dire qu'il faille juger la médecine de l'époque et celle de demain d'après la comédie ? Peut-être pas, si l'on sait voir que l'école critiquée n'est qu'un point dans l'espace, que la science va plus vite que les hommes qui s'y refusent, et reconnaître seulement que Molière a touché les aspects aperçus, sans pour cela démolir l'édifice inconnu ou du moins respecté.

Aussi l'évolution de la critique a-t-elle suivi l'évolution de la médecine. Les médecins continuent à fournir au théâtre et au roman d'importants personnages. Ils sont seulement plus en forme dans le factice comme dans la vie. Ils ne sont peut-être pas plus réels. Le médecin de Molière parlant d'émétique, de clystère et de saignée, de bile et d'atrabile, de latin et de grec, de Galien et d'Hippocrate est de son siècle. Le maître de la clinique qui, dans *le Sens de la mort*, mourait hier d'un cancer du pancréas nettement diagnostiqué et piqué de morphine; celui de *Lazarine* à qui M. Bourget fait diagnostiquer l'arythmie et compter les soubresauts d'un cœur, sont aussi du leur. Mais les deux sont vrais.

Ils représentent chacun un type ou des types de médecins au même titre que *le Médecin de campagne*

du grand Balzac ou le malheureux Bovary. La charge en moins, le burlesque ou la transformation nécessaire à une comédie qui veut provoquer le rire une fois supprimés, ils sont également superposables à leurs modèles.

C'est ce qu'il faut dégager du parallèle entre la vie et la littérature. Alors seulement, il est permis d'en juger.

N'allons pas commettre l'erreur de juger tous les nédecins et la médecine du XVII^e siècle d'après l'ignare Diafoirus, père ou fils, pas plus qu'il n'est permis de croire au scepticisme de tout le corps médical parce que M. Bourget nous montre un sceptique, à la grande valeur de tous les médecins parce que Balzac a créé un type, à la pauvreté de toute une profession par celui que Flaubert met en scène, ou à la non-valeur de tous nos grands hommes, que démolit Léon Daudet avec tant de verve. Regardons la vie bien en face et apprenons à juger sainement, sans parti pris, c'est encore le seul moyen de rester dans le vrai, de ne pas tout admettre sans critique ou tout nier sans discussion (1).

(1) Ouvrages consultés: Darenberg, *Histoire des Sciences médicales*; J. Roger, *La vie médicale d'autrefois*; Fauvelle, *Les Etudiants sous Louis XIV*; Corlieu, *L'Ancienne Faculté de Médecine de Paris*; Pierre Pic, *Guy Patin*; Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*; G. Cain, *Promenades dans Paris*; Molière, *Œuvres*, Édition Michel Levy, 1868; Guy Patin, *Lettres du temps de la Fronde*; Raynaud, *Les médecins au temps de Louis XIV*.



LE POISON DANS L'HISTOIRE ET LES GRANDES EMPOISONNEUSES ⁽¹⁾

Mesdames, Messieurs,

Il serait osé, peut-être même téméraire, en tout cas fort déplacé, de venir conférencier chez vous sur la médecine. Le sujet en lui-même est par trop matériel, presque brutal et souvent fort triste. On peut, sans pédantisme et sans importunité, vous dire bien des choses: vous parler tour à tour d'art et de poésie, de littérature et de critique, de voyages et d'histoire, voire même de politique, de droit et de sociologie. Vous acceptez tout avec une bonne grâce qui dénote, non seulement l'intérêt que vous y portez, mais aussi votre culture. Ce serait cependant abuser que de vouloir vous entraîner au plus profond des domaines scientifiques, dans des régions presque glaciales, et toujours arides, au premier contact.

(1) Conférence donnée au Cercle des femmes canadiennes, le 20 mars 1917, et répétée devant les membres de la Société médicale de Québec, séance de mai 1917, et à l'Institut Canadien d'Ottawa.

Par bonheur, cependant, cette science médicale a des débouchés nombreux, qui permettent de l'atteindre, sans même s'apercevoir qu'on la coudoie. Elle se rattache de toutes parts aux questions sociales, elle confine quelquefois à la littérature, elle se confond fréquemment avec l'histoire. De telle sorte que, sans en avoir l'air, elle finit par toucher à tout, du moment que ses adeptes ne veulent pas trop se limiter à ce qui la constitue dans son essence. Par son côté qui guérit et par celui qui prévient, la médecine s'est intéressée à l'étude du criminel à un double point de vue, historique et psychologique. Et en cela, elle devient acceptable et peut s'adresser partout.

Il semble bien, en effet, qu'Hippocrate, philosophe et médecin, eût pu inscrire en ses aphorismes, avec beaucoup de justesse et un sens très complet de généralisation, cette vérité très simple: il est deux classes d'individus qui intéressent le public: les criminels et les honnêtes gens.....

Or, ces derniers, nous croyons les connaître, puisque nous nous piquons de faire partie de leur société. En tout cas, à leur sujet, peut-être vaut-il mieux vivre d'illusions et ne pas pousser trop loin nos études, de crainte de rencontrer souvent mal fermée la barrière qui sépare les uns et les autres. Entre ces deux catégories, qui se partagent le genre humain, il faut bien n'admettre que l'existence d'une gradation insensible, d'une progression souvent rapide. De l'hon-

nête homme complet au criminel le plus avéré, on peut, si l'on veut, refaire toute la lignée. Nous flattant cependant d'être loin des coupables, nous nous laissons volontiers attirer vers eux. Autant le crime, en lui-même, semble monstrueux, fait horreur et épouvante, autant le criminel nous attache comme le héros. On veut l'étudier, le comprendre, le voir même, surtout de loin. On l'exploite au théâtre, dans le roman, au cinéma. On le signale dans l'histoire, on l'étale dans la presse. Là, plus que partout, il sert de réclame et attire le client. On recherche, de façon presque maladive, les faits divers de nos quotidiens jaunes à grande circulation. Malgré toutes les mauvaises nuits que vous lui devez, malgré les craintes qu'il a fait naître, malgré le dégoût qu'il provoque, malgré tout son être, et même malgré vous, vous cherchez l'auteur du dernier assassinat, pour le seul frisson d'horreur qu'il vous procure.

Ces coutumes malsaines, il faut l'admettre, n'entraînent pas à ces individus bien humains tout intérêt réel. Il se peut que la société profite d'une étude vraie de la criminalité. La connaissance bien comprise du mal permet d'y apporter des remèdes, et c'est là qu'il faut en venir. L'étude doit seulement en être faite sérieusement sans affichage et sans décor. Retrouver le criminel dans l'histoire permet souvent la reconstitution des mœurs, comme cela facilite aussi l'appréciation des progrès accomplis par la civilisation unie à la science.

Ce fait est particulièrement palpable, pour ce qui touche à l'étude du poison et de ses adeptes. Nul crime n'a semblé plus mystérieux que celui de l'empoisonnement. De fait, nul n'a été pendant longtemps, plus difficile à dépister. Aussi la pratique de l'empoisonnement s'est-elle répandue des âges les plus reculés jusqu'à nos jours, où il semble possible de la retrouver encore. Aussi peut-on, en parcourant l'histoire des siècles, suivre facilement la trace d'un crime qui marque chaque époque d'une empreinte particulière à son temps, mais d'un caractère général tout de même. Il fut l'arme des lâches, il fut de plus celle des faibles; il fut la vengeance populaire, mais également celle des grands. Une civilisation mieux comprise, une religion plus ferme, une législation plus sûre, une science plus vraie, un féminisme même plus réel, permettent d'espérer que le poison disparaîtra un jour de la criminalité.

S'il nous faut ici mentionner le féminisme, c'est que de fait, il intervient. La femme, sans défense, mal protégée et souvent négligée, fut une des grandes ouvrières de l'empoisonnement. Alors que l'homme, avec son égoïsme habituel, s'est réservé, ou à peu près, l'apanage de la plupart des crimes, la femme, avec une certaine complaisance, a voulu devenir empoisonneuse, et tient encore sur ce point à sa préséance. Sept fois sur dix, de nos jours, l'empoisonnement est le crime de la femme (1). Le féminisme, sur ce point,

(1) Joly, *Le Crime*.

rétablira sous peu les proportions, et nous resterons forcément, à votre honneur, mesdames, les seuls et vrais criminels.

Permettons-nous, en soupirant après ces jours heureux, une tournée des grands-ducs dans les bas-fonds de l'histoire. Cette promenade, à vrai dire fort peu sentimentale, nous montrera, malgré la dureté de l'heure présente, que la barbarie, pour s'être réveillée chez des peuples où elle n'avait fait que sommeiller, avait tout de même cédé jusqu'ici, devant la vraie civilisation.

L'origine des poisons se confond malheureusement, dans la mythologie, avec celle de la médecine. Nous avons eu Esculape, les empoisonneuses voulurent avoir et Circé et Médée. Les deux magiciennes de la Fable, illustrées par Homère ou par Euripide, associèrent aussitôt les faits si fréquemment retrouvés plus tard de la sorcellerie et du crime, se montrant en cela des précurseurs complets. Ulysse, il est vrai, résista à Circé et s'échappa des rives enchantées où s'accumulaient ses forfaits, mais elle avait déjà empoisonné un roi des Sarmates. Jason, à son tour, s'enfuit des bras de Médée, mais par des bijoux empoisonnés, la vengeance de celle-ci a déjà touché Creuse, sa rivale, et elle tentera demain de détruire Thésée.

Si les héros résistent aux deux sœurs de la mythologie, les faibles humains, du moins, suivront bientôt

leur triste exemple. Le crime ne peut rester confiné dans la légende, il va passer à l'histoire.

Aussi les poisons sont-ils connus et utilisés dès la Grèce antique (1). Ils sont contrôlés par l'État, qui autorise les suicides, et fournit les toxiques, lorsque les raisons sont valables. La peine de mort est exécutée sous cette forme, et Socrate en buvant la ciguë, ne fait que se conformer à une coutume acceptée. A Milet, le poison exerce de tels ravages dans la population féminine que les autorités doivent mettre en vigueur des peines sévères, pour faire cesser l'usage.

Alexandre lui-même aurait péri par cette arme, s'il fallait ajouter foi à la croyance populaire, et l'eau vénéneuse du Styx aurait abrégé les jours du grand conquérant. Pour celui-ci, du moins, la médecine a pu établir un diagnostic rétrospectif, et attribuer tout simplement sa mort à une fièvre des pays exotiques (2). Il reste cependant que le poison fut en cause, et qu'il l'était souvent, les mœurs sans scrupule permettant son utilisation chez les puissants comme chez le peuple. Le fait que Mithridate s'habitue à le supporter par un continuel usage atteste que son emploi était alors fréquent et que l'on vivait dans la crainte d'être empoisonné. Cet emploi ne fera que se perpétuer dans tous les siècles et, chose curieuse, il con-

(1) Littré, *Revue des Deux Mondes*, 1853, «La science des poisons».

(2) Littré, *loc. cit.*

tinuera de coïncider souvent avec des pratiques sans nombre de sorcellerie et de magie.

Lorsque Germanicus périt en Orient, empoisonné par Pison et sa femme Plancine, on veut faire croire à de simples maléfices, et une sorcière meurt avant de comparaître au procès (1). C'est que les officines de ces mégères fournissent déjà de subtils produits, préparés avec soin, facilement dissimulables, et qui n'ont rien à envier aux mixtures chimiques les plus savantes qui sortiront plus tard des fourneaux des alchimistes. Ces compositions, du reste, diffèrent fort peu : plantes vénéneuses, virus animaux, substances minérales, toutes se trouvent dans la nature, si franchement bonne et si souvent mauvaise, qui détruit aussi bien qu'elle sait bien reproduire. Depuis la pharmacopée complexe, qui, dans les philtres de Médée, mélange des sucres d'herbe et des perles d'Orient, des entrailles de loup et des ailes de hibou, des becs de corbeau et la peau d'une vipère (2), jusqu'à la *poudre de succession* de la Voisin, ou à la pâtisserie de madame Lafarge, les toxiques ont fort peu varié. Ils sont les mêmes partout, leur nombre est limité.

Même dans les siècles lointains, certaines des drogues employées semblent foudroyantes. Sur le forum romain, des licteurs piquent au passage de simples citoyens dont on convoite la fortune, et ils tombent

(1) Littré, *loc. cit.*

(2) Littré, *loc. cit.*

terrassés. Un chevalier, sous le règne de Tibère, absorbe, en plein Sénat, un poison qui le tue sur-le-champ, sans qu'on ait le temps de le mener au supplice. L'acide cyanhydrique ne pourrait mieux faire, et qui sait si ces magiciennes, que Sénèque appelle de *grandes artistes*, n'avaient pas déjà réussi à l'extraire des noyaux de fruits (1).

Voyons, en effet, Canidia, la petite parfumeuse de Naples, qu'Horace nous montre, préparant ses drogues complexes. Qu'il la vilipende dans une ode (2), où il la peint en un tableau semblable à celui des sorcières de Macbeth, qu'il la loue (3) un peu plus loin, ou que, dans ses satires (4), il rappelle ses crimes, elle représente bien le type de l'empoisonneuse, fabriquant avec passion ses précieuses recettes. Voyons à côté Agrippine, servant à Claude un plat de champignons qui du coup «l'élève au rang des dieux». Voyons enfin Locuste, préparant, sur l'ordre de Néron, un poison rapide, qui sera offert à Britannicus avec l'eau chaude que, suivant la coutume, boivent les Romains. Ces toiles se succèdent sans qu'on puisse y trouver autre chose que des différences d'écoles. Les couleurs sont les mêmes, les tons seuls varient et la ligne en est toujours grossière.

(1) Littré, *loc. cit.*

(2) Horace, Epode V *Canidia brevibus implicata viperis*, etc.

(3) Horace, Epode XV *Jam jam effiacido manus* etc.

(4) Horace, Satires I VII.

*Vidi egomet nigra succinctam vallere palla,
Canidiam pedibus nudis passoque capillo...*

Ces mœurs de cour, si profondément vicieuses, se confondant sur les places publiques avec celles du populaire, suffisent à illustrer les spasmes du paganisme qui se meurt, dans les derniers siècles de l'empire romain. Nous en ressentons les sursauts dans les siècles du moyen âge, encore mal imprégnés du christianisme naissant exagéré dans sa forme, mais incomplet dans son esprit.

Aussi, le poison va continuer son œuvre, bien que de façon plus cachée, dans les ténébreux châteaux de l'époque et le mystère de ces temps. C'est le moment de la vie retirée, période de transformation entre une société qui meurt et une qui renaît; période d'hésitation, mal assise sur les restes du passé, mal établie encore sur les gradins de l'avenir; période cruelle et brutale à l'excès, où les coutumes ne sont pas encore adoucies. Partout les traces du crime persistent, et le poison lui aussi a conservé son rôle. Sous les Mérovingiens, sous les Capétiens, jusque sous les derniers Valois (1), on peut, en scrutant le dossier, sans aller jusqu'à l'exagération de certains auteurs, retrouver des empoisonnements. N'aurions-nous à l'appui que celui de Charles-le-Chauve, ou la tentative de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui a chargé un ménestrel d'empoisonner Charles VI, le duc de Valois son frère, ses oncles les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon (2); ne pourrions-

(1) A. Masson, *La sorcellerie et la science des poisons au XVII^e siècle*.

(2) E. Muller, *Curiosités historiques et littéraires*.

nous citer que l'empoisonnement d'Agnès Sorel par Louis XI, ou les craintes de Charles VII, qui se laisse mourir de faim, ou le breuvage que Montecuculli offre au dauphin, fils de François I^{er}, ces données suffiraient à rétablir le chaînon.

L'Italie moderne n'allait pas, sous ce rapport, laisser bien loin en arrière l'Italie ancienne. Les luttes familiales, les guerres locales qui armaient l'Italie féodale, et toutes les cours perverses qui se disputaient chaque ville, les mœurs déréglées qui régnaient sans encombre, la jalousie et l'ambition, le luxe enfin que la Renaissance allait porter à son plus grand développement, tout semblait conspirer pour l'extension du crime, et surtout du crime caché et insondable, difficile à dépister. C'est l'époque où tous les moyens sont bons pour satisfaire ses désirs, où le meurtre n'est rien, s'il élève au pouvoir et donne la fortune. C'est l'heure où l'on a tout prévu, où l'on coupe un fruit avec un couteau empoisonné d'un côté, qui permet de le partager avec l'ennemi qui doit mourir; où, au bal, on déchire la main qui se tend, avec la bague à griffe qui vous donnera la mort; où la clef qui ouvre une cassette, vous inocule à son tour (1). C'est l'heure où l'on meurt du poison destiné à un autre, où l'on doit tout surveiller, amis et courtisans, inconnus et adversaires. C'est l'heure des Borgia à Rome et à Ferrare, de l'acquetta, que leur a

(1) Larousse: *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, article Empoisonnement.

préparée une femme du nom de Toffana, et qui n'est en somme qu'une solution concentrée d'arsenic (1), ayant fourni plus de six cents empoisonnements dans ce seul milieu. C'est l'heure encore où la cour brillante des Médicis va joindre le meurtre aux plus grandes manifestations du luxe et de l'art.

Lorsqu'en sortant, à Florence, du grand hôtel où vous êtes descendu,— et où, par dérision du sort, un garçon, dans un bar américain, vient de vous servir une consommation, en insistant sur le fait qu'il était depuis longtemps *barman* à Toronto,— lorsqu'en franchissant cette porte du modernisme, vous vous trouvez sur la place, vous sentez heureusement que le passé est tout à côté. Ils vous sont déjà familiers ces bords de l'Arno, et ce Ponte Vecchio, à l'entrée duquel vous ne pouvez éviter de revoir le Dante et Béatrice. Vous les connaissez de longtemps, ces vieilles boutiques sur pilotis qui traversent le fleuve, et dans cette antique ville entourée de collines, «comme un bijou dans son écrin», vous vivez d'un autre âge, qui prolonge ses racines dans l'histoire. Florence la belle, qui par son Dôme et son Palais Vieux vous reporte au moyen âge, comme elle vous attache à la Renaissance par le palais Pitti ou le palais Médicis, Florence la belle n'a conservé, dans ses manifestations artistiques, que la gloire, laissant aux coins cachés des vieux registres les tristes souvenirs du

(1) *Historia, Lucrece Borgia* par Blaze de Bury.

crime. Et pourtant cette famille qui s'est jointe à la nature pour ciseler ce bijou, est tout de même entachée de poisons. En parcourant ces rues étroites, ces places un peu nues, en longeant ces vieux murs tout noircis par le temps, ou en allant plus loin, vers les douces campagnes aux flancs garnis de roses grimpantes, sur les côteaux de Fiesole, ou plus bas dans la plaine, à Poggio de Caiano, vous ne pouvez effacer le souvenir des grands marchands florentins, aux armes constituées par des balles de laine rouge (1). Les Médicis sont partout, dans l'ombre de Savonarole, de Giotto, de Botticelli, de Michel-Ange, de Ghirlandajo ou de Filippo Lippi. Ils sont là dans la mort, et malgré vous, vous songez à la vie.

Vous songez à Alexandre qui empoisonna tour à tour et sa mère et son oncle Hippolyte avant de tomber lui-même sous les coups de Laurenzaccio. Vous songez à Côme I^{er}, demandant aux alchimistes une recette infailible pour se débarrasser de sa femme et de ses fils (2). Vous revoyez à Caiano ce funeste banquet, où meurent, après diner, François et sa femme d'hier, Bianca Capello (3). L'on se demande, en somme, comment tant de gloire peut s'allier à tant de sang. Les Médicis vous effraient, comme les Borgia, et vous entrevoyez déjà leur influence prolongée jusque dans le XVII^e siècle, non

(1) André Maurel, *Quinze jours à Florence*.

(2) A. Masson, *loc. cit.*

(3) André Maurel, *loc. cit.*

seulement par les lettres et les arts, mais aussi par le poison, qui va se diffuser à l'étranger, par leur entremise, à l'état épidémique.

Gardant le souvenir de cette grande famille, pénétrons dans la «doulce France» en nous arrêtant comme première étape, sur les bords pittoresques de la Loire, à Blois. La petite ville de province ne présente vraiment rien de bien tragique. Là, cette riante maison à la toiture étonnante, qui reproduit presque le hennin dont se coiffait l'hôtesse, c'est le pavillon d'Anne de Bretagne, où la jeune Claude de France, «la bonne reine» dut quelquefois bercer le petit Henri II. Et tout en face, lugubre derrière ce petit mur et sous ses gargouilles, menaçant de sa tour aux oubliettes, ce sombre et beau château abrita les emportements, les trahisons et les crimes de la descendante de Laurent-le-Magnifique, Catherine de Médicis. Dans les boiseries de ses appartements, dissimulée sous les lambris, voici son armoire aux poisons. Les recettes de ses ancêtres ont pénétré avec elle, comme des armes inséparables, dans cette cour où les luttes se multiplient chaque jour, pour aboutir bientôt à la disparition de la famille des Valois. Son influence se retrouve partout, et intervient, souvent néfaste, lorsque les circonstances l'exigent. Témoin, cette paire de gants parfumés, qu'elle fait porter, — fidèle aux procédés connus, — à Jeanne d'Albret, dès son deuxième retour à la cour. Ces gants, comme les flambeaux, comme les bouquets,

comme les vêtements mystérieux, dûment empoisonnés, vont en quatre jours permettre la mort de la reine de Navarre, mère de Henri IV.

Avec Marie, c'est encore sa famille qui assistera à l'arrivée des Bourbons; et les mœurs seront les mêmes. Entourée de ses conseillers, de médecins et d'alchimistes, de serviteurs dévoués, et d'autant d'ennemis, elle inspire peu de confiance. Tous les intéressés semblent vivre, dès ce moment, auprès de la reine mère, dans une certaine crainte qui, pour un grand nombre d'historiens, n'est rien moins que justifiée.

De Louis XII à Richelieu, tous sont aux aguets. Le puissant cardinal, qui a vu disparaître de façon fort douteuse les juges d'Urbain Grandier, vit entouré de chats, qui goûtent à sa table tous les plats (1). De son côté, le roi, inquiet pour lui et ses amis, écrit à son ministre des billets ainsi conçus: «.....Je vous envoie par le Chenaye des fruits de Versailles, dont vous ferez faire l'essai avant d'en manger, comme de tout ce que je vous enverrai (2).» Louis XIII, employant ce langage, huit ans avant sa mort, confirme de lui-même les discussions médicales qui s'élèvent autour de sa fin prématurée et par ailleurs fort suspecte.

La crainte plane de toutes parts, on voit partout le poison dont le rôle grandit de jour en jour. Il était

(1) A. Masson, *loc. cit.*

(2) A. Masson, *loc. cit.*

hier en cause, mais sans cette importance désormais acquise.

Il a été de nouveau transplanté d'Italie, où sa floraison intense faisait tant de victimes, en même temps que d'ailleurs convergent des idées et des mœurs qui, en créant une mentalité spéciale, vont en favoriser l'emploi. La sorcellerie, qui pénètre dans tous les milieux, s'insinue dans tous les domaines, se mêle à toutes les pratiques, ouvre la marche. Elle est venue grandissante du moyen âge, grossie encore chaque jour par l'alchimie importée d'Allemagne. Le mystère qui semble l'entourer n'est pas de premier cru. Il dissimule mal aujourd'hui le couvert du crime, et ne fait alors qu'abriter, par une grotesque exploitation de la crédulité populaire, des mœurs infâmes, des pratiques sans nom, des criminels éclairés, des empoisonneurs habiles, dans cette civilisation encore jeune malgré tout. A côté et pourtant à l'extrême, le quiétisme, venu d'Espagne, allait encore, par un mysticisme mal éclairé, aider à fausser les esprits. Dans cette tourmente, soufflant à la fois de directions opposées, la vraie et saine religion allait malheureusement se trouver incomprise de plusieurs.

Les intérêts qui suscitent la lutte, le luxe qui appelle la fortune, le relâchement qui l'accompagne, l'ambition qui attire vers le pouvoir, l'éclat qui trouble et éblouit, tout ce qui, en un mot, allait faire de Versailles le point de mire de Paris, se joignant à cette conscience dévoyée, favorisait à son tour l'éclo-

sion d'une basse criminalité. « Nous sommes arrivés, écrit Guy Patin, à la lie de tous les siècles ». L'opinion s'en émeut, à ce point que, dès 1667, alors que rien encore n'a transpiré de ces crimes spéciaux, Colbert crée la charge de lieutenant de police, exercée par La Reynie, bientôt un des acteurs importants du drame à ses débuts (1). Sous ce règne, pourtant si brillant d'un Louis XIV, vont apparaître les empoisonneuses, qui n'ont rien à envier à celles des siècles primitifs de l'histoire, et que nous ferons défiler à leur tour, à l'avant-garde des temps modernes.

Ouvrant ce triste cortège, d'où elle se dégage en premier plan, la plus connue de toutes, nous apparaît la terrible marquise de Brinvilliers. Type parfait, s'il en fut, de ceux que nos psychiatres modernes ont décrit sous le titre d'amoraux, Madeleine d'Aubray, de par son éducation fort négligée sur certains points, verse de très bonne heure dans le vice. Lorsqu'à vingt et un an, en 1651, elle épouse le descendant des Gobelins qui sera demain le marquis de Brinvilliers, sa formation est complète, et elle est mûre pour les forfaits qui vont suivre (2).

Rien ne permet alors d'en prévoir l'étendue. La petite marquise n'a, de la criminelle, aucun des traits physiques que les disciples de Lombroso se sont plu à décrire. Plutôt jolie, fort enjouée et très en forme (3),

(1) P. Clément, *Histoire de Colbert et de son administration*.

(2) Funck-Brentano, *Le Drame des poisons*.

(3) Funck-Brentano: *loc. cit.*

elle coule, auprès d'un mari joueur et libertin, une vie facile, jusqu'au jour où celui-ci, confiant et sans crainte, puisque les torts sont de son côté, introduit chez lui un ami dangereux, qui a nom Sainte-Croix. La famille est dès lors constituée par cette trinité que notre théâtre moderne a cru devoir nous servir, comme dernier cri pourtant répété par de lointains échos.

Le mari, facile, supporte bien la chose; mais la marquise avait compté sans l'intransigeance de son père, le lieutenant civil, dont les mœurs plus saines se refusent aux compromis. Grâce à lui, Sainte-Croix est bientôt à la Bastille, d'où il sortira pour retrouver l'amour et chercher la vengeance. Il est le compère de tous ceux qui croyaient plus facile, à l'époque, de trouver la fortune au fond d'un creuset, en découvrant la pierre philosophale, que de la conquérir par de plus âpres travaux. Aussi ses tendances alchimistes l'ont-elles mis en contact avec un homme versé dans cette science, dont le nom eut pu passer plus sainement à l'histoire. L'étudiant qui apprend sa chimie,— il en est encore, dit-on,— se doute fort peu en cherchant la formule du sel de Glaser ou sulfate de potasse, que ce grand ancêtre fut le fournisseur de Sainte-Croix et de madame de Brinvilliers. C'est pourtant chez lui, (1) que la jolie marquise et son bel ami puisaient, dans l'arrière boutique du

(1) Funck-Brentano, *loc. cit.*

pharmacien en renom, ce qu'ils appelaient simplement «les recettes de Glaser» et ce qui devint plus tard la «poudre de succession». Ce n'était en somme que de l'arsenic, auquel se mêlait, paraît-il, un peu de vitriol et du venin de crapaud.

C'est de cette officine que la marquise, sous des airs de petite sainte (1), se dirige sans frémir vers les salles d'hôpitaux où elle veut éprouver le bon effet de ses poisons. Les malades qu'elle fréquente succombent rapidement, et en possession de son arme, elle va pouvoir exécuter ses projets. Son père, déjà souffrant, réclame ses services; elle s'y rend avec grâce, et lentement, pour ne pas éveiller les soupçons, elle réussit en huit mois, sans provoquer l'attention, à amener l'issue fatale, après avoir administré plus de trente fois la terrible recette (2).

Débarrassée de ce gardien sévère, tyrannique, à son sens, au même titre que les parents mis en scène par Molière, désormais libre, elle va de ce jour vivre sa vie qui n'est pas des plus édifiantes. Mais bientôt, sa fortune rapidement dissipée par ses nouvelles exigences, sa situation nécessite de nouveaux expédients. Ses deux frères seront de trop faciles victimes, qu'un laquais, nommé La Chaussé, exécutera sous ses ordres en quelques mois, par une attention de chaque jour qui se prodigue de la table au lit du malade.

(1) Funck-Brentano, *loc. cit.*

(2) Funck-Brentano, *loc. cit.*

Là encore, se servant des mêmes procédés, les succès furent lents à venir et les tentatives durent se multiplier. Les faits parurent même suspects à la mort du plus jeune, et médecins et experts conclurent à l'empoisonnement, sans qu'il fut possible de trouver le coupable, la justice restant interdite, comme la science, devant la durée chronique de ces maladies étranges (1).

Entre temps, la *chère* femme fit à plusieurs reprises, sur tous les siens, des essais qu'elle ne put, par bonté de cœur, se décider à mener à bonne fin. Son mari et sa fille, sa sœur même, trouvèrent grâce. Sa grande âme l'amenait à leur fournir, après le crime, des contrepoisons efficaces. Elle agissait de même pour sa propre personne, et allait à certains moments jusqu'à dévoiler ses secrets à quelques intimes, quitte à les faire disparaître le jour où elle croyait s'être trop compromise (2).

Son mari, du reste, accepte tout, comme au premier jour, avec une complaisance qui ne peut manquer de désarmer la main criminelle, tout en laissant au pauvre homme des craintes folles et des terreurs justifiées.

Les choses en étaient là, et tout semblait au mieux, quand par malheur Sainte-Croix mourut criblé de dettes, ce qui provoqua l'apposition des scellés à son

(1) Funck-Brentano, *loc. cit.*

(2) Funck-Brentano, *loc. cit.*

domicile (1). Or, comme dans tous les contes originaux, il se trouva chez lui une fameuse cassette fort compromettante, contenant et des documents, et des poisons, et des lettres de madame la marquise, et des billets non encore payés, exigés, de sa trop confiante amie, par le triste personnage. Les événements avaient été trop rapides pour que la Brinvilliers put retirer le tout de la circulation. Elle crut plus prudent d'aller chercher, en Angleterre d'abord, puis en Belgique, une retraite plus sûre.

L'examen des pièces et les déclarations de La Chaussé, bientôt appréhendé, mis à la torture aux brodequins, et avouant et ses crimes et ceux de la marquise, complétèrent la preuve. Celui-ci fut exécuté, en mars 1673, et trois ans plus tard, la marquise, à son tour arrêtée à Liège, subissait son procès. Trouvée coupable, condamnée à l'amende honorable, à la torture à l'eau, à la décapitation et au bûcher, cette femme dépravée eut cependant un sursaut; sa conscience sembla se réveiller soudain, et les principes du jeune âge, purent renaître dans une âme aussi vile, à l'appel d'un homme admirable, le Père Pirot (2). La conversion fut telle, que l'on se pressait autour du bûcher pour recueillir ses cendres. Le 17 juillet 1676, le drame était au complet, et madame de Sévigné pouvait écrire à madame de Grignan (3): «Enfin

(1) Funck-Brentano, *loc. cit.*

(2) Funck-Brentano, *loc. cit.*

(3) Mme de Sévigné, *Lettres*.

c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air: son pauvre petit corps a été jeté après l'exécution dans un fort grand feu, et les cendres au vent; de sorte que nous la respirons et que, par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tout étonnés.»

L'«humeur empoisonnante» existait, et dès septembre 1677, un billet trouvé dans l'église des Jésuites, allait mettre en scène tout un monde de ces terribles mégères (1). L'association criminelle la plus complète qui soit, à côté de laquelle ne sont rien les bandes d'un Bonnot moderne, et les groupes d'apaches cambrioleurs, allait être dépistée. Cette fois, c'est dans l'ancre des sorcières qu'il faut aller directement.

« Une femme à Paris faisait la Pythonisse »,

a dit La Fontaine dans *les Devineries*, et chez elle toute la haute société, la bourgeoisie et le peuple vont venir tour à tour consulter les oracles, chercher des talismans, et surtout des poisons. La Voisin domine cette autre mise en scène, entourée de dignes compagnes, la Filastre, Marie Bosse et la Vigoureux, qui, dans tous les milieux, sèment leur œuvre de mort.

Le billet dénonciateur amena successivement l'arrestation d'une bande de faux monnayeurs, celle des sorcières, puis enfin celle d'un groupe important

(1) P. Clément, *loc. cit.*

d'alchimistes. Et tout ce joli monde, constituant dans l'ensemble une véritable cour des miracles de la criminalité, mit au jour la plus savante organisation du vice qui fut jamais. Sorcières, faux monnayeurs et alchimistes n'étaient en somme que d'honnêtes appellations, sous le couvert desquelles se dissimulaient mal l'empoisonneur et la faiseuse d'anges. Il ne faudrait pas croire cependant que tous ces criminels, comme on a voulu le dire, ne tuaient que pour le plaisir de voir palpiter les victimes. Non, c'est plus loin qu'il faut en chercher les raisons. L'intérêt marque toujours les actes des hommes, et s'il est un principe méconnu de tous les âges, c'est bien celui qui règne encore, sans être mieux compris : « Ni l'or ni les grandeurs ne nous rendent heureux. »

Monter, monter toujours, quitte à tomber plus bas, voilà le mobile de tout acte purement humain ! Ce fut celui d'hier, il prévaut aujourd'hui et régnera demain. Aussi doit-on y voir la cause première de ce débordement de hontes, de débauches et de crimes. La Voisin, comme toute sa clientèle, l'avoua avec candeur et sans forfanterie. Pour être aujourd'hui moins cruelles et plus dignes, nos voyantes modernes et nos *tireuses de cartes*, qui s'enrichissent encore de la bêtise humaine, n'en ont pas moins sous une forme atténué, perpétué l'espèce dégénérée des sorcières du XVIIe siècle. Les mœurs plus policées ternissent leur influence, mais elles portent le cachet, ces diseuses que consultent les concierges de Bal-

zac (1) ou les grandes dames et les bourgeoises de notre sceptique XXe siècle. Elles ont seulement perdu, par un transformisme fort appréciable, l'horreur passée.

C'est aux confins de Paris, dans le nouveau quartier Bonne-Nouvelle, qui touche aujourd'hui aux boulevards, que la triste descendante des Canidia, des Locustes et des Toffana avait établi, en chaumière, son antre très couru. C'est là qu'elle put régner sur la ville enfiévrée de l'éclat du moment; là qu'elle put saluer les plus grands noms de France; là qu'elle sacrifia plus de deux mille enfants, qu'elle fournit aux clients ses conseils néfastes, ses recettes funestes. C'est de là toujours qu'elle put atteindre jusqu'aux marches du trône, pour retomber ensuite dans les flammes du bûcher.

Ses fervents, du reste, ne se recrutent pas dans la plus basse pègre qui l'entoure. Pendant de longues années, on y voit accourir des présidentes de tribunal, une madame Leféron, une maréchale La Ferté, une marquise d'Alluye, une princesse de Tingry, des comtesses de Polignac et des duchesses de Vitry et de Vivonne, en même temps que s'y pressent les sœurs Mancini, l'une duchesse de Bouillon, l'autre la fameuse Olympe, comtesse de Soissons (2). Puis, avec les grandes dames, toute la bourgeoisie, une amie de

(1) Balzac, *Le Cousin Pons*.

(2) Funck-Brentano, *loc. cit.*

Racine (1), une autre de Molière, croisant sur le seuil le duc de Vendôme et madame de Montespan, pendant que le grand tragique écrit, peut-être pas sans arrière-pensée, Britannicus et Mithridate, et que Poquelin ridiculise les devins dans *les Amants magnifiques*.

Pareille société où fréquentent encore les princes de l'alchimie, va chercher dans ce taudis ce que sera demain et comment l'établir, ce que sera demain et comment l'avancer, ce que sera demain et comment le grandir. On y vient pour hâter la mort d'un époux, pour chercher l'amitié de quelqu'un, pour capter l'attention, chasser une rivale, refaire sa fortune. Et l'on repart sans honte, emportant la recette qui empoisonne une chemise, un bouquet que l'on croit tout-puissant, une écuelle dans laquelle un crapaud tout gorgé d'arsenic vient à peine de crever. Il suffira ensuite, pour réaliser l'oracle, de compléter l'œuvre soit avec des poudres ou des liquides proprement administrés, arsenic toujours, ciguë et mandragore, drastiques et opium (2), donnés, sous couvert de médicaments, nécessaires pour guérir les troubles suscités par la première tentative.

Aussi, quand le jour se fait sur ce sombre enfer, rien ne peut contenir la surprise et l'étonnement, la terreur et l'indignation. Un tribunal spécial, la fameuse

(1) Dr Lequé, *Médecins et empoisonneurs au XVII^e siècle*.

(2) L. Nass, *Les empoisonnements sous Louis XIV.*

Chambre ardente, est dès lors institué. Bientôt, cependant, les accusations portées deviennent de plus en plus compromettantes; trop de gens sont touchés, trop de noms vont sortir, trop de taches vont souiller trop de noblesse! Louis XIV s'énervé, cent quarante-sept prisonniers à Vincennes et à la Bastille semblent devoir impliquer dans l'affaire tout ce que la France compte de grands. La Voisin et ses compagnes ont été exécutées, d'autres expulsées du royaume, d'autres sont aux galères, tel ce sieur de Blessis, intime de la sorcière, qui n'a pu, faute d'argent, s'y faire remplacer par un Turc (1). Le roi suspend la *Chambre ardente* à l'automne de 1680.

Colbert, dans un grand geste lui conseille de déporter au Canada ceux qui ne sont pas encore jugés (2), mais, heureusement pour nous, ce projet n'est pas mis à exécution. Les empoisonneurs n'émigrent pas, leur souvenir seul vient jusqu'à nos rives dans des chansons du temps, que nous transmet la tradition orale, et que mon bon ami M. Marius Barbeau a bien voulu me permettre de vous communiquer. Celle-ci, par exemple, recueillie par lui aux Éboulements, nous montre combien ces crimes étaient alors connus. Elle s'intitule: *Quand le roi entre dans Paris...*

(1) P. Clément, *loc. cit.*

(2) P. Clément, *loc. cit.*

QUAND LE ROI ENTRE DANS PARIS (1)

1

Quand le roi *entrit* dans Paris, (*bis*)
Salua tout(es) ces dames.
La première qu'il a saluée, (*bis*)
Elle lui a ravi l'âme.

2

«Marquis! t[u] es plus heureux qu'un roi
D'avoir une si jolie femme.
Ah! voudrais-tu pour mon argent
Que je [gagne son petit cœur]?»

3

«La belle! si tu voulais m'aimer
Je te ferais richesse.
De tout mon or et mon argent
T[u] en serais la maîtresse.»

4

«Sire! cela ne m'appartient pas
[Mais bien plutôt] à la reine.
J'estimerai mieux cent fois mourir
Que tous les trésors de prix.»

5

Le roi l'a prise, l'*at* ammenée
Dans sa plus haute chambre.
Ah! tout le long de l'escalier
La marquise n'a fait que pleurer.

(1) Recueillie par C.-M. Barbeau, en juillet 1916, de Mme Mathilde Audet, des Éboulements (Quai). Mme Audet est née Mathilde Gauthier, à Saint-Irénée; elle a 53 ans. Elle apprit cette ballade quand elle était toute jeune, de sa vieille grand-mère, Geneviève Tremblay, née aux Éboulements.

6

La reine lui [fit] faire un bouquet
De trois roses jolies;
Et la senteur de ce bouquet
Fit mourir la marquise.

7

Le roi lui [donna] un tombeau
D'[orme] et d'[acajou]
Il fit écrire sur ce tombeau
Le nom de la marquise.

Ou cette autre qui nous vient de Saint-Irénée et dans laquelle se retrouvent à côté des mœurs de la *haute* que nous venons de voir, les mœurs populaires, qu'elle vient illustrer:

ROSSIGNOL DU BOIS JOLI (1)

1

— Rossignol du bois joli,
Mais enseigne-moi donc (*bis*),
Enseigne-moi [du] poison,
Mais pour empoisonner (*bis*),

2

Pour empoisonner mon mari
Qui est jaloux de moi (*bis*).
— Là-haut, dedans la forêt
Mais vous en trouverez (*bis*).

(1) Recueillie par C.-M. Barbeau de Mme Aimé Simard, de Saint-Irénée (Charlevoix), en juillet 1916. Mme Simard, âgée de plus de 38 ans, apprit cette chanson de sa mère, quand elle était petite fille. Sa mère était Philomène Gagnon, née à la Malbaie.

3

La tête d'un serpent méchant
Mais vous en pilerez (*bis*).
Quand votr[e] mari arrivera,
Une grande soif il aura (*bis*.)

4

Il vous dira: «Ma bonne dame
Donnez-moi donc de l'eau (*bis*).»
Vous lui direz: «Mon cher mari,
C[e n']est pas de l'eau qu'il vous faut,
[Mais] c'est du vin [au lieu de l'eau].»

5

A mesure qu'il en buvait
Le vin [dans son verre] noircissait.
Mais le vin [y] noircissait.
L'enfant qu[i] était dans le berceau
[Son père il] avertissait (*bis*).

6

— Papa, papa, n'en buvez pas !
Car ça vous ferait mourir (*bis*).
— [Pour moi] la mort, *vrai*, y passai
La grande soif que j'avais,
Mais grande soif que j'avais !

Nous avons eu, heureusement pour nous, la chanson sans les criminels (1), et les tristes sires durent à leur tour comparaître devant la chambre de l'arsenal, dont les séances furent reprises en 1681 pour se

(1) Peut-être faudrait-il mentionner cependant la Corriveau, illustre descendante, chez nous, des sorcières de là-bas, à laquelle Kirby, dans son roman du *Chien d'Or*, attribue des relations très directes avec la marquise de Brinvilliers, non sans à-propos.

terminer en 1682. «Vous recherchez les gueux, s'était écrié un des accusés, on doit rechercher plus haut (1)».

On n'osa cependant trop fouiller la conscience des lions, et l'incident fournit à La Fontaine maints bons mots de ses *Animaux malades de la peste*. Le dernier acte est joué de ce que Funck-Brentano a si bien intitulé *le Drame des poisons*. La pauvre peinture que nous venons d'en faire n'est du reste que l'esquisse de ce vaste incident de l'histoire, qu'il a si bien raconté.

La réaction se faisait. De ces coulisses du mélo, la transition, petit à petit, allait tirer les petits soupers Louis XV et la comédie légère. Les philosophes allaient surgir, préparant à leur tour une nouvelle forme de criminalité, qui viendrait éclore à la Révolution. Aussi, ne trouve-t-on guère, à travers le XVIIe siècle, qu'une empoisonneuse dont le nom puisse dignement figurer à côté de ces monstres qui un siècle auparavant illustraient la chronique judiciaire. C'est une femme Suard, non pas celle dont le salon brillant réunissait déjà et Condorcet et Diderot et La Harpe et Voltaire, et dont le cœur recélait, dit ce dernier, une édition corrigée de ses œuvres. Non, le crime d'empoisonnement est déjà plus démocratisé; l'empoisonneuse du même nom, criminelle vulgaire, qui devient moins intéressante,

(1) Funck-Brentano, *loc. cit.*

exerçait son métier à faire périr par l'opium très grand nombre d'enfants (1).

Puis, voilà l'histoire qui, un jour, se concentre et ne veut avoir d'attaches que sur un seul; Napoléon apparaît! Il serait incomplet si, dans les drames de l'histoire, il eût négligé celui-là. Dès le départ pour la campagne de Russie, il a demandé à son médecin un toxique puissant qui puisse, le cas échéant, lui éviter les ennuis d'un revers de fortune. Le baron Yvan s'est d'abord refusé, pour ne pas subir à son tour la triste et fausse réputation du médecin d'Alexandre. Mais les désirs du maître sont des ordres, auxquels il fait mieux ne pas surseoir, et, forcé d'agir, Yvan prépare une poudre peu active de belladone et d'ellébore, que l'empereur désormais porte sur lui, dans un simple sachet d'abord, puis plus tard en un médaillon, qui se perdit à son tour. L'incident semblait oublié, lorsque dans la nuit du 14 mars 1814, après l'abdication, Roustan bouleversé, éveille tous les hôtes de Fontainebleau. L'empereur, assis sur son lit, est trouvé haletant, un verre à la main, et s'écrie en voyant son médecin: «Le poison que tu m'as donné ne produit pas d'effet (2) . . . »

Terrassé en présence des maréchaux et entendant Bonaparte causer de son empoisonnement, Yvan, effrayé, se sachant innocent, mais affolé par le mot qui l'accuse, ne trouve rien de mieux que d'enfour-

(1) L. Nass, *loc. cit.*

(2) *Chronique Médicale.*

cher un cheval et de fuir le château. Lorsque, calmé, il voulut regrettant cette folie, retrouver Napoléon, qu'il ne se pardonna jamais d'avoir quitté, il était trop tard : l'empereur n'était point mort, mais il n'était déjà plus l'empereur.

Deux ans après, à Sainte-Hélène, oubliant le mot qu'il avait jadis prononcé : « Ne m'étant pas donné la vie, je ne me l'ôterai pas, » il propose à Gourgaud et à Bertrand de se donner la mort, en s'enfermant avec un réchaud de charbon de bois (1), procédé plus moderne, mais auquel on n'eut pas recours.

De cette heure, le poison passe définitivement de l'histoire dans la criminalité plus banale. La transformation s'est complétée, tout se démocratise, le vice comme le reste. Ce n'est plus dans l'histoire qu'on pourra le découvrir, ni même parfois dans la légende ; il faudra aller le dépister dans les prisons et au tribunal, où il se sera réfugié de lui-même, avec ses adeptes, du reste moins nombreux.

C'est que bien des changements se sont effectués de toutes parts. La législation s'est affirmée, la science surtout s'est dévoilée et, en aidant au progrès, a contribué pour sa part à faire reculer le crime. Dès le XVIIe siècle, on avait utilisé l'analyse de la drogue, l'étude de la maladie et l'autopsie du cadavre. Mais rien n'était à point. Au XIXe siècle, au contraire, la médecine a mûri. La chimie triomphe, la clinique domine, l'anatomie pathologique reconnaît déjà les

(1) *Chronique Médicale.*

lésions. Gay Lussac et Lavoisier ont éclairé la première, Orfila et Straus, dans le domaine spécial de la médecine légale, ont ouvert les horizons, et créé les méthodes qui vont dépister, au plus profond de l'organisme, les moindres traces des poisons de tout ordre. La clinique a passé de l'étude générale à l'appréciation des symptômes locaux, et, grâce à Laënnec et aux maîtres qui suivent, elle a permis le classement des maladies et leur diagnostic précis. L'autopsie a confirmé les lésions correspondantes, et délimité les raisons dominantes de la mort naturelle, en même temps qu'elle spécifiait les caractères particuliers à chaque cas de mort violente, et rendait reconnaissable cette *fin à échéance fixe*, dont on avait tant abusé sous le manteau de la magie. La physiologie, avec Claude Bernard, en précisant les fonctions, a précisé les rôles et expliqué le rouage organique.

La moralité enfin, mieux assise, la religion comprise, plus en accord avec la raison dont elle ne peut se départir, ont mis le dernier poli sur un monde nouveau.

Aussi, les criminels, traqués de toutes parts, ont-ils un champ d'action de plus en plus limité, où la vertu les poursuit et substitue au remord, lorsqu'il ne peut naître, une crainte salutaire. Par suite, et forcément, le crime n'est plus le même; l'empoisonnement surtout, bien que fréquent encore, semble déjà d'un autre âge. Un Desrues, même étudié par Alexandre Dumas, une madame Lafarge, quel que soit l'intérêt qui s'attache à son nom, quel que soit le mystère

qui entoure la mort de son mari, malgré les discussions que suscitent au procès Orfila et Raspail, ne sont que des empoisonneurs du plus pauvre modèle, dignes d'un intérêt plutôt transitoire. Il est vrai de dire que madame Lafarge représente tout de même, dans le groupe moderne, ce type de l'amorale versant plus tard dans un mysticisme qui couvre de son aile ses années de détention (1). Mariée sur le tard, lorsqu'elle envoie un gâteau à son mari de passage à Paris, elle n'en est pas à ses premières armes (2). Elle a déjà eu avec la police de sérieuses difficultés. Il y a dans sa vie une *histoire du collier*, vol mystérieux de bijoux chez une trop confiante amie (3). Et ce vol et cet empoisonnement, joints à la renommée que lui vaut sa réputation de menteuse de ses jeunes années, suffisent à la caractériser.

Les poisons, cependant, ont fort peu varié, et malgré la connaissance des alcaloïdes puissants qui laissent bien loin en arrière tous les produits employés, l'arsenic garde toujours le premier rang, sur la liste qui s'étend un peu plus. Lorsque le peuple se convaincra par lui-même de la facilité relative de la recherche des uns et des autres, qui ne laisse plus impuni le crime le plus mystérieux, grâce aux données nouvelles, le poison peu à peu disparaîtra, laissant la place à des armes plus brutales, mais aussi moins lâches, parce que moins cachées. En attendant, on

(1) *Chronique Médicale*.

(2) *L'affaire Lafarge*, L. Malouvier, Thèse Paris.

(3) Louis André, *Madame Lafarge voleuse de diamants*.

voit encore une petite Bretonne, Hélène Jagado, empoisonnant en dix-sept ans trente personnes par l'arsenic; des allemandes, Gottfried, Ursinus et Zwansiger se servant du même produit; une femme Van der Linden, utilisant cent deux fois le même procédé pour faire vingt-sept victimes (1). Et cela, pour ne citer que les classiques. Le poison jusque-là est resté l'arme féminine, qu'osait encore préconiser hier un groupe de suffragettes retardataires, pour qui le geste d'un revolver semble avoir passé inaperçu.

Mais entre le criminel d'hier et celui d'aujourd'hui, tout un monde a passé, qui, fait de données complexes, s'appelle la civilisation. Les dirigeants ont peut-être cherché dans un autre ordre d'idées l'expression des passions qui ne peuvent s'éteindre, ils ont cédé le pas, dans le crime brutal, aux rebuts sociaux qui ne sont pas encore pénétrés par une saine éducation. Ils se sont laissé remplacer par tous ces éclopés que des tares diverses, entretenues par une ignorance voulue, ou plus souvent par une formation faussée, ont laissés au ruisseau.

Au réveil de ce long cauchemar, qui embrasse l'histoire, et où nous avons vu défiler, se bousculant dans leur avance, les criminels de tous les siècles, pantins tragiques au masque sinistre ou à la noire cagoule, quel soulagement et quelle douceur, de se retrouver au milieu d'un salon où le féminisme de bon

(1) Vibert, *Toxicologie*.

aloï est venu apporter la vie saine d'un siècle qui, pourtant, a ses faux pas.

Comme il se dégage bien alors le rôle important de cette psychologie féminine façonnée dans le passé par les mœurs et la société, l'éducation et l'instruction, pour aboutir à l'être de douceur et de charme qui triomphe aujourd'hui, mieux compris et plus libre ! Comme il ressort nettement que ce cœur si vrai, si sensible et si bon, faussé, durci et rendu mauvais par l'acte de l'homme seul, ne peut que revenir à son état normal, le jour où chacun, comprenant son devoir, saura également le remplir sans qu'un sexe l'emporte par la domination ! Comme elle s'éclaire d'un éclat plus brillant, d'une lumière plus vive, d'un rayonnement divin, l'importance désormais acquise à l'action féminine dans notre société ! Car c'est à vous, mesdames, que revient, de droit et de fait, le geste sauveur, qui, par les sentiers difficiles, vous fera tendre la main au criminel, au dévoyé mieux compris, que votre cœur seul pourra toucher, transformer et sauver. Penchées sur ces douleurs, contre lesquelles vous savez lutter par le mot qui console et le geste qui allège, vous poursuivrez ici votre idéal. Car le crime est bien, de cette douleur humaine, la manifestation la plus complète, puisqu'elle est à la fois morale et physique. Nouvelles infirmières des âmes, vous traiterez les consciences comme vous savez panser les plaies.





DES SOMMETS DU DJURJURA AUX COL- LINES DE CARTHAGE ⁽¹⁾

Mesdames, Messieurs,

Bien peu discutent aujourd'hui le charme des voyages! Quelques esprits chagrins, atrabilaires et casaniers y trouvent évidemment un *grand dérangement*, auquel leurs habitudes étroites, confinées et confites d'hibernants endurcis ne peuvent s'acclimater. Mais, en général, on s'accorde sur ce point qu'«aujourd'hui comme hier et bien moins que demain» le voyage est encore le meilleur système de ventilation de l'esprit, que l'hirondelle de La Fontaine avait déjà saisi, si son pigeon, d'autre part, admettait tous les charmes du retour.

Il devient en effet difficile, comme le signalait dernièrement si bien M. du Roure à Toronto, d'être le parfait honnête homme du XVII^e siècle, dans la vie encombrée que mènent les humains du XX^e. Dans

(1) Conférence donnée à l'Institut Canadien de Québec, le 23 novembre 1923, et au Cercle littéraire de Montmagny.

le chaos accumulé des sciences et des lettres qui s'amoncellent d'âge en âge, comment peut-on rêver à l'Encyclopédie ? On n'a rien trouvé de mieux que la spécialisation outrancière, pour parer à l'ignorance, et la néfaste standardisation viendra demain limiter encore les frontières du savoir, pour établir plus sûrement l'ennui dans l'uniformité.

Dans le fatras de cette vie intense, si vous réussissez à détourner un moment vos pas, à traverser des sentiers nouveaux, que d'horizons vous pourrez embrasser qui tempéreront votre nationalisme, sans toutefois vous pousser à entonner les chants néfastes de l'Internationale. Si vous n'êtes pas encore un honnête homme complet, du moins pourrez-vous espérer, au retour, avoir varié vos études, élargi votre domaine, sensibilisé votre entendement, meublé et paré votre avenir de souvenirs divers, qui n'auront de comparable dans vos réminiscences, que le charme qui remonte du passé à la lecture de *Trente ans de Paris*, de *la vie de Bohème* ou du *Bon Temps*.

C'est au point qu'on finit par se demander ce qui vaut le mieux dans le voyage: sa préparation, son exécution, ou le retour. Car toutes ces phases se valent en somme.

Cependant parmi les situations embarrassantes qu'il crée, il me semble, pour ma part, qu'il en est de terribles. Et entre toutes, je me garderais de mentionner le départ, les paquebots, les chemins de fer, les hôtels, les pourboires, les bagages, les douanes ou

les passeports, voire même cette détestable différence des mœurs et des coutumes et l'isolement de la terre étrangère, faits qui brisent et meurtrissent le voyageur, en le froissant dans ses idées et sa tranquillité, ses habitudes et sa nonchalance. Non, ce qui m'effraie, c'est l'aimable journaliste qui vous cueille au débarcadère et vous demande simplement vos impressions, en deux mots, sur la conférence de Gênes, le péril jaune ou le bolchévisme, vous fait dire, malgré vous, que vous avez dîné avec le président de la République, passé la soirée au Vatican, ou couché chez le grand Turc. Ce qui m'angoisse, ce sont les amis chers que vous abordez avec joie et sans défiance, et qui vous lancent sans répit le traditionnel «parlez-nous de votre voyage», auquel vous ne trouvez à répondre que par des observations météorologiques, ou des oui ou des non dépourvus de tout esprit imaginaire. Ce qui me tourmente, c'est le critique qui déplore déjà les faussetés que vous direz demain, justement convaincu, du reste, des ignorances où vous êtes d'un pays où vous ne fîtes que passer. C'est que voyez-vous, mesdames et messieurs, les découvreurs, grands et petits, ont un peu gâché les récits de voyage. Les premiers, en faisant trop bien voir ce qu'ils avaient conquis, grâce à leurs qualités maîtresses, les seconds, en croyant avoir compris ce que, trop souvent, ils n'ont même pas entrevu, en forgeant, dans leurs conclusions, du particulier au général, des types uniques avec les individus qu'ils

ont croisés, en faussant même la géographie et l'histoire.

Aussi n'est-ce pas sans crainte que je voudrais flâner avec vous des sommets du Djurdjura aux collines de Carthage, n'ayant rien à vous apporter des observations d'un Roosevelt dans la brousse, de la découverte macabre d'un pharaon, si jeune soit-il, ou de la traversée du Sahara en auto-chenille, puisque, même au XIVE siècle, on pénétrait volontiers jusqu'à Tombouctou sans M. Citroën (1). Je m'excuse à l'avance du décousu forcé d'une telle randonnée, dont il ne vous restera, malheureusement, que la vision confuse que procurent ces photographies prises en plein vol, pour couvrir un plus vaste champ.

Nous ne parlerons pas de l'hospitalité des rives africaines; toutes les rives ont du charme, lorsqu'elles vous permettent de mettre pied à terre. Mais lorsque d'Alger, ou plus exactement de Maison-Carrée, où des hommes admirables vous ont déjà renseigné sur le pays, vous commencez l'ascension de ces contreforts du Djurdjura qui vous mèneront au pays kabyle, vous vous rendez compte déjà que vous marchez vers un monde inconnu.

Encore quelques vignobles, mais qui n'ont plus l'étendue de ceux des côteaux de l'Harech, quelques palmiers qui s'espacent dans la vallée de la Mitidja, puis c'est le terrain montagneux, moins fertile, de la

(1) Ch. de la Roncière, «De Paris à Tombouctou au temps de Louis XI», *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1923.

Kabylie. Mais quelle région vallonnée, coupée d'oueds asséchés, et formée de coteaux sans hauteur, mais d'une belle ondulation. Cette voie où souffle le siroco vous mène jusqu'à la petite ville de Tizi-Ouzou, encaissée dans la montagne. De ce point, toute la contrée, que nous ferons en auto sera une des plus accidentées que l'on puisse rêver. C'est du reste ce qui donne au pays son cachet, ce qui en a compliqué la conquête, ce qui conserve à ces descendants de la race berbère leur caractère et leurs mœurs. De la grande à la petite Kabylie, que nous allons parcourir, les détails du paysage pourront changer, la vie ne diffèrera guère des majestueuses montagnes de l'une aux vastes forêts de l'autre. A parcourir ces monts et ces plaines où nous cheminons pendant quatre jours, nul ne peut supposer qu'il s'y trouve un millier de villages peut-être, ayant chacun une population dense et grouillante, dont on n'a nulle idée au passage. Dans la diligence automobile qui nous conduit de Tizi-Ouzou à Fort-National, un jeune zouave, qui a fait la guerre et rentre un moment dans sa famille, nous fait admirer le pays et nous indique ces villages dont plusieurs nous échapperaient sans lui.

C'est d'abord une vaste route en plaine, garnie de figuiers et d'oliviers, grande culture du pays, où rien à peu près n'est sacrifié à la prairie. Puis commence la montée dans les chemins à flanc de montagne, construits, après la conquête, par les troupes du génie.

Quelles routes merveilleuses autant qu'effarantes, longeant le gouffre qu'elles surplombent et la muraille de granit qui les borde, se superposant sans cesse jusque sur les sommets, où elles courent sur les crêtes, nous laissant suspendus dans le vide, de virage en virage. Sur tout le parcours, sur chaque pic, un village en nid d'aigle, formé d'un amas de gourbis en terre, maisonnettes couvertes de tuiles rouges, prenant, suivant l'éclairage, des tons fauves qui se confondent avec l'ocre du sol, ou formant des taches jaunâtres saillantes, s'étageant sur la pente. C'est le village kabyle, type que nous rencontrerons jusqu'à Sétif. De montée en montée, nous atteignons ainsi Fort-National, qui domine le pays et a servi à le pacifier. De sa citadelle, on peut bombarder de toutes parts, et en la construisant, on a, disent les indigènes, planté un clou au cœur de la Kabylie, dont il importait de calmer les ardeurs belliqueuses, raison d'être de cet isolement sur les cimes où les familles et les tribus se défendaient plus facilement. Nous irons de là, par les mêmes routes, jusqu'à Beni-Mangallet, vivre quelques heures de la vie du pays, et pénétrer plus avant dans l'intimité de ce peuple, si distinct de l'arabe plus connu.

Descendants de cette race berbère que l'on retrouve encore au désert et au Maroc sous des noms différents, les Kabyles, en leurs mœurs naïves, nous fournissent les visions reculées des peuples primitifs. D'aspect remarquablement éveillé et d'intelligence

précoce, l'indigène vit, dans son pauvre pays, de la culture possible en montagne, mais émigre facilement. C'est ainsi qu'où nous sommes, nombre d'hommes sont à travailler en France, laissant la femme aux soins des figuiers et de la famille. Cette femme, du reste, est habituée au travail, qui ne se limite pas aux soins du ménage et à la cuisson du couscous national. Elle va, pieds nus, par les sentiers et les ravins, reconstituant dans le paysage des images de Rébecca au puits, lorsque vous la voyez s'éloigner, une amphore sur la tête et les poings sur la hanche, ou le bras retenant à l'épaule la large cruche de grès rouge. Elle chemine, un poupon sur le dos, des fagots sur ses cheveux noirs, portant toute la charge, tandis que l'homme s'éloigne au trot lent d'un ânon plus petit que lui. Aussi, belle quelquefois lorsqu'on l'aperçoit au début de sa carrière, combien elle est fanée déjà à vingt-cinq ou trente ans, au point qu'on peut à peine lui donner un âge. Mais plus libre que sa compagne arabe, elle passe dévoilée, moins trompeuse, couverte de tissus hauts en couleur qui l'habillent avec ampleur, parée de voiles brillants, chargée de bijoux d'argent ciselé garnis de pierreries, pendentifs larges et massifs, colliers, boucles d'oreilles, bracelets nombreux et divers. C'est sa dot qu'elle exhibe tôt, dès que, filette, elle songe au mariage prochain. Nous sommes là depuis quelques heures seulement, essayant de nous faire l'œil au paysage qui nous entoure. Des flâneurs qui

nous tiennent compagnie nous renseignent sur le fonctionnement municipal des douars kabyles constitués de douze à quinze villages sous la conduite d'un caïd. Ils énumèrent les industries du pays: fabriques de poteries, de bijoux, d'armes ou de bois travaillé, suivant les tribus. Nous retrouvons chez ces grands enfants une curiosité très en éveil qui les rapproche du voyageur. Étant donné le milieu où nous sommes, à l'hospitalière maison des Pères Blancs, ils sont en confiance, et ne craignent pas de se dévoiler, eux qui maintenant sont chrétiens. Nous écoutons les histoires de vendettas qui de famille en famille perpétuent le meurtre à la Corse. Nous sommes là, lorsque des cris de *you-you*, des sons de tam-tam, des coups de feu, se font entendre dans la montagne, venant à nous. C'est la chose la plus inattendue que nous puissions espérer: une noce kabyle. On est en train de conduire la fiancée de son village à la demeure de son mari, sur une des crêtes voisines, où elle restera enfermée pendant un mois de lune de miel. Le défilé commence pêle-mêle à nos pieds, au bas du tertre où s'élèvent la modeste *maison des pères* et l'humble chapelle du village chrétien. En tête, un âne qui porte un énorme coffret: c'est la dot; puis des Kabyles en burnous ou simple gandoura, coiffés du turban ou de la chechia; un second âne avec, dessus, une petite forme humaine, tout enveloppée, cachée dans des soieries multicolores, et dont on n'aperçoit pas la figure; en croupe, et la soutenant,

un parent. Derrière, suit la foule, musiciens, hommes armés tirant des salves au soleil couchant, criant et chantant en accompagnement aux femmes, sveltes dans leurs atours, qui roucoulent le perpétuel *you-you*. Le coup d'œil est charmant, incomparable; on ne peut rêver semblable couleur locale, qui esquisse toutes les fêtes du pays. Les cris, les coups de feu, le tam-tam, s'éloignent et longtemps encore on les entend se faire écho dans la montagne, pendant que la fumée de la poudre nous indique la direction prise dans le ravin, et que les derniers invités défilent entre les tombes et les épitaphes d'un cimetière musulman.

Quelle initiation aux visites du lendemain dans les gourbis encombrés de notre village, où nous surprisons, grâce à nos guides, le secret des portes closes, même chez ceux qui pourtant ont quitté l'islam pour le catholicisme. Là sont groupées les maisonnettes de terre, aux toits de tuile, que nous devinions hier sur les sommets. On y pénètre à travers une petite cour, dans une première pièce, où se retrouvent ensemble hommes, femmes, enfants et bêtes. La ménagère, accroupie sur la terre battue, prépare dans de larges plats de bois la semoule de blé ou d'orge qui, transformée en grains uniformes, va servir à préparer le couscous. D'autres l'ont déjà mis au feu, un petit feu de bois dans un trou du plancher; dessus, une marmite contenant la viande de mouton, des légumes et beaucoup de piment; sur le tout une casserole en

fonte trouée, par où la semoule va s'imbiber de vapeur. Peu ou pas de meubles, quelques escabeaux, une table; des rangées de piments et d'oignons sèchent au plafond. A côté, une autre pièce où l'on couche par terre, sur des nattes. Toutes semblables, ces demeures primitives laissent déverser vers l'ouvrier des Sœurs Blanches des fillettes, au joli minois, qui feront de bien beaux tapis, destinés à des luxes inconnus encore ici. Mais pourtant nous entrons bientôt chez un jeune avocat du barreau de Tunis, qui est parti du gourbi pour s'élever à la civilisation, et chez qui l'on retrouve, avec la plus cordiale hospitalité, les aspects modernes perdus au petit village de Beni-Mangallet.

Puis ce sont les vastes forêts de chêne-liège de l'Azasga, les vignes qui reparaissent dans la plaine de Bougie, les aspects incomparables d'une corniche sur la Méditerranée, et la course mouvementée à travers un pays minier des plus riches en minerai de fer, qui nous conduit aux beautés sauvages de Kerata et des gorges du Chabet-el-Akra. Un poste de Pères Blancs, toujours sur la hauteur, où sans relâche on initie les petits Kabyles à la culture moderne des neffles, des oranges, du raisin, des mandarines, des figues et des grenades, sans compter tous les légumes imaginables, nous ouvre de nouveau sa porte. Enfin, c'est la vaste plaine de Sétif, l'ancien grenier de l'Empire Romain, où la sécheresse d'aujourd'hui ne permet pas de juger de la fertilité d'antan, et où

cheminent des troupeaux de chèvres ou de moutons, des groupes d'indigènes rentrant du marché dans les lourds chariots, où un singe attaché sur le siège nous rappelle la faune de la région.

Nous avons traversé la Kabylie jusqu'à la limite des hauts plateaux, d'où nous descendons maintenant vers le désert, avec un avant-goût des aspects désolés.

Un souvenir nous revient de certains tableaux de *l'Atlantide*, à la vue de ces terres rocailleuses où le noir du basalte tranche encore sur le jaune des sables, où les touffes d'alfa remplacent déjà les luxuriantes végétations d'hier, et rappellent quelque chose de la lande bretonne légendaire, moins les ajoncs et les blés noirs. Partis, avant l'aurore, de la ville militaire de Sétif, où les troupes modernes semblent seulement s'être substituées, sans heurt, aux légions romaines millénaires, nous ressentons une chaleur douce encore qui a lentement remplacé le froid piquant, presque glacial, de la nuit. A l'horizon, comme sur les larges affiches multicolores des agences de tourisme, se dessinent les files sombres des caravanes, cheminant en rêve au pas cadencé des premiers chameaux au fond de tableau. Puis, voici de vastes lagunes d'eau saumâtre sans profondeur, perdues dans ces terres desséchées, comme si à deux pas se retrouvait le flot de la marée baissante. La montagne se dresse, elle s'ouvre en couloir; vous débouchez sur le désert, dans la passe d'El Kantara, sur la verte oasis du même nom.

Impression unique, qu'on ne saurait décrire avec plus d'intensité que dans les pages de *Garden of Allah*. C'est l'arrivée à Biskra, la certitude du déjà vu en rêve, ou dans un conte oriental. Sur la place, aux portes des *palaces*, qui malheureusement se substituent aux harems des caïds, des chameaux accroupis traduisent la nonchalance de la vie dans ces sables. Vous avancez sous les palmiers, dans les rues, par les squares, longeant des maisons basses, toutes blanches, ou de couleur vive, de lignes carrées, aux fenêtres closes; vous traversez des ruelles étroites; l'air est doux et moelleux, chaud sans être écrasant; au coucher du soleil par cette fin d'avril, la brise sera fraîche. C'est le Biskra moderne, la ville d'hiver, dont la saison est déjà terminée. Des guides vous assaillent, une population extraordinaire, Arabes toujours grand genre, même sous leurs haillons, nègres venus des régions tropicales, nomades cuits et recuits au soleil du Sahara, vous coudoie sans relâche. Voici encore les femmes: Oueds-Nails pour qui la saison de danse dans les cafés maures n'est pas encore terminée, accroupies aux portes entr'ouvertes, figure découverte, chargées de bijoux, et qui retourneront demain dans leur tribu, à l'oasis, si le rendement de l'année a suffi à leur constituer une dot qui leur permette de prendre mari; négresses, femmes de peine, femmes voilées de l'Islam, femmes berbères aux tatouages discrets de la face, femmes miséreuses et brisées, toutes esclaves et traînantes au pays du

soleil, où seules semblent libres et humaines et civilisées, quelques européennes de passage, ou seulement d'origine.

Cette première portion du Biskra des touristes a, malgré tout, un cachet de ville d'eau. Pénétrons dans la vieille ville aux confins de l'oasis, à l'orée des sables. Derrière les sombres murs de terre qui bordent les ruelles étroites, de toutes parts s'élancent les palmiers, les sveltes palmiers-dattiers aux troncs longs et dénudés, aux cîmes couvertes d'un feuillage frais et rafraîchissant, et si peu prodigues d'ombre. Un ruisseau sordide court le long de ces impasses où cheminent des aveugles, où se croisent quelques passants, où s'ébattent des enfants. Les maisons de terre battue s'alignent plus mystérieuses les unes que les autres, sans fenêtres, avec leurs étroites portes de bois qui s'entr'ouvrent à peine, leurs toits plats en terrasse, où l'on reste caché aux yeux indiscrets. Entrons dans l'une d'elles, où quatre ou cinq épouses du guide qui nous accompagne vous reçoivent timidement, pendant que vous examinez la cour infecte sur laquelle s'ouvrent quelques chambres nues et sombres. Elles nous suivent, s'intéressent à notre compagnon, un Père Blanc, qu'elles prennent pour un marabout, sont presque apprivoisées lorsque, avec les enfants et toute la famille, vous grimpez sur la terrasse, d'où votre regard pourra embrasser l'ensemble de la ville. Quels taudis à côté des gourbis kabyles, mais quelle vie chaude qui suinte de toute

cette terre glaise amoncelée, d'où émergent les humains et les bêtes !

On est loin, bien loin de la vie chère, et pourtant que de luxes sortent de ces contrées ! L'arrêt à une palmeraie nous donne une idée de la culture intensive des dattes, ce fruit merveilleux dont on ne compte plus les variétés, et qui mûrit tout confit dans son sucre. C'est à l'hôpital des Sœurs Blanches qu'une femme remarquable d'intelligence nous met au courant du détail de la culture, au milieu de ces palmiers où déjà les régimes se dessinent, pendant qu'un négrillon porte à chacun d'eux, au sommet, le pollen des palmiers mâles, pour assurer la fécondation. La datte est la grande culture, la fortune de l'oasis. Un régime de ces fruits pèse jusqu'à trente et quarante livres; on juge facilement de ce que peut rapporter une palmeraie importante, comptant quelques centaines d'arbres, sous lesquels, du reste, on réussit à faire pousser d'autres fruits et des légumes, et que l'on agrandit sans cesse, en prenant, au pied des palmiers femelles, les palmiers filles que l'on transplante. Quelle initiation à la culture, et tout à l'heure à l'ouvrier, quel aperçu sur l'industrie des tapis de haute laine, merveilles de tissage, que fabriquent des enfants !

Mais ne quittons pas ces lieux, sans pénétrer au désert, et nous plonger au passage dans sa sublime immensité. Évidemment, le touriste ne peut ressentir encore toute l'attraction qui s'en dégage ni la passion qu'il fait naître. Mais il comprend bientôt que

le désert provoque de l'émotion chez celui qui y séjourne, comme la mer attire le gabier. Je dois avouer cependant que je ne me sens aucun attrait pour le métier du bédouin ou du mousse.

Ce sont d'abord les dunes ondulées où l'on chemine, le sable à mi-jambe, l'œil cherchant au loin les rares oasis du large, le regard s'accrochant aux derniers versants de l'Aurès, à la terre de Biskra, que l'on vient de quitter et que regagnent quelques touristes balancés au tangage des chameaux. Puis, là-bas, très loin, l'oasis déjà perdue de Sidi-Okba, où vous retrouvez dans la vie grouillante et sale, la dernière prise de contact avec les humains, avant la haute mer. Dans la mosquée où repose le grand saint de l'Islam, Sidi-Okba, on voit tout de même des portes décorées d'aigles romains, et avant de monter au minaret, on nous montre une lampe donnée naguère par un académicien d'hier, M. Jonnart, qui de l'Islam est monté au Vatican et revenu à la vie civilisée. Un aveugle accroupi, dans un coin, récite à outrance des versets du Coran.

Nous ne ferons que citer pour mémoire les armées de mouches qui peuplent les boutiques, autour de ce faste de la mosquée, et qui s'étalent sur les gigots et les salaisons, les légumes, les épices et les fruits, au point de vous en cacher l'aspect. La propreté de l'oasis est fort douteuse et peu encourageante.

Autour de cet îlot que vous venez d'aborder, sur la plage immense se dessinent les sombres tentes des

nomades bivouaquant de ci de là, avec les troupeaux qui les suivent : ânes minuscules, chèvres laitières, chameaux broutant les rares touffes d'herbes.

Ailleurs, c'est un bien autre spectacle. Dans la poussière d'or que soulèvent des goums innombrables, s'ébattent les brillants cavaliers qui répètent les prouesses de la fantasia que l'on prépare pour le passage de M. Millerand. Là, se dresse la vaste tente d'un Caïd, couverte des plus riches tapis, de tentures royales, garnie de meubles incomparables. Ici cheminent, sur les petits chevaux caparaçonnés, les Arabes en burnous de tous les tons, des bleus les plus chauds jusqu'aux blancheurs impeccables. Quel contraste entre ces deux aspects de la vie des sables immenses, où l'on passe, sans intermédiaire, de la pauvreté sordide à ces luxes inouïs.

Mais il faudra demain remonter vers le nord, d'où l'on se sent si loin. Et pour s'y retremper plus lentement, nous irons faire halte dans l'Afrique du passé, qui a laissé ses traces jusqu'à la mosquée perdue de l'oasis de Sidi-Okba, bénéficiant encore des grandeurs romaines.

Rome est partout en Afrique; chaque pas foule sa puissance éteinte. Nulle part, cependant, la retrouve-t-on aussi vivante que sur les pentes de l'Aurès dans l'ancienne Numidie. C'est là qu'au II^e siècle, Trajan logea une de ses cohortes, non loin du grand camp de Lambèse, que l'on traverse en quittant Batna. Malheureusement, de cette puissance militaire, il ne reste

que de rares débris; les pauvres pierres de Lambèse ayant été en partie utilisées pour construire une Maison centrale, dont les prisonniers travaillent sur la route. Au contraire, il est difficile de retrouver, où que ce soit, plus complète restitution du passé que la petite ville trajane qui fut Thamugadi, le Timgad de nos jours. Les murs des habitations ne sont peut-être pas aussi bien conservés qu'à Pompéi, l'étendue du petit municipe africain n'est pas aussi considérable que celle de la ville italienne, mais pour nous, l'intérêt en est captivant, et chaque pierre témoigne d'une civilisation que Rome savait porter jusqu'aux confins de ses provinces. Timgad fut détruite par les Maures au VI^e siècle, afin de ne pas passer aux Byzantins.

Notre course dans la ville morte, et pourtant si moderne, durera trois heures. Heures trop courtes pour une telle promenade archéologique, qui fait revivre toute l'histoire incrustée dans les pierres où courent, comme dans toutes les ruines, ces archéologues minuscules qui partout y élisent domicile, de petits lézards verts et gracieux à l'air fureteur.

Nous remontons le *Cardo Maximus*, dont les dalles recouvrent un immense égout collecteur muni de bouches rapprochées qui permettent d'y pénétrer. A gauche, les restes de la bibliothèque municipale, puis les premiers petits thermes, assez mal conservés, où l'on distingue encore cependant la division des pièces. C'est ensuite la grande voie qui allait de Lambèse à

Théveste, une de ces voies romaines aux larges pavés, où les chars ont creusé des ornières, longeant le forum avec sa grande basilique, sa tribune, son temple de la victoire, tous ses socles de statues et toutes les petites boutiques qui l'entourent, boutiques absolument semblables aux boutiques arabes que nous voyons partout, dans les souks d'Alger, de Constantine, de Bône ou de Tunis, et dont elles ont été le modèle. A chaque coin de rue, de belles fontaines aux margelles usées par les amphores, tout un système de canalisation remarquable, bien que les eaux n'y coulent plus; des latrines publiques des plus modernes, d'immenses thermes où l'on peut descendre jusque dans les caves, admirer encore les chaufferies bien conservées des bains, les tuyauteries de grès et de plomb, toute l'hygiène moderne. Organisation municipale parfaite des aqueducs, égouts, drainages, marchés, voirie, bains publics, bibliothèque, par une civilisation qui à coup sûr valait la nôtre, si l'on considère de plus, comme le dit si bien Gaston Boissier dans son *Afrique Romaine*, que «non seulement les villes ne payaient pas leurs magistrats, mais que c'étaient les magistrats qui payaient leurs administrés». Puis, c'est le vaste théâtre, avec tous ses gradins, le capitole et le marché, les grands arcs de triomphe, dont celui de Trajan au complet, l'immense basilique chrétienne à trois nefs, avec son baptistère admirable, qui a conservé toutes ses mosaïques, comme on les retrouve encore sur les parquets de

plusieurs maisons particulières. On voudrait s'attarder, dans l'espoir que tout à l'heure, à la tombée du jour, les citoyens romains qui ont fui le soleil, vont circuler là, tout près, surpris de vous y voir, après quinze siècles écoulés. Le rêve ne se réalise pas, mais c'est un Latin tout de même qui vous initie au musée, où se sont accumulés les témoignages divers de la vie privée du Timgad d'autrefois, comme ce sera demain un Latin encore, ce soldat de la grande guerre, qui vous racontera l'histoire de Constantine.

Quel spectacle, par ce soleil de printemps, que la vue sur Constantine, dès le lever, à l'hôtel de la Transatlantique où nous sommes descendus cette nuit. Dans la lumière vive, se dégage le sombre rocher de l'antique Cirta, encerclé par le Rummel, qui vient couler à nos pieds en torrent bondissant, au sortir de gorges étroites. L'immense pont Sadi-Rachid dessine au loin sa courbe gracieuse, qui semble contenir la cité au-dessus du gouffre, tandis qu'en avant-garde, sur la pointe extrême du rocher, se dresse une petite mosquée toute blanche, aux confins de la ville arabe. Constantine, en effet, offre ceci de curieux, qu'elle comporte une ville arabe, une ville européenne, et une ville juive, qui toutes trois ont chacune leur cachet particulier. De la première nous dirons peu de chose; c'est à peu près ce que nous avons vu déjà, mais moins bien que les souks de Tunis. La ville européenne nous rappelle toute l'histoire de la conquête: la chute de Damrémont en

1837, les luttes de Lamoricière, puis la rentrée des zouaves incomparables, commandés au dernier moment par cette sombre brute le maréchal Valée, qui pénétra jusque dans la Casbah. Tout nous rappelle le tableau de Vernet, mais ce n'est encore que l'histoire d'hier. En visitant la citadelle, un homme charmant nous aborde. C'est le commandant Chalige du 3e Zouave, soldat de Verdun et officier de la légion d'honneur, qui commande la citadelle. Ce combattant des temps modernes, qui continue ici la lignée des grands soldats de Rome et de la France, a tout de même, malgré ses hauts faits d'armes, trouvé des loisirs pour l'histoire et l'archéologie. Campé au pied d'un vieux mur punique, dont il a fouillé chaque pierre, il nous fait en raccourci, en citant Salluste, Tertulien et Tacite, voire même Gaston Boissier, l'histoire de l'antique Cirta. Du merveilleux roman de Sifax et de Sophonisbe, qui s'est déroulé où nous sommes, il passe à la conquête de Massinissa, à son mariage avec la princesse, qu'il sauve de la conquête romaine par le poison. Et partant de là, c'est toute l'histoire de l'Afrique romaine que fait défiler devant nous ce brillant cicerone. Il reprend par étapes les invasions successives, établissant fortement la thèse de Louis Bertrand sur la disparition des Phéniciens, des Vandales et même des Arabes, dont la langue et la religion seules ont survécu, pour ne conserver que l'empreinte romaine, latine et même chrétienne, qu'il relève jusque dans les tatouages en croix des

femmes berbères. Le croissant lui-même n'a plus son origine musulmane, et vient en ligne directe de Carthage, comme une partie de l'architecture mauresque est sortie des fouilles archéologiques, et du relèvement des merveilles antiques. Après cette causerie, j'étais réconcilié avec les guerres puniques et l'histoire ancienne, dont j'avais gardé, je l'avoue à ma confusion, un souvenir amer de collégien.

Par les petites rues étroites, tortueuses, et relativement propres, nous entrons dans le quartier juif. On se le figure mal, si l'on garde en mémoire les ghettos de nos babylohes modernes et américaines. La population, il est vrai, y est peut-être aussi dense, mais les types de Juifs orientaux diffèrent totalement des spécimens de Juifs du nord, que nous sommes habitués à rencontrer. Les costumes des femmes sont des plus pittoresques. Elles sont accroupies par groupes, avec des grappes d'enfants qu'elles nourrissent, revêtues de longues robes de soie qui cachent les pavés et les seuils en pierre de ces logis d'aspect très humble. Les bras nus, courtes manches bouffantes, couleurs vives, la tête enveloppée de foulards aux tons chauds, couvertes de bijoux et coiffées de petits bonnets pointus, elles vous regardent passer sans effronterie, mais aussi sans timidité. La plupart trop grasses, toutes très brunes, le plus souvent jolies, elles causent joyeusement, avec éclat et exubérance, et font largement contraste avec leurs compagnes musulmanes, réservées et cachées. Les hommes portent la chéchia à

long gland et le large pantalon bouffant, et vont les pieds claquant dans leurs babouches, moins nonchalants aussi que leurs voisins de la ville arabe. C'est un coin nouveau dans l'Afrique romaine ou orientale, un cachet d'un autre ordre, une civilisation à part qui ne s'est pas complètement fondue, malgré tout, avec celles que nous avons observées, et où se comprend l'antagonisme existant entre ces deux mondes, d'origine si différente.

Si l'on peut se dispenser de visiter la ville arabe, il ne conviendrait pas de quitter Constantine sans admirer ses charmes naturels. Rien ne peut se comparer au grandiose et effarant circuit des gorges du Rummel, où l'on peut cheminer, accroché à la paroi du rocher, d'un bout à l'autre du gouffre qui contourne tout un côté de la ville. Pendant deux heures, nous y cheminons, frôlant la paroi rocheuse, nous courbant sous la masse qui nous domine, reculant devant le précipice qui attire, étonnés à chaque virage des nouveaux points de vue qui se dessinent, pénétrant dans des grottes immenses, longeant des sources chaudes, contemplant les ruines encore importantes de ponts et d'aqueducs romains auxquels se sont substitués les travaux des ingénieurs modernes, débouchant enfin à d'imposantes cascades, pour remonter ensuite au chemin en corniche qui contourne à son tour les sommets.

On ne quitte qu'à regret une ville si riche par tous ses aspects, où l'archéologie, l'histoire, les mœurs

et la nature se complaisent à vous griser tour à tour.

Aussi, malgré le charme que l'on éprouve à se retrouver à Bône sur les bords de la Méditerranée, l'ancienne Hippone ne peut nous captiver à ce point. D'autant moins, que de la ville du grand Augustin il ne reste que peu de choses, les ruines, plus qu'ailleurs encore, disparaissant sous le fatras moderne où elles sont ensevelies. Sur la hauteur, cependant, l'immense basilique élevée à la mémoire du saint par le cardinal Lavigerie et encore incomplète, mérite une visite ou un pèlerinage. Elle redit à nos âmes les gloires du premier christianisme africain, évoqué par Bertrand dans *Saint-Augustin* ou *Sanguis Martyrum*, et dont on retrouve les traces à côté de celles de la Rome païenne.

Lorsque, dans cette continuité de l'Afrique du Nord, on passe sans heurt des frontières algériennes au protectorat tunisien, après avoir retrouvé à Tagaste la patrie d'Augustin transformée en ville arabe sous le nom de Souk-Ahras, la surprise est grande de rencontrer encore, dans un paysage nouveau, les mêmes aspects des civilisations déjà vues. Pour visiter cette région en détail au point de vue archéologique, il faudrait arrêter à chaque pas, et pouvoir donner à Tabourba quelques heures d'attention, toutes aussi fructueuses que celles que l'on passe plus tard à Sousse, en se rendant à la ville sainte de

Kairouan. Là où s'élève une mosquée, on est sûr de trouver à côté une ruine romaine.

Aussi le rapprochement est-il facile à faire, partout, entre l'Afrique romaine et l'Afrique musulmane. Malgré soi, et sans y prendre garde, on retrouve la première, sous le couvert du plus pur orientalisme.

La constatation se fera même aux endroits les plus caractéristiques de la vie orientale, si l'on a soin, en passant, de regarder en arrière. Pénétrons pour l'instant dans ce quartier si curieux que l'on désigne sous le nom de souks de Tunis. En sortant de la ville à peu près européenne par la porte de France, on entre immédiatement dans la ville arabe, où se succèdent, dans des rues étroites et pavées, des milliers de boutiques minuscules. A bien les étudier, ce sont les boutiques, exactement reproduites, du forum de Timgad, larges quelquefois d'un mètre cinquante à peine, ouvertes sur le devant, toutes en pierre au rez-de-chaussée des maisons, toutes sombres et se distinguant de celles de la ville romaine, par la présence du commerçant, debout, accroupi ou assis au bord du comptoir, annonçant et débitant sa marchandise. Comme les colonnes des mosquées et le patio des maisons, c'est à la Rome antique que l'on a *chipé* ces petits magasins.

Chaque rue a sa spécialité. Ici ce sont les bouchers, puis les marchands de poissons, d'épiceries, de légumes, de tous les produits alimentaires possibles, avec l'étalage varié que ce commerce suppose. Par-

tout s'entassent, entrailles, quartiers, pieds et têtes accrochés aux devantures, bottes d'ail, d'oignons, d'échalotes, sacs de girofle, de café, de semoul, pains qui sortent du four, graisses qui rissolent, et le parfum du café noir et des épices domine dans cet air que l'on croirait empesté. Là, ce sont les débiteurs de tissus et de laines de tous les tons, les marchands de passementerie, de burnous, de mouchoirs. Ailleurs, les cordonniers réparant des bottes informes ou fabriquant des babouches de toutes couleurs ou des sandales en bois dépourvues d'élégance. Par là, et à chaque porte, la confection des chéchias; à côté les revendeurs de vieilles ferrailles inimaginables, les travailleurs sur bois, les ciseleurs de cuivre, les bijoutiers, les étameurs, rien n'y manque. Plus loin se dressent les pimpantes boutiques des parfumeurs, avec tous leurs extraits qui s'étalent dans de jolis flacons, les savons, les encens et les myrrhes, boutiques grandes comme la main, où l'on vous entraîne avec complaisance, pour vous asseoir sur des bancs recouverts de tapis moelleux et encastrés au mur, et vous y griser de senteurs subtiles. Une odeur de musc, d'ambre et de rose, de jasmin et de cassis communique à tout le quartier ce parfum spécial que vous avez, depuis toujours et sans le savoir, attribué à l'Orient. Puis viennent les tentures, les voiles, le chatoiement des soieries, le velouté et la souplesse des épais tapis de Kairouan, de Perse, d'Algérie, de Karamanie, les nacres ou les tons verts des meubles

ciselés, les cuivres, lampes, faïences, bijoux, armes, coussins et maroquinerie, tout le luxe oriental avec ses ors, ses broderies d'argent, ses tons jaunes, bleus, rouges et verts, toujours chauds et riches. Tout s'amoncelle sous vos yeux, et se déroule en un immense bazar, à travers ces rues étroites en zigzag où grouille la foule.

Et quelle foule bariolée ! Arabes drapés de burnous, d'autres plus simplement en gandourrha ; Juifs à large pantalon court avec turban sommaire sur la tête, ou chéchia à long gland comme à Constantine ; femmes arabes, la plupart avec le voile noir, qui leur donne l'air de dominos au bal ; Juives revêtues du large pantalon serré à la cheville ; nègres de toutes teintes ; Italiens basanés, enfants enfin de toutes races et de tous costumes, tous plus sales les uns que les autres. Et toutes ces bouches alternent leurs cris, qui se confondent. Toute cette foule affairée, chargée de paniers, de paquets et de plateaux, vociférant, se poussant en tous sens, pendant que des ânes chargés, ou traînant de longues charrettes, arrêtent la circulation des ruelles ou s'enchevêtrent à chaque coin de rue. Féerie incomparable, où dès l'entrée l'on a retrouvé pourtant la signature de Rome, dans l'installation des boutiques, et où l'on croit revoir l'activité des municipes cosmopolites d'un autre âge.

Et du reste, à deux pas de cet orientalisme réel, en quittant Tunis par le boulevard Jules-Ferry, on arrive en tramway à l'antique Carthage, où s'élève, sur la

colline de Byrsa, la grande maison des Pères Blancs, ces infatigables civilisateurs de l'Afrique du Nord. Comment ne pas traduire ici la profonde admiration que nous ont inspirée ces hommes incomparables, chez qui s'allient sans ostentation les principes du christianisme le plus pur à ceux du patriotisme intégral. Là, comme partout où nous avons eu le plaisir et le grand avantage de les rencontrer, ils ont été pour nous la personnification frappante des gestes de Dieu par les Francs, dans son sens le plus large. Geste de Dieu qui bénit et secourt, geste de Dieu qui console et attire, geste qui civilise encore, en montrant à ces peuples tout ce que doit comprendre un idéal, et en continuant ici la perpétuelle latinité, dont ils ont, pour une très large part, soutenu l'action dans l'Afrique française. Nul tableau n'a pour nous éclairé d'un meilleur jour l'idée que nous nous étions faite de la France colonisatrice que nous font connaître les premières pages de notre histoire nationale. Et de constater, en tout, l'immense charité de ces hommes qui pourtant, comme tant d'autres, ont souffert des errements qu'ils pardonnent sans acrimonie et sans parti pris, nous avons mieux compris la force d'une race incomparable, la puissance d'un peuple qui se place si bien au premier rang. Ces religieux nous ont révélé au complet toute la grandeur des saints de France, et, en les voyant passer, nous avons vu en eux le prolongement de la lignée des saints d'Afrique derrière les Cypriens et les Augustins.

L'arrivée à Carthage ne nous révèle rien cependant de la cité antique. Dans le site admirable où s'élèvent l'imposante basilique de Saint-Louis et les villas mauresque, l'œil s'arrête étonné à la beauté des lieux, et bien qu'il ait été pris, à l'arrêt précédent du tramway, au nom de Salammbô, il ne pense plus à chercher le passé. Devant nous s'étendent les flots bleus de la Méditerranée, et en inclinant sur la droite se dressent les montagnes, dont le Boukorine aux deux pics pointus, puis le lac de Tunis, et la ville qui s'estompe dans le brouillard. Sur la gauche, la plaine et les flancs de collines, qui s'étagent jusqu'au village tout blanc de Sidi-Bou-Saïd ferment l'horizon. Est-ce là tout ce que nous verrons de la Carthage punique, romaine, chrétienne, vandale et byzantine, puis sarrazine et enfin de Saint-Louis, du XVI^e siècle et finalement française, où l'«*instauranda est Carthago*» du Cardinal Lavigerie, succède au *delenda* des siècles lointains ?

Non, grâce au Père Delattre, cet archéologue distingué, à la science si peu rebarbative, nous pénétrons en passant dans l'histoire redite par toutes ces pierres que la charrue touche au passage dans la plaine et que recouvre la vie moderne. Nous vivrons dans ce musée en plein air, au jardin du couvent, où s'accumulent toutes les preuves des civilisations antiques, si près de la nôtre, que ces chercheurs infatigables arrachent à l'oubli. Chapiteaux et colonnes, statues et sarcophages, pierres funéraires et mosaïques,

ruines de villas et de basiliques, d'amphithéâtres où déjà Apulée donnait des conférences, de cirques où succombèrent les martyrs sainte Perpétue et sainte Félicité, de nécropoles qui recèlent tous les attributs nécessaires à la vie, tout apportera son témoignage écrit. Nous retrouverons ainsi de jour en jour et l'histoire et la vie palpable qui se superposent, regrettant déjà nous-mêmes, en ces trop courtes journées, l'indifférence qui trop longtemps a négligé ces sources précieuses d'information. Les mœurs et les successives étapes religieuses, les industries et le commerce, les lettres et les sciences, remonteront tour à tour du fond des millénaires, pour établir la perpétuité de force civilisatrice, et la superposition des civilisations, qui sont loin de se limiter à nos époques modernes.

Devant ce spectacle, nous nous arrêterons, confus une fois de plus des incroyables prétentions de l'individualisme ou du nationalisme à outrance. En relevant ces morts, ces grands morts qui sont pourtant un peu les nôtres, nous constaterons, comme Charles Richet, toute la complexité de ce que nous appelons la civilisation. Comme lui, derrière Pie XI nous jugerons que, pour l'avenir, elle ne sera plus grande que celles du passé qu'en affirmant toujours de façon plus précise les grands principes de *Science et de Justice* qui prévoient en somme, dans tous les domaines, la perfection à laquelle on doit tendre.

Des sommets du Djurdjura aux collines de Carthage, nous aurons trouvé partout en éveil, derrière la

France colonisatrice, les grands principes qui font meilleurs les peuples réchauffés au contact de l'histoire du plus lointain passé. Mais nous aurons vu aussi, dans un pays admirable par sa nature et la diversité de ses richesses, se superposer, dominant tout, trois civilisations distinctes : Rome et son influence grandiose, manifeste encore dans ses ruines et l'empreinte qu'elle a laissée jusque dans les mœurs ; l'Islam plus torpide ancré dans son fanatisme, sa routine et sa nonchalance ; puis, se superposant à ces modalités, la France vivante, panachée d'un côté d'espagnol, de l'autre d'italien, s'efforçant de reprendre le chaînon qui la réunit si bien à l'histoire dont elle est l'héritière, rejoignant le type de la civilisation passée, l'implantant à nouveau au milieu des populations indigènes, dont la conquête complète ne peut être que lente. Nous saisirons alors combien il est vrai de dire que le Nord africain n'est que la continuation directe de ces pays latins de la Méditerranée, dont l'esprit civilisateur n'a cessé d'être nécessaire à la vie, parce que seul il trouve dans son humanisme, sa mesure et sa limpidité de pensée, les qualités essentielles dégagées de tout matérialisme brutal.





DU QUARTIER LATIN A LA BUTTE MONTMARTRE ⁽¹⁾

(L'ESPRIT DANS LA CHANSON)

Messieurs,

Est-il opportun de parler de l'esprit, dans un siècle où l'action a certainement fait ses preuves, et n'est-ce pas là se payer de mots et s'attarder à des chimères ? La réponse pourrait susciter la suppression de cette faculté, si le peuple qui l'a surtout cultivée ne s'était montré en même temps le plus apte à l'action, dans sa forme même la plus brutale.

Le sujet serait vaste, s'il nous fallait l'embrasser dans toute sa complexité et aborder l'esprit par toutes ses faces. Il importe de préciser l'acception spéciale du mot à laquelle nous voulons nous limiter, en le définissant par le dictionnaire. C'est de l'esprit qui mêle le «plaisant au sévère», l'«utile à l'agréable», et qui sans pédanterie se prodigue, que nous voudrions parler ; et Larousse nous dit : «L'esprit est le don, la

(1) Conférence donnée au Cercle Laënnec des étudiants en Médecine. à l'Université Laval, en 1920.

faculté de concevoir d'une façon vive et rapide, d'exprimer d'une manière fine, ingénieuse, piquante.» Cet esprit-là est sans prétention, puisqu'il est naturel. C'est une qualité qui nous vient en naissant et qu'on ne saurait acquérir, mais qui se peut développer. Il est inhérent à la race, au même titre que le caractère physique, et, chez certains peuples, les gens spirituels sont de belles mais très rares exceptions, qui s'accordent mal avec le matérialisme grossier ou l'utilitarisme tristement pratique de leur pays.

Et pourtant, «cette faculté qui voit vite, brille et frappe», comme le dit Rivarol, a sa place dans la culture, et son rôle dans la formation du goût. Elle se manifeste dans toutes les formes de la culture intellectuelle, dans toutes les circonstances de la vie. Elle se traduit de façons fort diverses, par la verve et l'humour, par le mot ou la phrase, par l'idée ou le geste, par l'expression la plus précise, la réalité la plus franche, par l'image ou la comparaison, par la caricature ou par la charge. L'esprit ne peut exister sans un sens critique averti, la faculté d'observation, et un tact à toute épreuve. Sans ces conditions essentielles, il risquera toujours d'être faux ou vulgaire. Avoir de l'esprit n'est pas chose nécessaire, essentielle à la culture; mais savoir l'apprécier devient indispensable; le reconnaître et le goûter exerce le goût, le forme et le crée même, car le goût s'acquiert. Or la culture et le goût doivent être développés parallèlement, sans quoi l'on s'expose à fausser l'un et l'autre. Il n'est pas à

dire, pour cela, qu'il faille attribuer à l'esprit la place unique et première dans les arts ou la littérature, mais il faut lui laisser son rôle, le comprendre dans un ensemble qui ne peut pas être exclusif et spécialisé.

L'art et les lettres s'expriment sous des formes indéfinies, qu'on ne saurait cantonner dans un genre particulier, fût-il le primitif ou le cubisme, la critique ou le régionalisme. Il faut laisser à l'esprit le rôle d'assaisonnement, aussi indispensable à l'intellect, qu'à la sauce, nécessaire aux facultés cérébrales comme aux fonctions digestives.

S'il est, en gastronomie, des condiments légers et d'usage courant, on goûte aussi, dans ses manifestations, un esprit bien à point, particulièrement répandu et universellement admis: c'est l'esprit français. Né du sel gaulois et du goût latin, il s'est maintenu et développé à tous les âges, modifié de l'Est à l'Ouest et du Nord au Midi, il a imprégné toute la race. Le caractère s'est trouvé façonné de spéciale manière, et un peuple s'est formé, spirituel par essence, qui veut qu'on lui laisse faire, comme le dit Montesquieu, «les choses frivoles sérieusement et gaîment les choses sérieuses (1)».

Et pour définir l'esprit français, au point de vue qui nous occupe en ce moment, nous ne pouvons mieux faire, que de citer ce passage de Taine sur le rire gaulois, dans son ouvrage *La Fontaine et ses*

(1) Montesquieu, *Esprit des Loix* in *Qu'est-ce que l'esprit français*, par MM. Bouglé et Gastinel.

fables: «Le besoin de rire est le trait national, si particulier que les étrangers n'y entendent mot et s'en scandalisent. Ce plaisir ne ressemble en rien à la joie physique, qui est méprisable parce qu'elle est grossière; au contraire, il aiguise l'intelligence et fait découvrir mainte idée fine ou scabreuse; les fabliaux sont remplis de vérités sur l'homme et encore plus sur la femme, sur les basses conditions et encore plus sur les hautes, c'est une manière de philosopher à la dérobee et hardiment, en dépit des conventions et contre les puissances. Ce goût n'a rien non plus de commun avec la franche satire, qui est laide parce qu'elle est cruelle; au contraire, il provoque la bonne humeur; on voit vite que le railleur n'est pas méchant, qu'il ne veut point blesser; s'il pique, c'est comme une abeille sans venin: un instant après il n'y pense plus; au besoin il se prendra lui-même pour objet de plaisanterie; tout son désir est d'entretenir en lui-même et en vous un pétilllement d'idées agréables. Telle est cette race, la plus attique des modernes, moins poétique que l'ancienne, mais aussi fine, d'un esprit exquis plutôt que grand, doué plutôt de goût que de génie sensuel, mais sans grossièreté ni fougue, point morale mais sociale et douce, point réfléchie mais capable d'atteindre les idées, toutes les idées et les plus hautes, à travers du badinage et de la gaîté (1)».

(1) Taine, cité par MM. Bouglé et Gastinel, *loc. cit.*

Cette page de Taine nous met au point sur le sujet. Cet esprit en chevauchée dans toutes les provinces de France, il a de longtemps établi ses quartiers sur les deux rives de la Seine, à Paris. C'est là seulement que nous l'irons chercher sous une forme spéciale, au Quartier Latin ou à Montmartre.

Le Quartier Latin n'est pas à proprement parler une circonscription de Paris; il englobe tout ce qui fut le berceau des écoles, de la Montagne Sainte-Genève à la Seine, et du Jardin des Plantes à l'Institut. Gardant de son passé des traces qui s'effacent, il nous ramène encore, par certains aspects de plus en plus perdus, au joyeux temps des *escholiers* du moyen-âge et des joyeuses ribaudes. Si, au sortir de la Sorbonne, ou du vétuste Collège de France, on s'aventure en rêvant dans ces vieilles rues de la Harpe ou de la Parcheminerie, il faut encore peu d'effort pour y deviner à chaque tournant une Philaminte qui se cache au fond d'une chaise à porteurs ou la gent étudiante d'autrefois allant, aux petites heures, s'accroupir sur la paille, pour écouter à la chandelle les leçons des maîtres. Mais bien des générations ont passé là, depuis ces heures séculaires, et chacune, modifiée, a couvert en partie la piste de la précédente.

Toutes ont aimé la joie et la folle gaieté; toutes, en marge des études, ont cultivé l'esprit suivant le siècle. Pascal lui-même en usa, dit-on, auprès des dames (1);

(1) Boulenger, *Le Grand Siècle*, page 133.

on en prodigua plus tard dans la transition du XVIIe au XVIIIe siècle, chez Mme du Maine, à Sceaux, où furent organisées les *Grandes Nuits*, que fréquentent à la fois Voltaire et Fontenelle, le Cardinal de Polignac et l'abbé de Chaulieu (1). Pourquoi n'en ferait-on pas usage au Quartier, sous une forme plus simple, plus large et plus libre ?

Puis, un jour, s'écrit l'histoire de la vie étudiante et artistique, à l'époque où le pays latin conserve encore une empreinte distinctive, où l'on y vit comme en un phalanstère, d'où s'éloignent les bourgeois trop craintifs. Murger passe, en racontant la vie de bohème, qui confine au roman. Et pourtant quelques années plus tard les *Souvenirs de Schaunard* démontrent le côté réel de ces extravagances. La bohème vit à la fois d'amour, d'esprit et d'un plat de lentilles. Elle attire, elle recrute, elle groupe en un cénacle, où la vie facile présente ses dangers, mais où la franchise et la charité témoignent aussi de qualités sérieuses. C'est l'heure de Musette, des grisettes et du bal. Les scènes que décrit Murger, qu'il porte en 1849 au théâtre, n'attirent peut-être pas l'attention au même point que les grands noms du romantisme à l'époque; on ne fait de Murger ni un égal de Lamartine, ni un émule de Hugo, mais ses personnages, bien campés, deviennent populaires. De Théophile Gautier à Jules Janin, de Paul de Saint-

(1) Stryienski, *Le XVIIIe Siècle*, pages 360-361.

Victor à Charles Moncelet (1), la critique s'en occupe; tous reconnaissent les personnages qu'ils ont eux-mêmes coudoyés, ou tout au moins étudiés. Ce n'est plus certe la bohème de Villon et ses ribaudes, celle de Rabelais que fréquente Panurge; ce n'est plus la jeunesse du Grand Siècle, allant aux jeux de paume et aux cabarets, portant l'épée, et s'adonnant à l'escrime comme Cyrano; ce n'est plus le temps où la bohème XVIIe siècle, en regardant passer le grand monde, s'écrie joyeusement avec Bachaumont:

Je vois d'illustres cavaliers,
Avec laquais, carrosse et pages,
Mais ils doivent leurs équipages,
Et je ne dois pas mes souliers.

On ne trouve plus, aux cabarets de 1840, les Racine, les Molière, les Boileau ou La Fontaine, qui ne dédaignaient point «caupaunir es tabernes méritoires (2)». Ce n'est plus déjà la grande bohème 1830, celle de Balzac et des autres. Non, c'est l'évolution, sur un fond persistant, d'une mentalité où l'esprit libre et pétillant doit toujours se prodiguer. C'est une vie transformée, adaptée à l'époque, mais où l'on ne permet pas d'être sot, où l'on veut le bon mot, la repartie spirituelle, sans l'avoir encore canalisée, sans en faire métier, sans vouloir que l'esprit, lui-même commer-

(1) Alexandre Shaune, *Souvenirs de Shaunard*.

(2) *Les Étudiants en Médecine de Paris sous le Grand Roi*, R. Fauvelle.

cialisé, ait pris sa part de *taylorisme*. Demain encore, ce sera changé et Lavedan nous présentera à son tour, chez les acteurs du *Bon Temps*, une jeunesse qui évolue, tout en gardant son caractère.

Mais que ce soit sur Musette qui meurt ou sur le duc devenu joueur d'orgue de barbarie que vous méditez tout à tour, tous ces bonshommes ont gardé de la lignée une empreinte persistante, qui va pâlisant, s'estompant, se fondant en tons doux et chauds, où l'esprit se révèle, et où l'on voit revivre la jeunesse éternelle.

Vous vous rappelez l'existence des *buveurs d'eau*, au temps de Murger. Est-ce de ce groupe, peu fortuné, que naquit plus tard le club des Hydropathes ? je ne saurais vous l'affirmer. En tout cas, c'est de ce moment que l'esprit, jusque-là dépensé entre camarades, va se manifester en public.

Le Quartier Latin est encore bien vivant. On y rencontre à chaque pas des rapins à grand feutre, à large pantalon et à cravate Louis-Philippe. Ils se balladent au bras de nouvelles Mimis, modèles d'atelier ou filles *en meublés*. Les artistes, les poètes en herbe, les littérateurs de demain, se groupent toujours autour de la montagne Sainte-Geneviève, en attendant d'escalader la Butte. L'esprit pétille, se cultive, et veut se faire entendre. La chanson a perdu Béranger et Pierre Dupont, elle ne veut pas mourir. Gustave Nadaud a déjà chanté les déesses du Bal Mabille. Il a donné *les Deux Gendarmes*. Théophile Gautier et Théo-

dore de Banville n'ont pas craint d'être les parrains, de celui qui, tout le jour, mesure la draperie à la boutique que dirige son père, rue des Victoires. C'est que la chanson n'est pas encore considérée comme un genre inférieur (1).

Mais sous une forme plus modeste, plus bon enfant, elle s'étend, se répand, touche à tout, se popularise, pour finir, hélas ! un jour par se commercialiser en entrant officiellement au théâtre.

Nous ne saurions mieux débiter à la courte revue des poètes chansonniers du jour, qui naquirent avec les Hydropathes, qu'en vous présentant d'abord celui que tous ses confrères crurent devoir choisir en 1899, comme *prince des chansonniers*. Dès ses débuts, en effet, il se fit entendre aux Hydropathes. Privas, spirituellement, s'est toujours plu à la chanson sentimentale. Rien chez lui d'immoral ; il ne s'attaque ni aux passions qui plaisent au public, ni à la blague qui l'amuse, ni à la critique humoristique qui le délasse. Il sait charmer par de jolis tableaux, émouvoir par de fraîches poésies, qui ne sont pas sans rappeler certains bons aspects de Beaudelaire (2). Il suffirait pour s'en convaincre d'écouter comme exemple ses *Conseils à Toïnon*.

Aux Hydropathes encore se rencontre Mac Nab. C'est autre chose. Triste, au « facies tragique » (3),

(1) «Gustave Nadaud», G. Montorgueil, *Revue Encyclopédique*, 1893, page 531.

(2) Anthologie des poètes français contemporains, III.

(3) Millanvoye, *les Poètes de Montmartre*.

endeuillé de nature, Mac Nab débitera partout, au Quartier comme à Montmartre, une chanson de genre, empreinte du cachet que lui communique aisément son physique, et parée d'un esprit qui se rattachera bientôt à la chanson *rosse* du jour. On verrait facilement ses deux manières en lisant tour à tour *Les fœtus* puis *l'Expulsion*, où il traite successivement de tous les débris de l'humanité, du mort-né aux princes traqués.

Mais c'est l'exode qui commence. Le Quartier a évolué. A sa folle gaité vient s'allier chaque jour davantage l'esprit scientifique moderne. Ses vieilles rues disparaissent de jour en jour sous le pic du démolisseur, la place Maubert elle-même se ventile, tout se modernise et tout tend par suite à s'uniformiser. La bohème qui déjà ne descend plus de la Courtille, les soirs de Mardi-Gras, après être allée s'ébattre à Belleville, se sent moins chez elle à coudoyer, au *Boul' Mich'*, des étudiants que l'on distingue à peine du commun des mortels. Sous les ombrages du Luxembourg, les grisettes ont fui, suivant ailleurs les derniers rapins. Tout ce monde, que la bourgeoisie chagrine, a pris tour à tour le chemin de la Butte Montmartre. Des artistes, au sens pratique, ont même compris qu'il y avait là une œuvre à créer et un budget à constituer, en flattant les goûts du public, par l'esprit bien payé servi à une clientèle nouvelle, sous un aspect piquant.

En vain quelques-uns voudront s'attarder. Xanrof

désireux de revoir en éveil le vieux Pays Latin, viendra lui-même à l'association des étudiants. Il y fera goûter sa chanson, il dira des vers dans le goût de ceux-ci :

L'Hôtel du No 3.

J'habit' près d'l'Écol' de Méd'cine,
Au premier, tout comme un bourgeois,
Un' demeure' magnifiqu', divine,
A l'hôtel du numéro trois.

Il y a, pour que tous aient leurs aises,
Des lits d'fer et des lits en bois,
Et de tout's les sortes de punaises
A l'hôtel du numéro trois.

Les draps sont grands comm' des serviettes;
Il n'y a qu'un seul modèle, je crois,
Et c'est l'chien qui lav' les assiettes
A l'hôtel du numéro trois.

Notre potag' roul' dans ses vagues
Tant de cheveux que chaque mois
Les clients s'en font faire des bagues,
A l'hôtel du numéro trois.

On y soign' parfaitement vot' chambre,
On la balai' mêm' quelquefois;
Et ça n'sent ni Lubin, ni l'ambre,
A l'hôtel du numéro trois.

Une douc' fraternité règne,
Les voisins y sont très courtois.
Et nous avons tous le mêm' peigne
A l'hôtel du numéro trois.

La maison s'rait des plus tranquilles,
Si l'on n'y jouait pas du hautbois,
Du cor et d'un tas d'ustensiles,
A l'hôtel du numéro trois.

La bonn' n'est pas un' très bell' fille;
Mais nous n'tenons pas au minois.
On lui fait la cour en famille,
A l'hôtel du numéro trois.

Comm' c'est pas d'l'or qu'notr' bourse enferme
Et qu'nous somm's souvent aux abois,
Y a plus personne la veill' du terme,
A l'hôtel du numéro trois.

Puis Xanrof, vaincu lui-même, prendra la voie du théâtre. Rien n'y fera. On verra bien s'ouvrir quelques *boîtes*, comme les Noctambules, où Privas, Hyspa, Bonnaud et bien d'autres viendront à l'occasion, sur une petite estrade, charmer quelques amateurs, en entrant directement de la rue qui sert de coulisse, sur la scène qu'un piano encombre. Le Quartier a pris l'empreinte de la nouvelle Sorbonne, et c'est avec raison qu'Antonio Witripon a pu écrire cinquante ans à l'avance son *Vieux Quartier Latin*:

Me faudra-t-il enfin plier bagage
Et dire, hélas ! mes adieux à Paris ?
Que faire ici, j'ai les mœurs d'un autre âge;
Du vieux quartier je suis le seul débris.
Fier rejeton d'une tige brisée,
La ranimer, je l'essaierais en vain;
Des barbouillards la race est épuisée;
Non, il n'est plus mon vieux Quartier latin.

Ils ont quitté ces greniers séculaires
Par nos aïeux et par nous habités,
Réduits obscurs où les noms de leurs pères
Sur les vieux murs sont encore incrustés.
Eux ces lions, loger dans des baraques !
Il leur fallait le faubourg Saint Germain !
Ils m'ont laissé seul, au faubourg Saint Jacques,
A regretter mon vieux Quartier latin.

Type charmante, grisette sémillante,
Au frais minois sous un pimpant bonnet,
Où donc es-tu, gentille étudiante,
Reine sans fard de nos bals sans apprêts ?
Du feu du punch infidèle vestale,
Tu t'envolas vers la cité d'Antin...
Ah ! qu'un fichu t'allait bien mieux qu'un châle,
Quand tu régnais au vieux Quartier latin !

Il est tombé notre dernier refuge,
De Massenot le vieil estaminet !
Le rams antique et l'effet rétrofuge
Sont délaissés pour un sot lansquenet ;
L'étudiant ferré sur l'étiquette
A l'Opéra se pose en muscadin ;
L'étudiante est aujourd'hui lorette ;
Non, tu n'es plus mon vieux Quartier latin (1).

La Butte Montmartre, qui reçoit chaque jour les échappés de la Montagne Sainte-Geneviève, n'a déjà plus, du reste, cet aspect du passé, alors que ses hauteurs se paraient de moulins à vent. Tout en haut, dominant Paris, s'élève la Basilique, symbole religieux. Puis, sur les pentes qui descendent jusqu'aux boulevards cosmopolites du Paris moderne, se sont logés, en des cadres variés, les artistes et les poètes chansonniers, émigrés de la rive gauche de la Seine.

C'est là que vient de s'établir en un cénacle présidé par le gentilhomme Salis, la bohème moderne, avide de répandre son esprit au théâtre du Chat-Noir. Le Chat Noir ! Qui n'a pas écrit sur ce sujet ? Père des cabarets du jour, où naquirent tant d'auteurs réputés, voire même des académiciens, toutes les classes y

(1) Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIXe Siècle*, article, *Quartier Latin*.

fréquentèrent, et les critiques les plus réputés abordèrent tour à tour la question de la chanson et du café concert, y compris Delpit, Brunetière et Jules Lemaitre (1).

On y développa, à côté des pièces d'ombres, la chanson mordante, critique légère et pétillante d'esprit, qui touche à tout. Tous les chansonniers en vue y passèrent à titre de pensionnaires de la maison. Nous n'en citerons qu'un: Jacques Ferny qui, après avoir fait en partie son droit chez un avoué, y entra, dès 1891, pour y cultiver sa verve contre les dogmatiques de toutes classes, et continua d'attaquer sous toutes ses formes le pédantisme, dans chacune des boîtes où il fréquenta successivement. Rappelons-nous seulement le succès remporté par *La chanteuse et le conférencier*, où il critique la mode nouvelle des conférences avec auditions, qui se créa il y a quelques années.

C'est en 1881, que Rodolphe Salis, poète, journaliste et peintre, avait fondé le Chat-Noir, cabaret artistique, boulevard Rochechouart d'abord, puis rue Victor-Massé. La maison, par les gens qu'elle réunit, prit bientôt le nom d'Institut, et fut le théâtre de ce genre, le plus connu et le plus couru. Artistiquement installée, décorée de peintures de Willette, de Rivière,

(1) «La liberté des théâtres et le café-concert», A. Delpit, *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1878.—«Les cafés-concerts et la chanson française», F. Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1885.—*Propos de théâtre*, IIe série, J. Lemaitre.

de Caran d'Arche et d'autres, qui tous y fréquentaient, elle attirait l'œil par sa *bibeloterie* et charmait l'esprit par la verve qui s'y prodiguait. Les pièces d'ombres y firent fureur. Les chansonniers s'y succédèrent. Privas y passa un jour, Mac Nab fut de la maison, Jules Jouy y brilla entre tous, Haraucourt y donna des pièces d'ombres, dont les décors ne laissent rien à envier aux vers charmants qu'il écrivit. Des poètes y paraissaient aux entr'actes, qui demain seront célèbres, Vaucaire, Delmet, Masson, Maurice Donnay (1). Le futur académicien y donnait des vers qui laissaient difficilement entrevoir l'avenir. Tel ce 14 juillet :

Vois-tu la longue ribambelle
De gens bras dessus, bras dessous ?
Certes la fête sera belle :
Tous les faubourgs sont déjà saouls !

Vois-tu ce monsieur qui frétille
Là-haut ? C'est ce bon Gorgibus ;
Ne pouvant prendre la Bastille,
Il en prend du moins l'omnibus.

Vois-tu cette foule accourue
Autour des géants d'autrefois
Dressés au coin de chaque rue ?
C'est Petrolskof, c'est Pipe en Bois.

Et l'on passe ensuite aux folâtres amours qui rappellent Robinson, les jours de fête au bois, les griseries des bords de la Seine.

(1) G. Auriol, «le Chat Noir» *Revue Encyclopédique*, 1er février 1894.

Puis les chansonniers s'y formaient, ceux du jour et ceux de demain. Hyspa, à la noire redingote, triste et fermant les yeux, y versait doucement sa chanson en attendant d'autres tréteaux où débiter sans plus d'entrain des pièces d'un comique achevé dont *la Réunion électorale* nous fournirait un joli type des critiques politiques mordantes, critiques si humaines, parce que applicables à tous les pays.

Dominique Bonnaud y passait également, avant d'être demain une des gloires de la chanson rosse, dans un genre à lui propre et fort goûté. *Le Mariage décromatique* n'a-t-il pas, à un moment, rempli de joie tout Paris, par le défilé de toute une parenté à des noces bourgeoises ?

Et le jour où de nouveau le Chat-Noir déménage, Émile Faguet ne craint pas de s'en faire le critique, en signalant lui-même aux lecteurs la dernière pièce qu'on y donne (1). Le jour où il n'est plus, Jules Lemaitre à son tour expose tout ce que l'on doit au Chat-Noir et prie « les futurs historiens de la littérature de ne point refuser un salut amical à cet ingénieux descendant du Chat botté ! Comme son aïeul, il connut plus d'un tour et valut à son maître un beau château (2). » Le succès remporté multiplia bientôt les boîtes à chansons. Montmartre s'en couvrit, tout comme chaque maison veut aujourd'hui

(1) « Au Chat-Noir », *Revue Encyclopédique*, 1896, Émile Faguet.

(2) Jules Lemaitre, Préface de *Gaietés du Chat-Noir*.

son graphophone. Des maîtres se succédèrent, tels Boyer à la Lune-Rousse ou aux Quat'z'arts, où sa verve attire les foules, pour entendre de spirituelles revues ou de fines observations sur la vie bourgeoise, dont il nous donne dans *les Leçons de Piano* un des meilleurs exemples, où se dessine, en un piquant tableau, une scène d'intérieur de tous les jours.

A côté des grands noms, d'autres moins connus, mais d'esprit aussi vif, à l'exemple de Fursy, font la chanson politique. *La Berceuse présidentielle* de Baltha est un modèle du genre. Ou encore, on nous donne à toutes les sauces la critique de l'administration, comme le fait Marinier dans le petit chef-d'œuvre *les Trous de Paris*, chanté sur le motif du Noël d'Holmès.

Mais cette chanson, si variée, peut, selon Léo Claretie, se diviser en deux classes: la chanson d'intrigues, qui raconte une aventure, historiette, comédie ou drame; et parmi les modernes les plus populaires citons *la Tonquinoise*. Elle manque le plus souvent de grand intérêt, mais non pas de goût et de fraîcheur. Puis, la chanson de condition, peinture d'un état, portrait d'un individu, d'une caste, d'une condition, d'un travers, d'une manie; c'est la plus piquante (1). Que dire par exemple de cette satire de Paco sur les *Scies nématographes* ou cette scie de Drezmon sur les *Grands chapeaux* et le ridicule de la

(1) Léo Claretie, «les Cafés Concerts», *Revue Encyclopédique*.

mode. Toutes deux, de genres différents, s'attaquent à la manie de l'humanité pour le cri du jour quels qu'en soient l'exagération et le ridicule.

Pour nous convaincre de l'archarnement qu'on met, dans la joie comme dans le sérieux, à s'occuper de politique, il faudrait relire une chanson de Querquieux où il nous décrit la triste uniformité d'un *Voyage ministériel* qui sue l'ennui de l'officiel.

Mais «il nous faut du nouveau n'en fut-il plus au monde.» Le mouvement socialiste n'intéresse personne, au même titre que le bourgeois. Les poètes, et le mot n'est pas ici exagéré, ont voulu nous faire connaître la pègre la plus basse, nous associer à sa vie, nous apprendre sa langue nouvelle et imagée, et un genre nouveau s'est créé, où l'esprit d'observation surtout se dénote de façon remarquable, et où suinte à chaque mot la misère du peuple, où se traduisent tour à tour sa passion, sa douleur, sa souffrance, sa spiritualité, toute son âme et toute sa vie.

Miséreux lui-même et comme le dit Léon Bloy dans son livre *les Dernières Colonnes de l'Eglise*, Jehan Rictus «le dernier poète catholique, sans le savoir; et sans que personne ne l'ait jamais su» a atteint dans le genre au sublime. Dans *les Doléances*, dans *les Soliloques du pauvre* surtout dans *les Cantilènes du malheur*, le poète «des vaincus, des écrasés, des sans-espoir, des écoeurés, des trahis, des pâles et des désolés» (1), décrit toute la vie du malheur. Puis

(1) Léon Bloy, *loc. cit.*

il y mêle le Christ, qu'il sait près de ceux-là, et il nous le montre revenu sur la terre, souffreteux, dans cette admirable pièce du *Revenant* qu'il faudrait citer en entier :

Des fois je m'dis, lorsque j'charrie
 A douète... à gauche et sans savoir
 Ma pauv' bidoche en mal d'espoir,
 Et quand j'vois qu'j'ai pas l'droit d'm'asseoir
 Ou d'roupiller dessus l'trottoir
 Ou l'macadam de ma Patrie,
 Je m'dis: «Tout d'mêm', si qu'y r'viendrait ! »
 Qui ça?... Ben quoi ! vous savez bien,
 Eul' l'trimardeur galiléen,
 L'Rouquin au cœur pus grand qu'la Vie !

Si qu'y r'viendrait ! Si qu'y r'viendrait !
 L'Hom'm' Bleu qui marchait su' la mer
 Et qu'était la Foi en balade !

Avec moins d'inspirations chrétiennes, Aristide Bruant, de son côté, tout aussi cru dans sa langue, nous fait défiler toute la criminalité, si l'on veut, comme en témoigne cette morne lettre écrite de la Roquette et dont chaque mot, comme chaque note, vous fait froid dans le dos. Mais que de sentiments et de douleurs qui pleurent dans tels autres vers où il peint, par exemple, ceux que Poulbot illustra de son crayon agile, pour les présenter à l'univers entier, les gamins de Paris, *les Loupiots*, comme il les nomme !

Lorsqu'on sait trouver de tels accents, on est plus qu'un vulgaire chansonnier, et le cabaret où l'on chante est un atelier d'artiste.

L'esprit par conséquent sous toutes ses formes se retrouve dans la chanson: sentimental ou piquant, mordant et observateur. Ces gens venus de la Butte Sainte-Genève se sont soutenus et aidés, se sont groupés à côté des artistes, ou même simplement à côté de joyeux plaisants à la folle imagination, dit Léo Claretie, trouvant des mots comme ceux-ci: «Je viens de perdre mon père, mon pauvre père, un imbécile genre Napoléon Ier, mais beaucoup plus fort.» C'est par conséquent chez eux un mélange de types, où chacun a apporté sa part d'héritage du vieux Quartier Latin.

Mais sait-on si ce mouvement intellectuel pourra durer? Déjà il y a vingt-cinq ans, (1) Claretie redoutait la commercialisation de l'art devenu métier, l'envahissement de Montmartre par l'intérêt. Et cinq ans plus tard, Sermet, à son tour, poussait le même cri d'alarme, devant la transformation qui s'accentuait de jour en jour (2).

Et la chanson dure encore. Elle ne pourra s'éteindre, car elle sait s'adapter, et toujours elle garde ce caractère de la race qui la cultive: elle est humaine, souverainement humaine. L'Espagne a la danse, qui périodiquement fait de nouveau son tour du monde comme sa patrie d'origine fit autrefois des

(1) Claretie, «Les cabarets artistiques», *Revue Encyclopédique*.

(2) Sermet, «Les cabarets montmartrois», *Revue Encyclopédique*, 1901.

conquêtes sans grands lendemains. Le matérialisme grossier, la joie physique qu'il engendre, aura son jour et son couchant. La chanson sur ses ailes survolera l'humanité. C'est qu'elle se plie et se transforme, tour à tour tragique ou gaie, triste et plaintive, émue, timide ou gracieuse, ou forte, chevaleresque et entraînant, s'accordant aux douceurs des flûtes pacifiques ou aux fanfares guerrières, mêlant comme toutes les lettres «de plaisant au sévère» comme le montrent encore certaines chansons d'hier alternant dans leurs strophes les gaités de la vie avec le couplet franchement patriotique, sachant mordre en riant et rire en mordant tel: *Ils n'en avaient pas de moustaches en croc*, que chantait Cami avant la guerre.

Voilà, messieurs, un tout petit coin, et le moindre repaire de l'esprit français. Nous irions plus sérieusement le chercher ailleurs; mais j'ai voulu vous montrer qu'il se trouvait partout, du haut en bas de ce peuple sublime, comme la gloire qui plane sur la tête des chefs et rejaillit en rayons décuplés sur chacun de ses poilus.



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	7
Histoire de la Médecine.....	9
Pasteur.....	11
Les Sciences biologiques.....	41
Les Sciences biologiques (deuxième conférence).....	71
Laënnec.....	101
De tout un peu.....	133
La Médecine au XVIIe siècle et les médecins de Molière.....	135
Le poison dans l'histoire et les grandes empoison- neuses.....	161
Des sommets du Djurdjura aux collines de Carthage..	197
Du Quartier Latin à la butte Montmartre.....	227
